L'EXPRESS

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI · QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7 · BIBLIOTHÈQUE

17 MAI 1957. — N° 308. 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

MOLLET : Le nouveau coup de Suez ...

ALGÉRIE : Les « tigres » *par F. MAURIAC*

U.R.S.S. - U.S.A. : Le match *par A. SAUVY.*

Du fabricant au consommateur :

LA FOIRE DE CANNES

MARA FLOHR

« On voit bien, à la façon dont il nous a traitées, que Dieu est un homme. »
(Mme de Tencin.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Dans le cadre des manœuvres stratégiques menées pour franchir le débat financier, M. Mollet lance l'opération Jeanne d'Arc. Ce nouveau « coup de Suez » se discute au Café du Commerce. — Un homme seul, M. Wilfrid Baumgartner, tient en main des pouvoirs gigantesques dans la mesure même où l'Etat n'exerce plus les siens. Et il n'aime pas les avances. — L'annuaire des girouettes 1956-1960 vient de paraître. Pour mémoire : ce que les hommes au pouvoir disaient, il y a 18 mois. — Butch aimait se mettre à la fenêtre pour regarder les champignons géants. Il en est mort. Pour les Américains, la terreur atomique est déjà une réalité quotidienne. — Sur la longue route du désarmement, une étape : le désengagement. Dans le match U.R.S.S.-U.S.A., le communisme continuera-t-il à sauver le capitalisme ? Alfred Sauvy répond. — Deux journalistes sont allés demander aux Allemands : « Etes-vous antisémites ? » et rapportent le résultat de leur enquête. — Henrique Galvao, écrivain portugais, dénonçait il y a neuf ans quelques abus du régime de son pays. Voici comment il a vécu depuis. — François Mauriac, dans son « Bloc-Notes », fait l'éloge de M. Roger Duchet.

LES ACTUALITES. — Les étudiants en ont assez de manger des sandwiches. Bagarres au quartier Latin. — Le bruit a conduit deux hommes aux assises. Où conduit-il chacun de nous ? Plus loin que nous ne l'imaginons, répond le docteur Knock. Et Mme Express dit de quelles armes nous disposons contre le bruit. — La Télévision cherche des hommes que l'on a envie d'avoir chez soi. Elle en a trouvé un nouveau. — Debussy, Saint-Saëns et Grieg, solistes, donnent un concert ensemble. — Le tennis français a trouvé son d'Artagnan. — Les courses automobiles servent-elles encore à quelque chose ? Après le drame des Mille Milles, un constructeur répond.

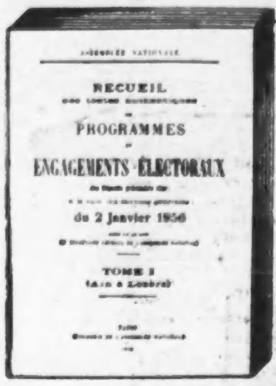
PARIS EN PARLE. — Les amants shakespeariens sont à Paris pour violer, couper des langues et servir des enfants en pâté. — Sainte Jeanne, priez pour Bernard Shaw. — J.-P. Vivet a vu à Cannes plusieurs films et un chef-d'œuvre d'équilibre entre la verve et l'émotion. — Les photographes ont vu à la Foire de Cannes, la matière première et le consommateur de ce qu'ils fabriquent. — Sous les apparences d'un amusant pamphlet, un livre sérieux et dangereux dont on parlera. — Mme Bovary a 100 ans. Henri Guillemin trace un portrait de Flaubert par lui-même. — Alfred Fabre-Luce fait l'inventaire des succédanés que l'on cherche à Dieu.

(Voir le détail de notre sommaire page 2)

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boétie
Pendant les travaux
présentation de la collection au premier étage
PARKING GRATUIT
garage Saint-Augustin, 26, rue Cambacérès

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'EXPRESS »



Le « Barodet »

L'OUVRAGE le plus subversif de l'année vient de sortir des presses. La parcimonie de l'éditeur en réduit malheureusement la diffusion aux seuls auteurs. Ils sont, il est vrai, cinq cent quatre-vingt-dix, les uns fameux, les autres obscurs, qui ont collaboré à la rédaction de ces deux forts volumes dont nous publions cette semaine les extraits les plus instructifs.

L'ensemble s'intitule : « Recueil des textes authentiques des programmes et engagements électoraux des députés proclamés élus à la suite des élections générales » et, plus familièrement, « le Barodet ».

Barodet (Désiré) était un bon républicain, même sous l'Empire, un bon radical, c'est-à-dire un homme d'extrême-gauche, soutenu par Gambetta contre le candidat de M. Thiers aux élections de 1873, et six fois réélu.

Pour toutes ces raisons, il estima que les paroles ne devaient point s'envoler, ni les électeurs être volés. Il obtint donc du Parlement la publication régulière des programmes et engagements électoraux. La tradition demeure. Grâce à quoi, l'Annuaire des Girouettes 1956-1960 peut être désormais consulté, lecture qui va, pour peu que l'on y pense, bien au-delà d'un amer divertissement.

LE grave n'est pas qu'un homme, fût-il député, change d'avis, ni que ses opinions évoluent, même un peu vite.

Le dangereux n'est pas l'homme qui, fût-il député, trompe ceux dont il sollicite la confiance en leur proposant un plan d'action dont il sait par avance qu'il ne s'y conformera pas.

Jusque-là, il n'y a matière qu'à s'inquiéter de la nature humaine qui donne sur d'autres points autant de raisons de se rassurer.

Non, l'angoissant c'est ce que de si promptes palinodies révèlent d'incompétence dans la conduite des affaires publiques.

Les croire influençables ou insincères, c'est leur faire bien de l'honneur. Ils ne se montrent qu'impuissants à concevoir en même temps des idées et leur application, ce que l'on pourrait cependant considérer comme l'essence même de la politique.

Hors du pouvoir, ils se font des idées, celles dont le « Barodet » a le mauvais goût de perpétuer l'écho. A aucun moment, ces hommes dits « politiques » ne se demandent comment ces idées pourraient trouver application dans la réalité.

Que survienne le temps du pouvoir, et ils se voient très vite incapables d'accorder les vues de leur esprit aux exigences de l'action quotidienne. Alors — c'est tellement simple — ils y renoncent.

CE sont des voyageurs qui décideraient, en théorie, la nécessité d'aller de Paris à Alger. Passe le cheval du pouvoir : ils le montent, découvrent l'existence de la Méditerrané, et s'en retournent.

Engagés, ils pourraient encore chercher comment franchir l'obstacle et, tout en manœuvrant, garder en vue leur objectif. Mais, une fois au pouvoir, ils ne sont plus préoccupés que de ne pas être désarçonnés. Demeurer en selle devient l'objectif. Et, pour l'atteindre, il ne s'agit plus que de savoir « se faire mou » en ayant l'air dur, et suivre les pistes sablées. Aller à Alger ? De quoi parlez-vous ? Ils entendent mal, de si haut. Et ont-ils vraiment jamais dit qu'il fallait y aller ?

Ils l'ont dit. Le « Barodet » en témoigne. Ils le rediront. La vie parlementaire en témoigne. Mais entre temps, s'ils nous remettent toujours sur la route qui mène à Canossa — ou à Suez — c'est parce qu'il n'y a pas de véritable homme d'Etat qui n'ait eu les intentions de ses actions.

Françoise GIROUD.

Le courage politique.

J'ai tout d'abord été déçue par le dernier congrès radical.

Mais, la réflexion aidant, je crois qu'en ne demandant pas le retrait du gouvernement des ministres radicaux, le président Mendès France n'a pas perdu de vue le danger qu'il y avait pour le parti radical à rompre avec les socialistes, et celui qu'il y avait pour la République à procéder, dans l'état actuel des choses, à de nouvelles élections qui auraient fatalement mené le pays au fascisme. M. Mendès France a donc sacrifié son prestige personnel et celui du parti qu'il dirige au pays (...).

Il n'a pas eu peur de se rendre impopulaire à des personnes pour lesquelles il ne l'était pas encore.

Ce courage politique est admirable. On en trouve peu d'exemples.

Gisèle Pommier,
Paris.

Une de plus...

Encore une illusion envolée... Au point où l'on en est : une de plus, une de moins...

Albert Six,
Pantin.

Un de moins...

...Il y avait une fois en France un homme. Ne deMendez pas qui !

Dr. R. D...,
Vanves.

Rien d'autre à faire

La réponse de P. M. F. que vous publiez lui permet de s'expliquer, mais c'est un peu une réponse de Normand.

Il nous demande d'attendre et de voir. Je ne demande pas mieux d'ailleurs, nous n'avons rien d'autre à faire, mais je doute du résultat.

J'ai quarante-trois ans et je suis la politique depuis vingt ans. Je commence à comprendre. Le problème d'Algérie intéresse tous les Français, mais il en est un autre plus urgent, c'est celui du pouvoir d'achat. M. Bevan a donné une leçon aux partis socialiste, radical ou non, dans l'interview que vous avez publiée.

R. Pellerin,
Marseille.

La proie pour l'ombre

Mendès France a su gagner la confiance de milliers de jeunes désireux d' « autre chose » ; que le chef du parti qu'il est aussi ait agi en grand stratège en se ralliant à une solution de compromis lors du dernier congrès radical, il se peut ; mais allez donc le faire comprendre à tous ces jeunes qui voient rouge au seul nom de X... ou de Y... (l'on me comprend) ! C'est ce à quoi, peut-être, il ne prête pas assez garde (...).

Il faut d'abord empêcher ce qui serait une catastrophe : qu'il perdît la confiance des éléments les plus dynamiques (...).

Voilà ce qu'il faut éviter à tout prix, même au prix d'une impopularité accrue (s'il était possible) au sein du Parlement. Reste le « problème », que l'on dit délicat, des relations futures du parti radical avec la S. F. I. O. (...).

Il serait peu sage de sacrifier (si peu que ce fût) la jeunesse à des considérations (toujours plus ou moins illusoires) de tactique et de stratégie parlementaires. Ce serait lâcher la proie pour l'ombre : Mendès France en sait quelque chose...

David Sahagian,
Villeurbanne.

De solides traditions

Je ne veux pas discuter ici des raisons que donne M. Mendès France pour expliquer son attitude, mais il est un fait certain, incontestable : contrairement à ce qu'il affirme, la motion votée ne répète pas le discours. Elle s'en éloigne de toute la distance qu'il y a du nègre au blanc, selon les plus solides traditions radicales.

Alain Cherchi,
Soisy-sous-Montmorency.

Ne désespérez pas !

Je voudrais que le journal « L'Express » fasse connaître à l'aile gauche, jacobine, du parti radical-socialiste, cet appel vibrant d'un militant des Bouches-du-Rhône qui, avec la majorité des délégués de cette fédération et son président, a voté, comme vous, contre la motion finale de synthèse.

Après le magnifique discours du président Mendès France, samedi matin, nous espérions autre chose que cette motion qui laisse, au gouvernement, les ministres radicaux.

Je dis aux jeunes militants de Paris dont le désarroi, samedi à 19 heures, était poignant : Ne désespérez pas. Continuez à militer. Surtout, ne quittez pas le parti. Il y a maintenant une *aile gauche* dans le parti ; elle a été capable de voter contre P. M. F., par vraie fidélité aux idées qu'il défendait (...).

L'avenir est à nous si l'on ne veut pas désespérer : une équivoque est levée d'abord : nous n'avons plus ce « culte de la personnalité » que l'on nous reprochait. Ce n'est pas P. M. F. qui rénovera, en profondeur, le parti radical — c'est à nous, « jacobins », de le faire. C'est à vous, militants de Paris, de structurer cette gauche du parti radical (...).

Mais nous ne devons pas oublier que P. M. F. s'est révélé, plus que jamais, un très grand homme d'Etat (...).

Je vous en supplie, jeunes militants radicaux, ne désespérez pas ; c'est sur notre désespoir que compte Bourgès-Maunoury pour une revanche... à Toulouse ! Ce n'est pas seulement du parti qu'il s'agit, mais de la France et de l'avenir de la gauche.

Marc Boyer.

Un mauvais Français

M. le sénateur de la Côte-d'Or nous la baille belle dans le « Courrier » de « L'Express » du 10 mai, quand il constate « *que votre journal est la lecture favorite de tous les adversaires et de tous les ennemis de la France* ».

J'en sais quelque chose (...). Je fais partie d'une catégorie de Français qui devrait particulièrement agréer à M. Duchet puisque, officier depuis 1948, j'ai pris une part active à toutes les déconvenues militaires coloniales de cette dernière décennie, et non pas du côté où l'honorable sénateur pourrait imaginer un amateur de « L'Express » : en Indochine, j'ai exécuté ma part d'ordres iniques et, à d'autres moments, j'ai construit de tout mon cœur sur du sable des îlots de pacification à base de bambou sec. J'y déployais le sens politique d'ensemble que peut avoir un jeune lieutenant d'active de vingt-quatre ans que ses chefs envoient dans la nature avec le minimum d'ordres afin de pouvoir s'enorgueillir des succès des subordonnés ou sanctionner leurs échecs sans s'être engagés eux-mêmes.

Au Maroc, j'étais aux Affaires indigènes, au service d'une politique beaucoup mieux élaborée, tendant à perpétuer dans l'immobilisme et le paternalisme quelques privilèges matériels ou de prestige mérités par nos anciens. Enfin, en Algérie, j'ai avec mes sections défait quelques rebelles qui en sont morts. Et, à chaque expérience, « L'Express » me devenait plus cher, parce que son nonconformisme invite à repenser des conduites et des principes dont trop de nos aînés, installés, ont falsifié la valeur (...).

C'est dommage que ma connaissance des Musulmans ne puisse être comparée à celle de ce sénateur, parce qu'aucun des Musulmans que j'ai approchés ne soutenait la politique algéroise (...).

En tout cas, il ressort de sa lettre :

1° que lui aussi lit « L'Express » comme un vulgaire adversaire et ennemi de la France ;

2° que M. Duchet a l'air d'insinuer que, pour aimer « L'Express », il faut être un mauvais Français ; mais en ayant combattu plus de fellagha que lui, j'ai témoigné que j'étais bon Français ; or, j'aime « L'Express »... Qu'y comprendra-t-il jamais ?

Lieutenant D...
(*en congé*).

Suite du courrier p. 31

Vous trouverez dans ce numéro :

● Le courrier .. pp. 2 et 31

Les Affaires françaises

● La semaine : l'opération Jeanne d'Arc .... p. 3
● Le deuxième coup de Suez .... p. 4
● *L'Homme de la semaine* : M. W. BAUMGARTNER. p. 4
● En deux mots .... p. 5
● Pour mémoire ...... p. 6

Les Affaires étrangères

● Etats-Unis : la commission atomique plaide non coupable .... p. 7
● Portugal : l'histoire d'Henrique Galvao .... p. 8
● Est - Ouest : le cœur du chou .... p. 9
● Allemagne : les Allemands et les Juifs .... p. 9
● Angleterre : le lion s'incline. p. 10

Actualités

● Etudiants, Santé, Technique .... p. 11
● La Cagnotte .... p. 12
● Télévision, Je, Tu, Il.. p. 12
● Sports, Automobile .. p. 21

La marche des idées

● *Le match U.R.S.S.-U.S.A.* : Le communisme au secours du capitalisme, par A. SAUVY. pp. 13 à 15

★

● A LA FOIRE DE CANNES : *Du fabricant au consommateur.* pp. 16 et 17

● Un drame à l'Est. pp. 18 et 19

Paris en parle

● Théâtre .... p. 22
● Cinéma, Cannes en parle. p. 23
● Opéra, Exposition .. p. 24

Lettres

● Pourquoi des philosophes. p. 25
● Romans, Témoignages. p. 25
● Monsieur Flaubert, *par* *H. GUILLEMIN* .. p. 26
● Essais, Cette semaine en librairie .... p. 27

Les pages au féminin

● Maison, Bon à savoir .. p. 28
● Cadeaux, Mode ...... p. 30
● Beauté, Recette .... p. 30

Et

● LE BLOC-NOTES de *François* MAURIAC .... p. 32

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

● ***Dans le cadre des manœuvres stratégiques menées pour franchir le débat financier, M. Guy Mollet relance l'affaire de Suez devant l'O.N.U. L' « Opération Jeanne d'Arc » sauvera-t-elle le gouvernement ?***

L'opération Jeanne d'Arc

MARDI matin, un quotidien parisien annonçait en gros titre : *« Aujourd'hui le gouvernement reprend contact avec le Parlement. »*

La reprise de contact a été plutôt rude. M. Guy Mollet s'y attendait, puisqu'il n'hésitait pas à confier à son entourage il y a plusieurs semaines déjà : *« Il y aura une passe difficile à franchir avant l'été. Puis une seconde échéance, plus malaisée encore, vers octobre. Mais si nous nous en tirons sans encombre, nous sommes là pour quatre ans. »*

Le président du Conseil n'a pas été déçu. Dès le jour de la rentrée parlementaire, à peine avait-il déposé ses projets financiers que son gouvernement, déjà menacé par le départ probable de plusieurs ministres radicaux, voyait se lever le risque d'un vote hostile des modérés.

A l'origine de ces périls, comme de la nécessité où se trouve le gouvernement de se présenter devant l'Assemblée en posture de solliciteur, deux problèmes politiques fondamentaux : l'Algérie et Suez. Le ministre des Finances de M. Guy Mollet, M. Ramadier, a d'ailleurs fait un bilan très clair de l'action gouvernementale devant la commission des Finances de l'Assemblée, mercredi matin, déclarant :

« Deux séries d'événements sont venues modifier les perspectives (...) : D'une part l'effort de pacification entrepris en Algérie, dont on pouvait raisonnablement admettre qu'il serait de courte durée (...) D'autre part la fermeture du canal de Suez qui a provoqué (...) une action de détérioration sur la balance commerciale. »

Là-dessus, à une forte majorité, la Commission décidait d'ajourner l'examen des projets fiscaux, donnant la priorité aux propositions d'économies et infligeant ainsi au gouvernement une première défaite.

Le coup de l'avion de Washington

Comment s'en tirer ? M. Guy Mollet n'a pas été pris de court : il avait son plan.

Ce plan s'inspire d'un précédent qui est resté dans la mémoire de tous les observateurs parlementaires : « le coup de l'avion de Washington ». C'était le 24 mars 1953. M. René Mayer, alors président du Conseil, était obligé de demander à l'Assemblée nationale d'autoriser, par un vote, la Banque de France à lui avancer 80 milliards pour remplir les caisses de l'Etat. La crise menaçait. Mais le président du Conseil avait fait annoncer la veille qu'invité par le président Eisenhower, il quitterait Paris le 24 au soir pour Washington. Pouvait-on, en de telles circonstances, lui refuser quelques dizaines de milliards ? La main forcée, le Parlement, à 36 voix de majorité seulement, lui accordait l'avance sollicitée.

Cette fois, dans l'avion de Washington, ce n'est pas le président du Conseil mais le chef de l'Etat qui doit prendre place : le 27 mai, en effet, M. René Coty part pour les Etats-Unis. M. Guy Mollet comptait beaucoup sur cette circonstance pour arracher, avant le départ du président de la République, le vote définitif de ses projets fiscaux.

Les partis préparent la succession

Mais dès mardi, il apparut que l'atmosphère parlementaire n'était vraiment pas bonne.

Il y avait bien quelques rares éléments favorables : la fidélité confirmée des modérés à la personne et à la politique de M. Lacoste, ce « nouveau Clemenceau » ; l'espoir d'une plus grande neutralité de la hiérarchie catholique après la spectaculaire visite au Vatican, sous le gouvernement socialiste et à son profit, du chef de l'Etat. Mais que de nuages dans le ciel !

Certes, le président du Conseil avait obtenu à l'avant-veille de la rentrée, un quitus de son parti. Mais le vote du Conseil national de la S.F.I.O. ne traduisait pas par ses résultats — 2.997 mandats contre 401 et 435 abstentions — l'atmosphère qui avait régné au cours des débats. Pour la première fois, en effet, les ministres et leur chef de file n'avaient pas parlé dans le climat d'attention fraternelle et d'enthousiasme qui était jusqu'ici de règle. Pour la première fois, les leaders de la minorité hostile au gouvernement n'étaient pas isolés, tenus à l'écart par les délégués, mais au contraire entourés, encouragés. Pour la première fois enfin, une Fédération importante, celle des Bouches-du-Rhône, la cinquième du parti, dirigée par un des principaux ministres, M. Gaston Defferre, s'était abstenue dans le vote final.

M. GUY MOLLET VU PAR LUI-MÊME
Trahi par la perfide Albion

(Sur ce photomontage, le visage du président du Conseil remplace celui de Jean Seberg, dernière incarnation cinématographique de Jeanne d'Arc.)

OH... PARDON!

● L'Algérie... est tranquille, active et magnifiquement prospère.

(Robert Lacoste à la télévision suisse.)

Il y avait aussi, parmi les motifs d'inquiétude, les grandes opérations en cours chez les modérés. S'alliant avec M. Poujade et l'ancien chef des « Chemises vertes », M. Dorgères, le président du Parti paysan, M. Antier, quittait avec ses 14 députés le Centre national des indépendants et constituait une formation nouvelle avec les poujadistes. La manœuvre répondait à un double objet : faire sortir les poujadistes du « ghetto » où ils sont enfermés pour les faire entrer dans le système ; faciliter ainsi la constitution éventuelle d'une majorité de rechange à droite, sans les socialistes.

Voici que les communistes eux-mêmes, à la session de leur Comité central, menaçaient de reprendre leur marche en avant : Budapest, estiment-ils, est oublié ; les socialistes, affaiblis par le pouvoir, sont plus vulnérables ; l'heure est venue de nouveaux préparatifs, et d'abord d'une réorganisation interne du parti, en vue d'une nouvelle « action de masses ».

Pour rendre la crise impossible

Mais le pire, c'était encore l'attitude des radicaux : dans la course de lenteur engagée avec les modérés à qui prendrait le premier l'initiative de déclencher la crise soit en retirant ses ministres, soit en refusant ses voix, ils semblaient soudain s'animer et envisager sérieusement de rompre. Une lettre maladroite, parce que trop habile, du président du Conseil, restaurait même une relative cohésion entre les treize ministres valoisiens.

Décidément, cette rentrée s'annonçait bien dangereuse. L'exigence du voyage américain de M. Coty ne pouvait suffire. La cote d'alerte était atteinte. M. Guy Mollet décidait de passer à l'exécution de la seconde partie de son plan.

Cette deuxième manœuvre consistait à créer une situation internationale telle qu'il soit rigoureusement impossible au Parlement d'ouvrir la crise.

Sur quel terrain fallait-il agir ? Le président du Conseil avait longuement réfléchi. Depuis huit jours déjà, son choix était fait et il en avait averti le gouvernement israélien : il relancerait l'affaire de Suez.

Les circonstances pouvaient paraître, en effet, favorables. Dans l'indifférence lassée de l'opinion, de fastidieuses controverses se prolongent depuis des mois sur l'avenir de la navigation dans le fameux canal. Les dirigeants américains, après avoir tenté d'ouvrir des perspectives neuves pour une solution d'ensemble, avec le plan Eisenhower, témoignent d'une certaine nervosité. Le colonel Nasser commence à user leur patience. L'écheveau s'embrouille au Moyen-Orient. L'autorité des Nations Unies est mise en cause.

Quant aux Anglais, cédant aux instances de leurs armateurs, ils viennent de décider de faire passer à nouveau leurs navires par le canal en payant au colonel Nasser les droits qu'il exige. A Londres, on a parlé à ce sujet de « nouveau Munich africain ». Qu'allait faire la France ?

« Ces victoires ne seront pas vaines »

La France, avait expliqué le président du Conseil aux représentants d'Israël, ne s'inclinerait pas. Elle porterait plainte, solennellement, devant l'opinion internationale, démonstration qui aurait au surplus l'avantage de mettre un peu de baume — du moins M. Guy Mollet l'espérait — sur l'amour-propre à vif de l'opinion nationale. Et aussi de nous donner meilleure contenance pour d'éventuelles négociations ultérieures avec l'Egypte. Donc, pas de capitulation devant Nasser.

Telle était la toile de fond. Au moment de passer à l'exécution, mercredi matin, le président du Conseil s'entretenait longuement avec l'ambassadeur Tsur et le représentant permanent de M. Ben Gourion en France.

L'entretien commençait par la remise d'une album-souvenir que l'armée israélienne offre au président du Conseil français. « *Eh bien !* dit M. Guy Mollet en refermant le livre, *nous ferons en sorte que ces victoires ne soient pas vaines. D'ailleurs je vais m'y atteler ce soir-même...* »

Comme l'ambassadeur évoquait l'éventualité de l'envoi d'un bateau israélien, à titre de test, dans le canal, M. Guy Mollet fit remarquer : « *En effet, M. Foster Dulles semble presque y encourager les Israéliens. Mais j'ai un autre plan. Ce soir même j'offrirai ma démission au président Coty, ce qui provoquera une effervescence considérable dans l'opinion anglaise déjà surchauffée, mettra les Américains au pied du mur et fera prendre conscience à l'O.N.U. des graves dangers que comportent ses hésitations.* »

Il ne restait plus qu'à faire entériner ces décisions par le Conseil des ministres. Dès l'ouverture, à l'Elysée, de la réunion gouvernementale, M. Guy Mollet faisait part au président de la République, en termes sobres et sans aucune solennité, un peu comme s'il s'agissait d'une affaire courante, de son intention de se retirer, avec ses ministres, « *en raison de la gravité de la situation internationale et du tour inquiétant pris par l'affaire de Suez dans laquelle les événements paraissent donner tort au gouvernement français.* »

En quelques mots, M. Coty écartait l'hypothèse de cette démission. En quelques mots, M. Mollet acceptait de la reprendre.

Puis on passait aux véritables affaires courantes, parmi lesquelles la décision de saisir le Conseil de Sécurité de la plainte française en lui demandant d'intervenir pour assurer l'exécution des engagements pris à l'O.N.U. et la libre circulation dans le canal.

S'il avait traité, au Conseil, cette question comme presque secondaire, au point que plusieurs des ministres déclaraient à la sortie n'avoir pas attaché d'importance à l'échange de répliques auquel elle avait donné lieu, M. Guy Mollet entendait bien lui donner au contraire, devant la presse et l'opinion, le plus grand relief possible. La presse d'ailleurs avait été avertie que d'importantes décisions étaient attendues ; la radio avait été convoquée.

Il faut choisir : Nasser ou Mollet

Contrairement aux usages, c'est le président du Conseil lui-même qui vint devant le micro et devant les journalistes, exposer les mesures arrêtées à l'Elysée :

« *Le gouvernement français,* dit-il, *considère qu'il n'est pas possible qu'il s'établisse deux poids et deux mesures dans les relations internationales au détriment des démocraties et au bénéfice des dictatures. Il tient donc à faire un ultime appel aux Nations Unies dont l'autorité est actuellement*

→

Un bon repas, arrosé de vins généreux, se termine par un fruit et un grand verre d'EVIAN, si pure ! si légère ! qui conserve la forme.

EVIAN

Si pure! Si légère!

LE DEUXIÈME COUP DE SUEZ

— **CE qui s'est passé mercredi soir n'est un coup de théâtre qu'en apparence. Il est dans la logique permanente de ce gouvernement. M. Guy Mollet avait lancé l'expédition militaire contre l'Egypte pour déplacer l'attention publique de l'échec algérien et noyer le problème militaire et politique que pose l'Algérie dans une aventure internationale. Cette expédition spectaculaire a réussi. Je veux dire : elle a réussi là où elle avait pour objectif essentiel de réussir, en politique intérieure. Car si elle s'est soldée par un échec humiliant en Egypte, elle a néanmoins atteint son but : conserver M. Guy Mollet au pouvoir pendant six mois de plus... Une fois qu'une recette a fait ses preuves — effacer le problème par une grande flambée de nationalisme — pourquoi ne pas l'appliquer encore ? Cette semaine, il s'agit moins de l'Algérie et davantage de la situation économique. Le Parlement doit se prononcer, porter un jugement, à l'occasion des nouveaux impôts. La menace pour M. Guy Mollet était aussi imminente, plus sans doute, qu'à l'automne dernier à propos du « dernier quart d'heure ». Comment y parer ? Mais, par Suez, bien sûr. Donc on lance un appel spectaculaire à la conscience internationale, on provoque pour le jour du débat parlementaire une réunion urgente du Conseil de Sécurité à l'ONU, on détermine que la partie se joue maintenant, et devant le monde entier, entre M. Nasser, champion de l'impérialisme, et M. Mollet, champion de la démocratie — ce qui ne manquera pas de faire réfléchir les parlementaires qui avaient l'intention de se prononcer contre le second. Il n'y aura plus seulement des « généraux fellagha » mais désormais des parlementaires fellagha : ceux qui renverseraient le socialiste national qui défend les intérêts supérieurs du pays face au monde entier... Ce deuxième coup de Suez est meilleur encore que le premier. Cette fois, c'est la « France seule » face au monde, c'est encore plus excitant, plus magnifique. M. Guy Mollet vient sans doute de gagner six mois. Et, s'il est encore là en octobre, il aura même gagné davantage, il restera au pouvoir jusqu'au bout de la législature. Pourquoi pas ? La guerre (de communiqués) avec Nasser peut bien durer jusque-là, il n'y a aucune raison qu'elle s'arrête — ni la pacification en Algérie...**

— *C'EST une manière de voir les choses. Peu objective. Car il y a, au moins, un autre aspect : celui des principes. Vous expliquez les décisions du président du Conseil par des soucis de tactique parlementaire. Je réponds d'abord qu'il n'est pas interdit à un gouvernement — tout au contraire — de chercher à durer. Mais surtout que, M. Guy Mollet ayant décidé de ne pas céder devant la volonté du dictateur égyptien, il est conforme à la moralité politique de se tenir à la règle qu'il s'est fixée, qui fut approuvée par une majorité écrasante du Parlement, et ratifiée d'une manière évidente par l'opinion publique... Ne croyez pas que la politique anti-nassérienne de ce gouvernement soit impopulaire; vous commettriez une grave erreur. L'opinion française est très sensible au caractère « antimunichois » de la position ferme adoptée par le président du Conseil. Et, si l'Amérique s'est inclinée dès le départ devant l'arbitraire de Nasser, et si l'Angleterre a fini elle aussi par mettre les pouces, raison de plus pour soutenir un gouvernement qui a le courage et l'honnêteté de rester fidèle, lui, à son attitude et qui n'escamote pas les principes moraux derrière les commodités immédiates... Je vous mets en garde : les Français ne sont pas des marchands, ils ne sont pas des « réalistes », ils ont soif avant tout après tant d'humiliations et d'échecs, après tant de fausse sagesse et de compromis, oui ils ont envie de retrouver le sens de la grandeur nationale. Et, croyez-moi : si ce que vous appelez le « deuxième coup de Suez », et qui n'est que la manifestation du refus par la France de s'incliner, si ce geste spectaculaire du président du Conseil oblige, contre leur gré, un certain nombre de députés à voter les impôts, dans le prochain débat, au nom d'un intérêt national supérieur, le pays ne désavouera ni les députés ni le chef du Gouvernement. L'inverse : il trouvera dans ce sursaut une grande satisfaction...*

Deux Français parlent de Guy Mollet
L'Express a enregistré leur dialogue

— **C'EST là que nous passons aux choses sérieuses... S'il s'agissait seulement d'une belle petite manœuvre pour faire avaler un nouveau vote de confiance par-dessus les échecs d'une politique, l'affaire serait du genre anecdotique. Après tout on en a vu d'autres : on a vu le « coup de l'avion de Washington » par M. René Mayer et on a vu M. Pinay se faire une bonne popularité deux fois de suite : d'abord en renvoyant avec colère à l'ambassadeur des Etats-Unis un papier diplomatique; ensuite en sortant furieusement de la salle de l'O.N.U. (déjà !). Mais attention : cette fois, il s'agit d'autre chose. Nous quittons l'anecdote et nous entrons dans un drame tout à fait sérieux : la guerre d'Algérie peut aisément amener en France le fascisme. Aisément — je veux dire avec l'assentiment des Français. Avec les moyens dont dispose l'Etat pour orienter l'information, avec la structure particulière de la presse quotidienne française, avec la pulvérisation surtout de la gauche française grâce à la formule Guy Mollet + Budapest, toutes les conditions sont réunies pour un glissement constant vers un régime d'ordre moral, d'ordre tout court. Il suffit sans doute — et c'est classique — de savoir exploiter les sentiments légitimes d'un patriotisme humilié...**

Je ne leur compare pas l'actuel président du Conseil, mais je dis que pour l'essentiel leurs méthodes n'étaient pas différentes : M. Mussolini, M. Franco, M. Hitler ou M. Nasser — tous des hommes qui ont su faire accepter à leurs concitoyens les désastres de leur gestion, puis les souffrances de l'arbitraire, à travers la passion illusoire mais prodigieuse d'une aventure nationale... Nous n'en sommes pas là, mais nous sommes sur cette voie. Les échecs en Algérie, l'humiliation qu'ils entraînent, et l'isolement de la France face au monde entier grâce à l'affaire de Suez, seront des leviers puissants — et M. Mollet n'est pas malhabile, comme il vient d'en faire une nouvelle preuve...

— *TOUJOURS est-il que pour la première fois un gouvernement, en France, dure... A la rentrée d'octobre cela fera près de deux ans. Les Français avaient pris en horreur ces carrousels ministériels, et l'impuissance qu'ils entraînaient. Ils prennent goût à cette stabilité. Je vous le répète : le sentiment populaire va dans le sens de Guy Mollet, je ne vous conseille pas de vous mettre en travers.*

— **Déjà ?**

---

mise en cause. La réponse qui sera donnée à sa requête dépasse de loin en importance la seule affaire du canal de Suez. De sa nature, dépend la confiance que les peuples pourront garder dans les organisations internationales... »

La solennité de ces propos, l'appel à la fibre patriotique, la pression ainsi tentée sur le Parlement, en même temps que sur l'O.N.U. et donc sur l'Egypte, tout cela était fort impressionnant. Mais comme tout cela sonnait faux aussi, lorsqu'on entendit, loin du micro, cette fois, le président du Conseil exposer crûment, aussitôt après, les vraies raisons de sa spectaculaire démission : « *Il y a à l'heure actuelle un certain nombre de problèmes importants, notamment avec le Parti radical. D'autre part des projets financiers ont été déposés et l'Assemblée doit les examiner. J'ai donc différé ma décision jusqu'à la fin de ces difficultés.* »

C'était l'aveu : la manœuvre prenait soudain tout son sens. Les députés, les Français devaient choisir entre le colonel Nasser et le président Mollet, seul défenseur du bon droit à la face du monde. Tout camouflet infligé au second par le Parlement serait porté au crédit du dictateur égyptien.

Mais d'autres aveux non moins nets — ceux de M. Ramadier le matin même devant la commission des Finances — éclairaient d'une vive lueur les raisons véritables de l'attitude de M. Guy Mollet lançant ainsi, après le coup de l'avion de Washington, une nouvelle « opération Jeanne d'Arc ».

L'HOMME DE LA SEMAINE

● Un homme seul, qui n'aime pas les avances, tient en main des pouvoirs gigantesques dans la mesure où l'Etat n'exerce plus les siens.

Wilfrid Baumgartner

CETTE semaine, sur la scène politique, on joue une reprise aussi fréquemment affichée, hélas ! que « Faust » à l'Opéra ou « Le Misanthrope » au Théâtre-Français. C'est « Le tonneau des Danaïdes », drame classique, dans une mise en scène réglée, cette fois, par M. Guy Mollet. Le déroulement en est connu.

Les caisses de l'Etat sont vides. Pour les remplir, le gouvernement a lancé un emprunt d'automne, qui fut un succès, puis, le mois dernier, un emprunt de printemps, qui s'est soldé par un échec. Il décrète ou demande maintenant au Parlement 150 milliards d'impôts nouveaux — mais dont les rentrées se feront attendre plusieurs mois. Il propose, d'autre part, 250 milliards d'économies — qui ne rempliront évidemment pas les caisses. Il faut, tout de suite, trouver de l'argent pour assurer les paiements, faire marcher la maison France.

En apparence, rien n'est plus simple : un coup de pouce pour faire tourner plus vite la planche à billets, quelques savantes manœuvres sur le marché monétaire, et le tour est joué.

Seulement, entre la planche à billets et le gouvernement, un homme s'est soudain dressé. Avec l'exquise courtoisie dont il ne se départit jamais, il a dit : « Non ». Et à cause de ce calme mais ferme refus, M. Mollet devra retourner une troisième fois encore devant l'Assemblée, dans l'humiliante attitude du solliciteur. Le chef du gouvernement devra avouer son imprévoyance, comme un fils prodigue devant le conseil de famille, et demander une avance de fonds pour l'Etat.

L'homme tout-puissant qui, par sa seule volonté, bloque ainsi la marche de la machine financière, renvoie le gouvernement devant le Parlement et impose sans coup férir sa décision au président du Conseil, est la plus haute autorité financière et monétaire du pays, le gouverneur de la Banque de France, M. Wilfrid Baumgartner.

M. Baumgartner a un grand avantage sur le président du Conseil et sur son ministre des Finances, M. Paul Ramadier : il est inamovible. Les gouvernements, les présidents, les ministres passent. Il reste.

Bien sûr, ce qu'un Conseil des ministres a fait en le nommant, un autre peut le défaire et un simple décret peut mettre fin, à tout moment, à ses fonctions, lui donner un successeur. Mais cela, c'est la théorie : elle est bonne pour les 400.000 fonctionnaires et agents de l'Etat. Elle n'est pas applicable au gouverneur de la Banque de France : il quittera son poste le jour où lui-même l'aura décidé, ou tout au moins accepté, pas avant. A cette règle, il n'existe qu'une seule dérogation dans le passé : le Front Populaire, en 1936, parce qu'il était appuyé par un fort courant d'opinion, a pu faire acte d'autorité et nommer le gouverneur Labeyrie à la place de M. Tannery. En toute autre circonstance, le renvoi du gouverneur apparaîtrait comme une atteinte caractérisée au crédit extérieur de l'Etat et de la monnaie.

Dans la triste nécessité où il va se

OH... PARDON !

Nous avons demandé au président du Conseil d'agir avec rudesse contre le front interne de démoralisation qui est en train d'inquiéter notre opinion et qui l'amène à s'interroger, alors que l'on constate une évolution heureuse en Algérie : le sénateur Borgeaud, qui en revient, l'a d'ailleurs lui-même souligné.

(Déclaration de M. André Morice après sa réception par Guy Mollet.)

trouver, M. Guy Mollet espère au moins éviter la pire humiliation : un rappel à l'ordre public de M. Baumgartner. Une lettre par exemple, comme celle qu'a reçue le 29 février 1952 un président du Conseil démissionnaire depuis quelques heures (c'était M. Edgar Faure) qui sollicitait lui aussi une avance de la Banque à l'Etat, indispensable pour assurer cette échéance bissextile.

Un redressement est indispensable, lui écrivait sévèrement le gouverneur, *pour éviter de compromettre ce qui reste de notre crédit, de nos réserves et de notre franc.*

L'Etat, en prétendant assumer un ensemble de charges qu'il ne peut couvrir intégralement par l'impôt ou par l'emprunt, vit, comme les particuliers, au-dessus de ses moyens.

Ce jugement sévère pourrait s'appliquer presque mot pour mot à la situation actuelle. C'est bien d'une reprise qu'il s'agit : M. Baumgartner sera sans doute tenté, dans quelques jours, de répéter à M. Guy Mollet la leçon qu'il adressait ainsi il y a cinq ans à M. Edgar Faure. Quel homme est donc le gouverneur et quel est son pouvoir, pour qu'il parle sur ce ton aux chefs du gouvernement ?

Premier partout

A 55 ans, M. Wilfrid Baumgartner offre le spectacle trop rare et réconfortant de l'homme parfaitement adapté à sa fonction. D'une minceur sportive, élégant et distingué, le visage fin sous des cheveux gris, il incarne la complète réussite.

Une réussite qui apparaissait si fatale qu'elle n'a jamais fait le moindre doute : depuis le jour où ce fils d'un chirurgien réputé des hôpitaux de Paris, membre de l'Académie de médecine, a fait son entrée au lycée Buffon, il a toujours été le premier partout et en tout.

Licencié ès lettres, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, il entrait à 23 ans à l'Inspection des Finances — reçu premier, naturellement. Brillant mariage : les deux fils du docteur Baumgartner, qui doivent à leur ascendance alsacienne et protestante les prénoms wagnériens de Wilfrid-Siegfried et Richard, épousaient les deux filles du grand industriel Ernest Mercier.

Tandis que son frère, polytechnicien, s'orientait vers l'industrie privée, le futur gouverneur parcourait à un rythme record les échelons de la hiérarchie administrative. Dès 1928, dans les couloirs obscurs de cette aile du Louvre, palais à l'extérieur, caserne à l'intérieur, qui abrite, rue de Rivoli, le ministère des Finances, on chuchotait déjà sur son passage : « Il sera gouverneur de la Banque de France. »

Un set à Borotra

Sa biographie n'est qu'un long palmarès qui comporte parfois des premiers prix inattendus. Ainsi aurait-il pu être un excellent professionnel du tennis, son sport favori, et peut-il s'enorgueillir d'avoir, un jour de grande forme, pris un set à Borotra; il nage à Antibes ou en Corse l'été, fait du ski l'hiver à Talloires; dans cette station, il descend depuis vingt ans dans un hôtel qui compte un autre client fidèle : le truculent pamphlétaire Galtier-Boissière.

« Il m'a insulté copieusement avant la guerre dans son « Crapouillot », dit M. Baumgartner. *Aujourd'hui, nous nous saluons. Nous finirions peut-être un jour par jouer au tennis ensemble, s'il était de ma force. »*

M. Wilfrid Baumgartner, gouverneur de la Banque de France
Il redoute certaines avanies

On serait tenté d'ajouter à la liste de ses vertus un prix d'excellence pour patriotisme gagné en déportation au camp de Buchenwald.

Professionnellement, certaines expériences paraissent l'avoir impressionné et contribuent peut-être à expliquer ses réactions prochaines.

A 28 ans, en 1930, chef de cabinet de M. Paul Reynaud, alors ministre des Finances, il avait deux adjoints qui devaient, eux aussi, faire carrière : l'un, M. Gaston Palewski, à Londres et Paris, au côté du général de Gaulle; l'autre, M. Dumoulin de la Barthète, à Vichy, auprès du maréchal Pétain.

Peut-être doit-il à cette conjonction un moment réalisée sous sa courtoise autorité l'extrême souci de neutralité politique qu'il marque toujours avec soin dans ses fonctions. S'il s'adresse dans quelques jours à l'actuel président du Conseil sur le ton raide et sévère dont il a usé déjà à l'égard de plusieurs de ses prédécesseurs, on criera sans doute à la manœuvre politique.

Pas de seconde crise

On peut pourtant être assuré qu'il n'en est rien : il est resté le haut fonctionnaire qui, après avoir servi loyalement la politique Reynaud de 1930 ou celle de Pierre Laval en 1935, refusait en 1936 de partager l'antisocialisme qui était presque la règle aux échelons supérieurs de l'administration des Finances lorsque M. Vincent Auriol fit, avec le Front Populaire, son entrée rue de Rivoli. Le même grand commis encore qui s'est opposé avec une vigueur particulière à la gestion des deux présidents du Conseil pour lesquels on lui attribuait quelque amitié politique, M. Edgar Faure en 1952 et M. René Mayer en 1953.

Une autre expérience qui, pour lui, compte, est celle qu'il doit à plus de vingt années d'enseignement à l'Ecole des Sciences politiques dont l'un de ses trois enfants — il a deux filles, dont l'une s'est mariée la semaine dernière, et un fils de vingt ans — est aujourd'hui l'élève.

Mais le souvenir qui parait le hanter tout spécialement est celui de la malheureuse expérience de déflation tentée par Pierre Laval en 1935. Directeur d'un service essentiel du ministère, le Mouvement général des fonds, il y fut étroitement associé. Sans doute faut-il chercher dans cet épisode la clef de son attitude, aussi bien en 1952 que depuis un an : M. Baumgartner ne veut pas être l'homme d'une seconde crise.

Quatrième pouvoir

Aujourd'hui, en effet, à la tête de la Banque depuis huit ans, sa responsabilité est énorme, écrasante. Il est, à lui seul, un quatrième pouvoir. Bien que nommé par l'Etat à la tête d'une banque d'Etat, il est l'arbitre entre les pouvoirs publics et les banques et le vrai responsable de la monnaie.

Contrairement aux Etats-Unis où quelques très grandes entreprises au moins sont en mesure de dicter leurs volontés aux banques, en France ce sont les banques qui règnent sur l'économie. Et le gouverneur de la Banque de France règne, lui, sur les banques. Celles-ci effectuent jusqu'à 50 % de leurs opérations en billets (au lieu de 15 à 20 % en Angleterre par exemple). Elles ne peuvent donc accorder de crédit aux entreprises ou à l'Etat sans l'accord du gouverneur, seul producteur et dispensateur des précieux billets.

Ce pouvoir d'autant plus considérable qu'à la différence de celui de l'exécutif, il échappe au contrôle du Parlement, M. Baumgartner l'exerce seul. Il se trouve aux commandes dans la situation peu enviable du conducteur d'une voiture de course qui aurait des freins mal réglés et dont l'accélérateur risquerait constamment de se coincer au plancher. Autour de lui, il a une lourde administration, de nombreux collaborateurs dont certains sont très avertis et ont toute sa confiance. Mais il n'a pas d'équipe. L'institution demeure très respectable, mais telle qu'elle fut conçue au siècle dernier, animée par des hommes qui ne paraissent pas avoir tiré la leçon de la révolution keynesienne et apparemment ne ressentent pas la nécessité de disposer des instruments modernes d'analyse sans lesquels il n'est plus possible aujourd'hui de conduire les économies.

Le club de Bâle

Au sommet de l'édifice, dans cet hôtel Second Empire qui abrite rue de la Vrillère les services de la Banque et dans les salons de son appartement privé de la rue de Valois, le gouverneur règne comme un grand seigneur au XIX[e] siècle.

Il réunit les banquiers en lit de justice pour faire appel à leur sens de discipline au nom de la protection

→

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

M. GUY MOLLET recevait dernièrement à Matignon les deux directeurs d'un grand quotidien parisien.

Après un exposé très optimiste sur la situation politique, M. Guy Mollet ajouta : « Et moi qui m'en faisais un monde, du métier de président du Conseil... Je n'aurais jamais cru qu'il était si facile de diriger le pays. »

★

CERTAINS commentaires sur l'attitude prise par M. Capitant et le général de Bollardière ont profondément irrité le général de Gaulle. Aussi a-t-il chargé M. Edmond Michelet de mettre en garde ses anciens compagnons contre toute prise de position inconsidérée.

Le bulletin de l'Amicale des Anciens de la 1[re] D.F.L. se fait d'ailleurs l'écho du même souci en écrivant :

« Il ne nous appartient pas de dire si Bollardière, en autorisant l'expression publique de sa pensée, a enfreint les règles de la discipline militaire. C'est au ministre d'en juger, et d'en tirer, s'il y a lieu, les conséquences réglementaires. Mais on n'a pas le droit de ruser avec un geste aussi clair. On ne répond pas à la droiture par l'obliquité. La menace et l'insinuation ne peuvent être, dans ce débat, des armes honorables.

« Si scandale il y a, l'ineptie et la mauvaise foi de certains commentaires ne font que l'aggraver, en y ajoutant la confusion ; et le moins qu'on puisse dire est qu'ils manquent leur effet et qu'ils ne grandissent pas leurs auteurs (...).

« Bollardière peut être assuré que, si certains d'entre nous s'interrogent sur la légitimité et les conséquences de son geste, aucun ne met en doute la noblesse des motifs qui l'ont inspiré. Pour notre part, nous n'accepterons pas de voiler sa décision d'un silence qu'on voudrait interpréter comme un désaveu ».

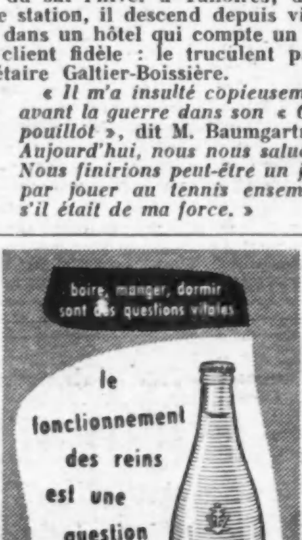
« P. S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le général de Bollardière s'est vu infliger la plus lourde des sanctions disciplinaires : 60 jours d'arrêts de forteresse. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir de l'honneur de l'armée une conception trop exigeante et de l'exprimer quand elle n'est pas conforme à la définition officielle. »

★

L'HEBDOMADAIRE américain « Time » publie cette semaine une note fort pessimiste sur la guerre d'Algérie, et souligne notamment que la situation là-bas est tout à fait comparable aux pires moments de la guerre d'Indochine.

« Time » conclut son article sur cette anecdote : « Récemment, après qu'un groupe de journalistes américains eut bombardé M. Lacoste de questions, un reporter se promena avec Mme Lacoste dans les jardins du Palais d'Eté. Enthousiasmé par la beauté de ceux-ci, il s'exclama : « Quel merveilleux site ! ». Mme Lacoste répondit brutalement : « Je le déteste, je le déteste. Mon mari est un socialiste qui s'efforça tout au long de sa carrière d'aider les gens. Maintenant, ici... ». Et Mme Lacoste fondit en larmes. »

B. G.



COLLECTION
BEAUX JOURS
Coupe et tissus exclusifs
Costumes . 24.900 fr.
Vestons . . . 13.900 fr.
Pantalons . 6.900 fr.
GARY
73, Champs-Elysées, 73
Paris - ELY. 77-76

qu'il leur assure contre d'éventuelles poussées de dirigisme de l'Etat. Il siège à Bâle dans le club très fermé des gouverneurs des Banques nationales des grands pays. Pour toutes les questions importantes, c'est lui-même qui fixe les termes de la lettre qu'il acceptera de recevoir du ministre des Finances lorsque le gouvernement voudra exprimer un vœu.

Mais ce dictateur doublé d'un diplomate se retrouve seul devant les deux pendules dorées, les deux grands Hubert Robert et le ravissant petit Fragonard qui ornent son immense et sévère cabinet, lorsqu'il doit, comme cela va être de nouveau le cas, prendre une décision capitale pour la monnaie, pour l'économie, pour l'avenir du pays.

M. Baumgartner n'est certes pas homme à hésiter, à reculer devant ses responsabilités. Mais entre les innombrables obligations qui sont les siennes et la nécessité où il se trouve de transmettre intégralement en héritage à ses successeurs le gigantesque pouvoir qu'il tient de ses prédécesseurs, il est parfois écartelé, déchiré.

Cet homme à qui tout réussit n'est, ni par fonction, ni par tempérament, un optimiste. Les spécialistes financiers se sont vivement étonnés de le voir, depuis dix-huit mois, garder le silence. C'est en septembre 1955 que la balance des paiements extérieurs de la France s'est renversée, que nous avons recommencé à vivre « au-dessus de nos moyens ». Ce n'est qu'en avril 1957 que le gouverneur de la Banque de France a cédé enfin à la pression de ses collègues du « Club de Bâle » et a relevé le taux de l'escompte, première mesure de sécurité.

Attendre

Cette longue patience s'explique peut-être par le souvenir lancinant de la déflation de 1935 et de son échec. Elle s'intègre en tout cas dans une analyse désabusée de la situation actuelle de la France.

Quand on demande à M. Baumgartner de nommer le meilleur ministre des Finances qu'il ait connu, il hoche la tête avec tristesse :

> *« J'ai vu des hommes de bonne volonté, quelques bons gestionnaires, d'habiles spécialistes budgétaires, mais de grands ministres, qui aient une vue d'ensemble et d'avenir ? Un seul peut-être, que je ne nommerai point. Encore n'a-t-il pas disposé du minimum de temps et de liberté indispensable... »*

L'aveu explique à lui seul l'immense pouvoir du gouverneur : c'est, dirait le général de Gaulle, parce qu'il n'y a pas d'Etat. Si un simple capitaine peut, à lui seul, infléchir la politique africaine de la France en détournant de sa route l'avion de Ben Bella, quelle influence exerce sur notre destin, dans la démission du pouvoir, l'inamovible gouverneur de la Banque de France !

M. Baumgartner ne fait pas de confidences. Mais quand on l'écoute, on sent qu'il juge très sérieuse la crise que traverse le pays. Son rôle, tel qu'il le conçoit, est de lutter à chaque instant pour que soit évitée la grande crise, celle qui amorcerait la débâcle, et de gagner du temps. Dix à quinze ans. Le délai nécessaire pour que la relève d'une génération qui a perdu, croit-il, son dynamisme soit enfin assurée, un nouveau départ possible.

Pas d'hommes, pas d'Etat, peu d'espoir pour l'avenir proche. Attendre. Cette perspective n'est pas de celles qui inspirent l'enthousiasme. L'exceptionnelle réussite individuelle de M. Baumgartner a une indiscutable noblesse. Mais sa rançon est la solitude. Une solitude d'autant plus pesante et redoutable, au poste qu'il occupe, que l'humanité vient sans doute d'entrer dans la plus grande période de transformation qu'elle ait jamais connue.

Pierre VIANSSON-PONTE.

OH... PARDON!

« Il faut savoir que l'Arabe qui combat est un être d'une rusticité et d'une résistance telles qu'un passage à tabac, même sévère, ne constitue pas pour lui une origine de délabrement physique incontestable. »

(Extrait de « La Nouvelle République du Centre-Ouest », dans un article signé : Un sous-officier rapatrié d'Algérie.)

POUR MÉMOIRE...

Le « Barodet » est paru : deux énormes volumes, chacun de la taille d'un annuaire du téléphone, qui portent le titre désuet, mais clair, de « Recueil des textes authentiques des programmes et engagements électoraux des députés proclamés élus à la suite des élections générales ».

Ce sont les « professions de foi » signées il y a dix-huit mois, au cours de la dernière campagne électorale.

En voici quelques extraits :

● Robert LACOSTE *(S.F.I.O., Dordogne)* :

Même criminelle sottise...

LA droite a commis l'immense sottise de chasser Ben Youssef de son trône et n'a cessé d'opposer au progrès politique et social réclamé par les Marocains une résistance bornée : il en est résulté une accélération vertigineuse de nos difficultés au Maroc et, après des rodomontades sans grandeur, impuissante, elle a dû laisser le Sultan reprendre la place d'où elle l'avait chassé. Trop tard ! Le sang avait coulé, la guerre s'était allumée au Rif, nos jeunes étaient jetés dans la fournaise ; où allons-nous ?

Même criminelle sottise en Algérie où l'on refuse depuis trop longtemps de tenir compte des réalités modernes et des aspirations des populations ! (...)

Le Parti Socialiste a le droit de rappeler également que depuis 1951, il est absent des Conseils du gouvernement et qu'il n'a soutenu régulièrement de ses votes qu'un seul gouvernement : celui de Mendès France, parce qu'il liquidait la guerre d'Indochine et parce qu'en élaborant les conventions franco-tunisiennes, il montrait le chemin de la paix en Afrique du Nord.

Le soutien socialiste au ministère Mendès France a d'ailleurs été sans réserves ; le groupe socialiste a été le seul à voter pour lui d'une façon constante et avec l'unanimité de ses suffrages.

Le Parti Socialiste, tout au long de ces cinq années, a prôné pour l'Indochine, pour l'Afrique du Nord et pour l'Union Française des solutions humaines et françaises tendant à la conciliation et à la paix. Tout ce que nous avons proposé, toujours contre la majorité de l'Assemblée, aurait épargné le maintien sous les drapeaux et la mobilisation des jeunes, la valse des milliards, la disparition de vies humaines et la chute du crédit moral de notre pays auprès de populations qui croyaient en nous à travers le monde. (...)

● Mathieu TEULE *(Poujadiste, Hérault)* :

Celui qui trahira sera pendu

NOTRE seule ambition est de retourner à l'atelier, à la boutique, au bureau, au champ et de poursuivre la vie laborieuse qui a toujours été la nôtre.

Nous nous refusons à nous prévaloir de l'immunité parlementaire, nous nous refusons à encaisser l'indemnité parlementaire.

Celui qui trahira connaît son châtiment : il sera pendu.

● Edgar FAURE *(R.G.R., Jura)* :

Calme en Afrique du Nord

TOUS les efforts ont été faits pour ramener le calme en Afrique du Nord et la paix dans le monde.

Il n'est pas un secteur de l'activité économique française qui n'ait bénéficié des bienfaits de cette politique.

● Maurice SCHUMANN *(M.R.P., Nord)* :

Le seul moyen de faire revenir notre jeunesse

CE que veulent les Français, c'est dans toute l'Afrique du Nord la poursuite de la politique d'association, la seule qui puisse ramener la paix et assurer le maintien de la présence française. (...)

Assez de temps perdu et d'occasions manquées ! En remerciant, le 12 novembre 1955, Maurice Schumann « d'avoir constamment travaillé à la conciliation », le Sultan du Maroc tombait d'accord avec lui sur cette formule : « Négociation immédiate d'un contrat de libre et permanente association entre nos deux pays ». Appliquer partout cette politique est le seul moyen de faire revenir notre jeunesse et de lui épargner des sacrifices nouveaux.

● Guy MOLLET *(S.F.I.O., Pas-de-Calais)* :

Faure, Bidault, Pinay, le syndicat des faillis

ELECTRICES, électeurs, le syndicat des faillis, la majorité Faure-Bidault-Pinay, ne cache pas son inquiétude devant l'accueil enthousiaste réservé par le pays au Front Républicain.

(...) Le « Front Républicain », animé par le Parti Socialiste, c'est d'abord la riposte des forces saines de la nation au complot de la droite et à l'imposture des moscoutaires.

Mais c'est aussi la seule chance d'un changement réel de politique, qui s'offre aux Français, écœurés par cinq ans d'incurie, d'échecs et de crimes contre la nation. (...)

Citoyennes et citoyens,

Vous dites : « Il faut que ça change » et vous avez raison !

Mais il ne suffit pas de l'affirmer.

Le meilleur moyen de manifester votre volonté de paix et de justice dans la liberté,

C'est d'assurer le 2 janvier la victoire du Front républicain en votant socialiste.

● FREDERIC-DUPONT *(Indépendant, Seine)* :

Socialistes = chute du franc

LES socialistes et les radicaux-socialistes de M. Mendès France se sont alliés pour constituer le Front républicain qui veut rétablir la dictature marxiste (...)

En votant pour le Front républicain, pour les socialistes et pour Mendès, vous vous préparez à revoir le dirigisme, de nouvelles nationalisations, la chute du franc, le retour au terrorisme fiscal, le matraquage de l'épargne et la mise en péril de la liberté de l'enseignement.

● André MARIE *(Rad.-soc., Seine-Maritime)* :

Tous derrière Mendès France

NOTRE programme : c'est, vous le savez, la plate-forme adoptée par notre dernier congrès national sur le rapport de M. Mendès France.

● Max LEJEUNE *(S.F.I.O., Somme)* :

On a recherché en Indochine la solution militaire. Va-t-on recommencer en Algérie ?

DANS ce département, seuls 2 députés : Max Lejeune et Pierre Doutrellot, ont soutenu, par la continuité de leurs votes, l'expérience Mendès France. (...) Le déficit sera d'au moins 1.000 milliards en mars 1956.

Ce bilan est un bilan de banqueroutiers, impliquant fatalement des mesures fiscales impopulaires au début de l'année 1956, et c'est là la véritable cause des élections anticipées.

La France est endettée, l'hypothèque est sur elle et les Etats-Unis deviennent son mentor exigeant. On est loin de l'apostrophe de Clemenceau en 1919 : « La France n'est pas à vendre, même à ses amis ».

(...) Tous les hommes de cœur souhaitent la construction de l'Europe, mais non celle d'une Europe dominée par Krupp dans la Ruhr et Roechling dans la Sarre ; d'une Europe où, dans le processus de libération des échanges, les pays signataires des conventions textiles ne respectent pas leurs engagements, et maintiennent la disparité des salaires et des charges sociales pour enlever systématiquement à l'industrie française les marchés qu'elle détenait, mettant ainsi en chômage la population ouvrière du pays socialement le plus avancé.

Faire l'Europe ? — oui — mais pas sur le dos de la France. (...)

Depuis 1951, on a recherché, en Indochine, la solution militaire et la reconquête a échoué à Dien-Bien-Phu.

Va-t-on recommencer en Afrique du Nord et aller vers l'échec ? A partir d'une présence militaire et d'un effort économique, la solution ne peut être obtenue là aussi que par des négociations politiques.

OLD ENGLAND
12, Bd des Capucines — Paris
Prêt à porter dans la meilleure qualité anglaise
Imperméables . Gabardines . Pantalons
Pardessus . Vestes de sport . Blazers
Complet "Ready Made"
32.000 Fr.

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

Une nouveauté Kalamazoo
LE MULTIVUES
Votre résolution
Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques
SANS ENGAGEMENT
prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47
51, rue Emile-Zola
MONTREUIL (Seine)

ÉTATS-UNIS

● Butch (7 ans) aimait regarder les champignons atomiques du Nevada : il est mort. Son histoire et quelques autres, révélées par le journaliste Paul Jacobs, transportent en Amérique la terreur des Japonais...

La commission atomique plaide non coupable

DANS quelques jours, une première explosion atomique inaugurera l' « Opération Plumbbob », nouvelle série d'essais nucléaires organisés par la commission de l'Energie atomique américaine sur son terrain expérimental du Nevada.

Les explosions qui se succéderont au cours du printemps et de l'été ne surprendront pas les habitants du Nevada et de l'Utah établis à proximité du terrain d'essai. A Las Vegas, les joueurs ne lèveront même pas le nez de leurs cartes pour regarder monter dans le ciel le célèbre champignon. Dans certains villages, au contraire, les habitants le suivront des yeux avec angoisse.

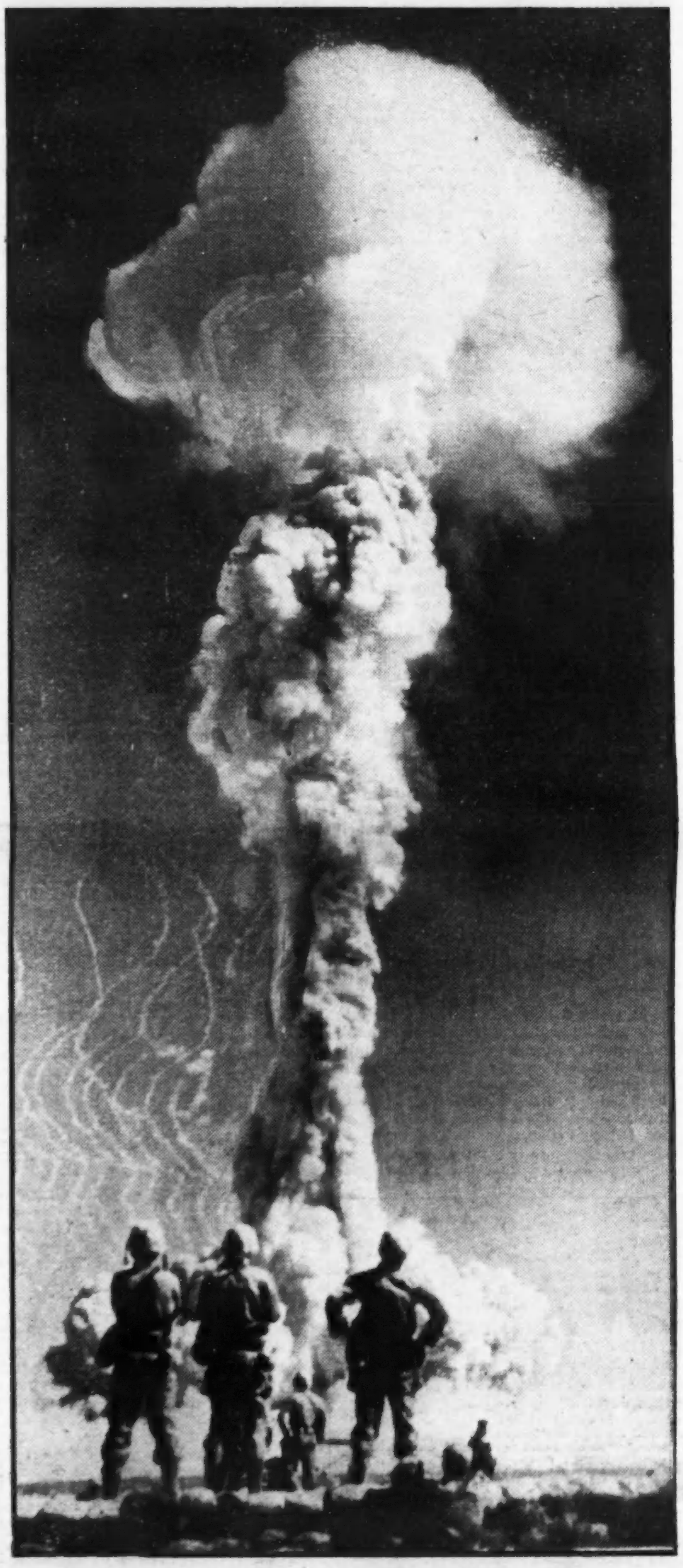
Mrs Sharp travaillait tête nue

Au ranch Fallini, à 160 kilomètres au nord du terrain d'essai, un groupe d'enfants et d'adultes pensera avec tristesse au jeune Martin Bardoli, surnommé Butch, qui, pendant tout le printemps de 1953, avait attendu avec la même impatience et la même exaltation qu'eux l'apparition de la lueur et la formation du nuage noir à l'horizon. Butch est mort l'année dernière de leucémie à l'hôpital de Reno. Sa mère est convaincue qu'il est mort pour avoir reçu une trop forte dose de radiations atomiques. L'un des médecins qui le soignèrent a déclaré que son décès *« pouvait être la conséquence des explosions atomiques qui avaient eu lieu dans le sud du Nevada »*.

A 50 kilomètres de là, dans le petit hameau de Nala, niché au creux d'une vallée désolée, Mrs Minnie Sharp travailla tête nue dans son potager pendant tout le printemps de 1955, les jours « avec bombe » comme les jours « sans ». Elle levait parfois la tête pour contempler les nuages lourds qui glissaient à basse altitude vers le nord, s'accrochant aux montagnes qui dominaient la vallée. Aujourd'hui, elle ne sort pas sans chapeau, car il ne lui reste pas un cheveu sur le crâne ni un poil sur le corps. Elle est convaincue que les expériences atomiques sont la cause de cet accident pileux. C'est aussi l'opinion de trois autres personnes qui intentèrent un procès au gouvernement américain après avoir perdu leurs cheveux à la suite des essais de 1953.

Dans l'Utah, à plus de 300 kilomètres du terrain d'essai, quelques éleveurs de moutons suivront les expériences avec un intérêt particulier. Ils estiment, en effet, que la mort de plusieurs milliers de bêtes qui paissaient près du terrain d'essai pendant l'opération Upshot-Knothole, en 1953, est imputable aux chutes de poussières radioactives qui suivirent les explosions.

Dans chacun de ces cas, la commission de l'Energie atomique (A.E.C.) a plaidé non coupable, affirmant que les maladies ou les décès signalés ne pouvaient en aucun cas avoir été provoqués par les essais atomiques. Et à l'exception de quelques éleveurs qui ont pu se faire indemniser pour la mort de chevaux portant des « brûlures » manifestement dues aux radiations, aucun des plaignants n'a pu prouver en justice que les maladies ou les décès dont il rendait responsable la commission de l'Energie atomique étaient effectivement dus à une trop forte irradiation. Une chose a été prouvée, cependant, c'est que les mesures prises pour protéger les civils n'avaient pas toujours été suffisantes et que l'A.E.C. n'avait jamais su avec exactitude quelle dose de radiations avait été reçue par les victimes.



LE CHAMPIGNON ATOMIQUE DANS LE NEVADA
Le silence est devenu difficile

Deux impératifs

Dans l'organisation des essais, l'A.E.C. doit tenir compte de deux impératifs : assurer le secret absolu des expériences et protéger la population. Ces deux objectifs ne sont pas toujours compatibles et il semble que la poursuite du premier ait parfois gêné celle du second. Les mesures de « sécurité militaire » sont si strictes que les habitants des villages proches du terrain d'essai ne sont pas toujours prévenus de la date et de l'heure d'une explosion. « *En* 1951, raconte Dan Shehan, qui exploitait une mine en bordure du terrain d'essai, *personne ne nous a avertis de la date des expériences et aucun employé de l'A.E.C. ne se trouva jamais chez nous au moment de l'explosion. Il en venait généralement un en fin de matinée ou dans l'après-midi pour mesurer les radiations reçues. Les essais commencèrent le 2 février à l'aube par une explosion qui secoua violemment notre maison, arracha la porte d'entrée et brisa plusieurs fenêtres.* » Dan Shehan a depuis évacué sa mine, devenue trop radioactive, et sa femme est atteinte d'un cancer qu'elle estime causé par les radiations.

Par crainte de créer une « atmosphère psychologique défavorable » aux expériences atomiques, l'A.E.C. a d'autre part renoncé à distribuer aux habitants de la région des « films » individuels permettant de contrôler la dose de radiations reçue par chacun. Les seuls insignes de ce genre distribués le furent par les services de la santé publique.

Les informations publiées par l'A.E.C. sur les précipitations radioactives qui suivent les explosions sont rares, fragmentaires et toujours très postérieures à l'événement. Le 25 avril 1953, lorsqu'une bombe explosa sur le terrain d'essai, quinze personnes se trouvaient dans un « motel » situé à 150 kilomètres de là, sur les bords de la Virgin River. Quelques heures plus tard, un nuage radioactif déposa sur les chalets du motel la plus forte dose de radiation qui ait jamais été enregistrée aux Etats-Unis à l'extérieur du terrain d'essai lui-même. Ce fait ne fut révélé que trois mois plus tard et les quinze personnes, dont on ignore les noms, et l'état de santé actuel, ne savent sans doute pas encore qu'elles ont été ainsi exposées.

Un journaliste s'en mêle

Bien que les incidents de ce genre aient reçu le minimum de publicité et que l'A.E.C. ait tout fait pour les minimiser, la consigne du silence n'a pas été observée par toute la presse. Après avoir dépouillé tous les documents publiés par l'A.E.C. et interrogé plusieurs témoins locaux, Robert A. Crandall, directeur du « Times Bonanza » de Tonopah, Nevada, a présenté à ses lecteurs un dossier troublant qui fait apparaître une contradiction fondamentale dans l'attitude de l'A.E.C. : tout en répétant constamment que les expériences atomiques ne présentent aucun danger pour la population et que les doses de radiations reçues sont trop faibles pour avoir des effets nocifs, la commission s'inquiète souvent de l'importance des précipitations radioactives et va parfois jusqu'à consigner les habitants de certaines villes

→

VOUS AVEZ L'AME D'UN REPORTER

...KODAK VOUS LE PROUVE !

L'APPAREIL BROWNIE FLASH, simple, très bon marché (2.450 f), moderne, format 6x6, permet toutes les prises de vues de jour, d'intérieur ou de nuit grâce au KODAK Flash B. (1.333 f). Pour le plein été : employez le Film Kodak Verichrome-Pan. - Pour les jours moins ensoleillés : le Film Kodak-Tri-X.

Kodak

HOLMES

La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.

FRAIS ET LEGERS, telles sont les qualités des vêtements qu'HOLMES a sélectionnés pour votre confort et votre plaisir

22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

CONTACT

Champagne GOSSET

LE PLUS RARE ...LE MEILLEUR

Ecrire : Champagne Gosset, Ay (Marne)

dans leurs maisons pendant plusieurs heures.

Robert Crandall a raconté en particulier ce qu'il advint après la quatrième explosion de la série de 1955. Les experts de l'A.E.C. avaient calculé que le nuage radioactif serait entraîné rapidement vers le sud. Mais en raison d'un changement de vents de dernière minute, le nuage se disloqua et ses morceaux commencèrent à dériver vers l'est, le nord-est, le nord, le nord-ouest et l'ouest, soit dans toutes les directions sauf vers le sud. Les observateurs de la commission suivirent anxieusement leur progression qui devait les amener au-dessus de certaines zones habitées. Quelques heures plus tard, un garde-forestier arrivait dans les bureaux du « Times Bonanza », à Tonopah, pour déclarer que *« la boue de son camion faisait monter le compteur Geiger au-dessus de la graduation 2 et que la région était si « chaude » qu'on pouvait à peine utiliser un compteur Geiger ».* Un observateur de l'A.E.C. qui se trouvait là lui garantit que cela ne représentait pas une dose dangereuse et que la plupart des compteurs Geiger ne permettaient pas d'apprécier la quantité de radiations à laquelle une personne était exposée.

Un goût acide

Mais à quelques dizaines de kilomètres de là, dans le ranch Fallini, personne ne vint rassurer les adultes et les enfants qui regardaient passer les nuages et parmi lesquels se trouvait le petit Butch Bardoli. Ce fut après le passage d'un de ces nuages que tous les adultes du ranch sentirent dans leur gorge un étrange « goût acide » dont l'A.E.C. n'a jamais pu donner l'explication. Ce fut aussi après le passage d'un nuage à basse altitude que le propriétaire du ranch, Joe Fallini, prit son compteur Geiger pour vérifier le degré de radioactivité dans l'école du ranch. Le compteur se mit à cliqueter si rapidement, l'aiguille se bloquant au maximum, qu'il se rendit à Toponah dès le lendemain pour signaler le fait. Le représentant de l'A.E.C. auquel il s'adressa lui demanda avec surprise : *« Mais de quelle école s'agit-il ? »*

Il s'avéra, en effet, que l'existence d'une école dans le ranch était totalement inconnue des services de la commission. Les statistiques officielles des doses de radiations reçues dans la région, établies après développement des « films » placés sur certains immeubles et en particulier sur les écoles, confirment le témoignage de Joe Fallini : un film ne fut placé sur l'école de son ranch que le 30 mars, après que neuf bombes aient déjà explosé. On ne saura donc jamais avec exactitude quelle dose de radiations ont reçue les habitants du ranch et le petit Butch Bartoli.

En 1953, après la neuvième explosion de l'Opération « Upshot-Knothole », un brusque changement de direction des vents avait également entraîné le nuage radioactif au-dessus de grandes routes et de villages habités. Deux heures et demie plus tard, les habitants de Mesquite et de Bunkerville, dans l'Utah — qui avaient déjà reçu de fortes doses de radiations trois semaines plus tôt en même temps que le motel — furent invités à ne pas sortir de chez eux pendant quarante-cinq minutes.

Dans son rapport, cependant, l'A.E.C. ne précise pas si les habitants des ranches isolés furent également prévenus du danger. Poursuivant sa route vers l'est, le nuage survola ensuite la ville de Saint-George, dont les 5.000 habitants furent consignés dans leurs maisons pendant plus de deux heures. Mais à 30 kilomètres de là, également sur la route du nuage, les 1.300 habitants de Hurricane ne furent pas prévenus. Seul le directeur de l'école reçut un coup de téléphone l'invitant à ne pas laisser sortir les enfants pendant la récréation. Les précipitations radioactives furent cependant plus fortes à Hurricane qu'à Saint-George.

Une mère cardiaque

Sur les routes qui traversaient la zone survolée par le nuage, des barrages furent établis pour vérifier le degré de radioactivité des voitures. Les spécialistes jugèrent nécessaire d'en « décontaminer » plus d'une centaine.

La plupart des informations recueillies par Robert Crandall proviennent des services de presse de l'A.E.C., mais la façon dont il les a présentées n'a pas plu à la commission. Selon Crandall, celle-ci a tenté de faire pression sur lui pour qu'il cesse de dénoncer les dangers des essais atomiques.

« Chaque fois que j'ai critiqué l'A.E.C. dans mon journal, dit-il, *deux ou trois de ses représentants sont venus me trouver à mon bureau. Leurs arguments furent toujours les mêmes. Après m'avoir exposé toutes les précautions prises pour éviter les accidents, ils me disaient quelque chose comme ceci : « Imaginez qu'il y ait dans la ville une femme atteinte d'une maladie de cœur et supposez qu'elle ait une fille ou un fils qui se soit trouvé près du terrain d'essai. Vous rendez-vous compte que cette femme pourrait avoir une attaque en lisant les histoires alarmantes que vous publiez ? » Il y avait aussi des allusions de ce genre : « Evidemment, les communistes seraient bien contents si nous interrompions nos essais... »*

Crandall ne se laissa pas intimider. Tout en admettant que la responsabilité de la commission dans les maladies et les décès signalés n'avait jamais été prouvée, il continua de souligner que les mesures de sécurité étaient insuffisantes et que les doses de radiations reçues par les habitants de la région n'avaient jamais été calculées avec précision.

Un risque sévèrement contrôlé ?

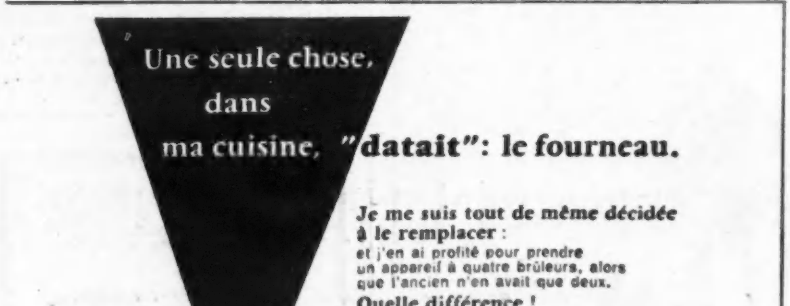
Tout en refusant d'admettre que les essais du Nevada puissent mettre en danger la santé ou la vie des habitants de l'Etat, l'A.E.C. admet qu'il y a un « risque » et le justifie. Le Dr Willard F. Libby, l'un des membres de la commission, a déclaré le 11 avril dernier :

« Toute notre vie, chaque minute de nos jours et de nos nuits est calculée en termes de risque. 40.000 personnes meurent chaque année sur les routes, d'autres dans des accidents divers. Nous choisissons les risques que nous acceptons de courir pour nos plaisirs (baignades en mer, par exemple), notre confort ou notre progrès matériel. Dans le cas qui nous occupe, le choix est beaucoup plus clair : sommes-nous prêts à accepter ce très petit risque sévèrement contrôlé ou préférerions-nous courir le risque d'annihilation qui pèserait sur nous si nous renoncions à des armes essentielles pour la défense de notre liberté ? »

Tout le problème est de savoir si le risque est *« très petit »* et s'il est *« sévèrement contrôlé ».* Le fait que des habitants de Saint-George, Utah, aient été exposés pendant cinq heures à une concentration de rayons beta et gamma vingt-cinq fois supérieure à la limite de tolérance fixée par l'A.E.C. elle-même, et cela sans avoir été prévenus à l'avance du danger possible, semble indiquer qu'il reste beaucoup à faire pour réduire les risques que les expériences atomiques font courir à la population.

Paul JACOBS.

(*Copyright « L'Express » and « The Reporter ».*)



LE PRÉSIDENT SALAZAR ET LE GÉNÉRAL FRANCO
La machine est bien huilée

PORTUGAL

● *Henrique Galvao, un des premiers écrivains portugais, député de l'Angola, a dénoncé, il y a neuf ans, quelques abus du régime Salazar. Voici l'histoire de ses dernières années...*

L'histoire d'Henrique Galvao

(*Correspondance de Lisbonne.*)

Il y a quelques jours, deux grands avocats portugais ont fait savoir au barreau de Lisbonne que, « dans l'impossibilité d'exercer normalement leur mandat », ils renonçaient à assurer la défense de leur client. Ce client, c'est Henrique Galvao, l'un des plus grands écrivains et dramaturges portugais, ancien inspecteur des colonies portugaises et député de l'Angola à l'Assemblée nationale, emprisonné depuis plus de cinq ans pour avoir dénoncé les abus du régime. Galvao est un « cas » : bien que rendu à moitié fou par les traitements qu'on lui a fait subir, il n'a pas encore cédé et refuse de faire amende honorable.

Mort ou fou

Ses ennuis commencèrent en 1948 lorsqu'il prouva devant l'Assemblée Nationale, documents en main, que l'Angola était livré, sous le regard bienveillant du Gouvernement central, aux appétits d'une oligarchie incompétente, corrompue et esclavagiste. On n'avait jamais vu cela au Parlement. Galvao fut aussitôt mis à la retraite.

En 1952, il est arrêté avec d'autres

Du nouveau dans la vie syndicale soviétique

On sait qu'à la suite du XX[e] Congrès du Parti Communiste de l'U.R.S.S. les syndicats ont pris depuis quelques mois dans la vie soviétique une beaucoup plus grande importance que par le passé.

C'est le président du Conseil central des syndicats de l'U.R.S.S. **Victor GRICHINE** qui répond lui-même, dans le numéro de mai de la **Revue « France-U.R.S.S. »** à toutes les questions qui lui ont été posées sur l'actualité syndicale en Union Soviétique.

Dans ce même numéro, **M. Henri LONGCHAMBON**, président du Conseil supérieur de la Recherche Scientifique expose son point de vue sur les relations scientifiques entre la France et l'U.R.S.S. et dans le domaine de l'Art, **Georges AURIC, André BARSACQ, Lycette DARSONVAL, Pierre DESCAVES, SAMSON-FRANÇOIS, Jean VILAR et Ludmilla TCHERINA** expliquent ce qu'ils pensent des échanges culturels franco-soviétiques.

On trouvera également dans ce même numéro un passionnant reportage de notre envoyé spécial **M. POLETTI** en Ukraine.

En vente chez votre marchand habituel 50 francs ou contre 50 francs en timbres-poste à la Revue « FRANCE-U.R.S.S. », 8, rue de La Vrillière, PARIS (1er).

intellectuels pour avoir tenté de créer un parti d'opposition démocratique. Après un an passé au secret, il est jugé pour « tentative de coup d'Etat » et condamné à trois ans de prison. Galvao est alors envoyé à la prison du Fort de Peniche, puis à celle de Caxias, maison d'internement de la PIDE, connue pour le nombre de suicides qui s'y commettent. La police politique n'a qu'un objectif : briser la résistance morale de Galvao avant l'expiration de sa peine. Pendant plusieurs semaines, on lui donne des doses massives d'hypnotiques tout en l'empêchant de dormir. Le traitement réussit si bien que Galvao doit être envoyé dans un hôpital d'aliénés où on le soigne pendant un mois avant de le renvoyer à Caxias. En mars 1955, son état de santé s'est tellement aggravé qu'on le transfère dans un hôpital. La police autorise les soins médicaux mais non le traitement psychothérapique dont il aurait besoin.

Galvao n'est pas sorti de sa chambre depuis deux ans. Pour ne pas avoir à le libérer à l'expiration de sa peine, la PIDE l'a accusé d'être l'auteur de tracts antigouvernementaux imprimés pendant qu'il était en prison et lui prépare un nouveau procès. Henrique Galvao a déclaré qu'il refuserait de comparaître devant le tribunal. « A quoi bon, dit-il. Je sais que je ne sortirai d'ici que mort ou fou ! »

EST - OUEST

● ***Sur la longue route qui mènera peut-être un jour au désarmement, Washington propose une étape : le « désengagement ».***

Le cœur du chou

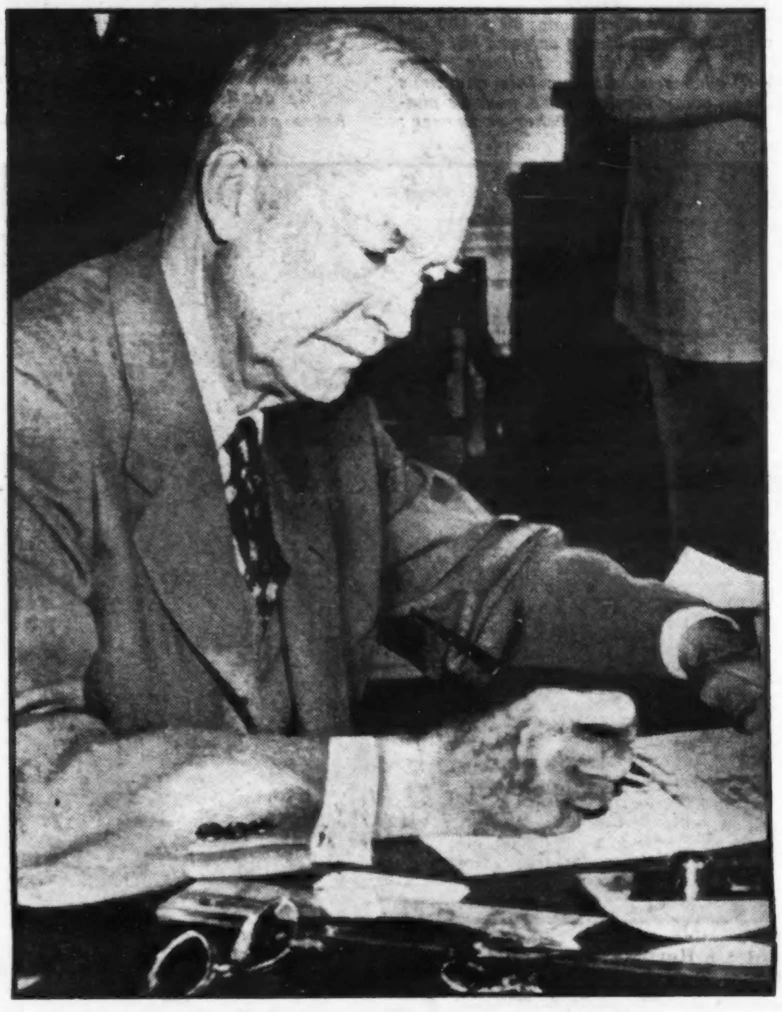
(Correspondance de Washington.)

« *LA tension internationale est comme un chou. Si vous enlevez les feuilles une à une, vous arrivez au cœur. Et le cœur du problème, ce sont les relations américano-soviétiques... Nous croyons que si un accord avec les Etats-Unis était possible, il le serait également avec la Grande-Bretagne et d'autres puissances...* »

Ces déclarations de M. Kroutchev au rédacteur en chef du « New York Times » n'étaient pas encore sorties des presses que le président Eisenhower, sans consulter son allié allemand, qui allait connaitre de cruels embarras ; sans même consulter certains de ses conseillers habituels, qui manifestèrent aussitôt leur « surprise », se prononçait pour la création en Europe d'une « zone de tension réduite » dans laquelle un système d'inspection terrestre et de démilitarisation simultanée pourrait être mis à l'épreuve.

Cette zone, suivant les précisions données par M. Stassen, pourrait englober tous les territoires situés entre la ligne Tallin-Sébastopol à l'Est, et la ligne Nantes-Palerme à l'Ouest. Du côté occidental, seuls la Grande-Bretagne, l'Islande, la côte atlantique française, le Portugal, l'Espagne et la Grèce seraient soustraits au contrôle; du côté oriental, seules la Bulgarie et l'Albanie.

Le plan Stassen, il est vrai, ne parle pas encore d'évacuation totale, mais seulement de « retraits symboliques » d'unités russes et américaines. Mais comme vient de le souligner M. Chester Bowles dans le « New York Times », l'évacuation totale de la zone inspectée, la suppression du rideau de fer et la réunification de l'Allemagne pourraient résulter tout naturellement de l'évolution ultérieure. Les pays européens se trouveraient « désatellisés » plutôt que neutralisés, et tentés de se fédérer.



LE PRÉSIDENT EISENHOWER A SA TABLE DE TRAVAIL
Le pion Stassen avance d'une case

Ces perspectives sont d'autant plus tentantes pour une partie des dirigents américains qu'elles permettraient aux Etats-Unis de revenir à la « stratégie périphérique » naguère préconisée par le sénateur Taft, à la place de l'O.T.A.N. En sept ans, elle a seulement changé de nom : elle s'appelle maintenant « désengagement ».

Les critiques de l'actuel budget de 72 milliards de dollars (24.000 milliards de francs) prennent en effet conscience du coût exorbitant de la stratégie de M. Dulles. Ce coût ne fera que croître si M. Dulles obtient gain de cause pour ses projets actuels : équipement des forces de l'O.T.A.N. avec des fusées à moyenne portée ; mise à profit de la supériorité stratégique des Etats-Unis (capables, pendant 5 ans, de frapper l'U.R.S.S. avec leurs fusées, sans que l'U.R.S.S. puisse encore atteindre les Etats-Unis avec les siennes) pour « refouler » l'influence soviétique.

Questions posées

Cette politique, selon des personnalités soucieuses d'économies, porterait toutefois, pendant 5 ans, la course aux armements et la tension Est-Ouest à une intensité sans précédent. Et au bout de 5 ans, les choses n'iraient pas beaucoup mieux : car l'U.R.S.S., alors en possession de fusées à longue portée, voudrait sans doute reprendre par la menace de la force les concessions qui lui auraient été arrachées par la politique de force de M. Dulles.

« A la lumière de nos objectifs économiques, politiques et militaires, écrit M. Chester Bowles, les arguments en faveur du désengagement me paraissent, tout bien pesé, convaincants. » Et James Reston, chef du bureau de Washington du « New York Times » :

« *Est-il vraiment nécessaire de maintenir, dans les conditions actuelles, 500.000 hommes entre l'Elbe et la mer du Nord ? Cette force est-elle assez grande pour repousser une attaque atomique russe et, sinon, n'est-elle pas exagérément grande et coûteuse ?*

« *Si réellement la guerre avec les communistes est « impensable », comme disait le président, la seule voie raisonnable n'est-elle pas d'orienter notre politique militaire et étrangère vers un règlement négocié pas à pas avec les communistes ? Des hommes également sincères et bien informés apportent des réponses divergentes à ces questions; mais le fait est qu'on se les pose.* »

ALLEMAGNE

● ***Les Allemands sont-ils antisémites ? Douze ans après la mort de Hitler deux journalistes, un Français : Fernand Meyra, et un Américain : Edgar Broke, ont jugé que la question valait d'être posée. Voici le résultat de leur enquête.***

Les Allemands et les Juifs

« *LE jour où il y aura deux fois plus de Juifs que maintenant en Allemagne, l'antisémitisme recommencera...* »

Dans un café d'étudiants de Munich un groupe de jeunes gens discutent la récente condamnation par un tribunal allemand d'un ancien nazi qui avait regretté publiquement que « *tous les Juifs n'aient pas été brûlés dans les fours crématoires* ».

Celui qui parle est un étudiant en philosophie de dix-neuf ans, Herbert Schleiter. Il répond à un de ses camarades qui vient de déclarer :

« *Le jugement est trop clément. Si l'on n'étouffe pas impitoyablement toute tentative de résurrection de la « peste brune », l'Allemagne risque de rechuter.* »

— *Vous n'y comprenez rien,* continue Schleiter. *Je n'étais pas né quand Hitler a pris le pouvoir et j'estime qu'il a fait des erreurs monstrueuses en même temps que de bonnes choses. Mais je suis convaincu qu'il aurait mieux valu qu'aucun Juif ne reste en Allemagne, aussi bien dans leur intérêt que dans le nôtre, car nous ne pourrons jamais cohabiter. Les races existent, qu'on le veuille ou non. Je ne dis pas que la nôtre est supérieure, mais nous ne sommes pas faits pour nous entendre avec les Juifs...* »

Et se tournant vers Edgar Broke, qui est Américain :

« *Epouseriez-vous une négresse ?*

— Oui, si je l'aimais.

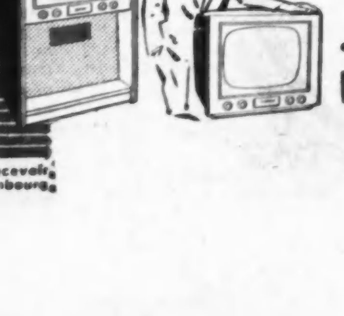
— *Rassurez-vous, cela ne se produira sans doute jamais. Vous êtes extérieurement trop différents, c'est votre chance.*

→

Voici comment vous assurer une réception toujours parfaite

NOTE IMPORTANTE : il existe un modèle TRI-STANDARD qui permet de recevoir dans certaines régions, les stations 819 lignes : France, Belgique, Luxembourg, Monte-Carlo et 625 lignes : Allemagne, Suisse, Italie.

Les appareils LA VOIX DE SON MAITRE existent en coffret et console grand écran type 43 cm et écran géant type 54 cm.



4 QUESTIONS A VOUS POSER AVANT D'ACHETER UN POSTE DE TÉLÉVISION
- Etes-vous près ou loin de l'émetteur ?
- Voulez-vous un grand écran ou un écran géant ?
- Désirez-vous un coffret ou un meuble ?
- De quels émetteurs dépendez-vous ?

Il y a chaque fois, un téléviseur multicanaux LA VOIX DE SON MAITRE qui correspond exactement à vos besoins.

LES APPAREILS LA VOIX DE SON MAITRE ONT 10 ANS D'AVANCE
- Triple contrôle automatique de
  - stabilité horizontale (A.F.C.)
  - volume sonore (A.V.C.)
  - contraste de l'image (A.G.C.)
- Prise pick-up Haute-fidélité.

La Voix de son Maître
PATHÉ MARCONI

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Tandis qu'à première vue, un Juif est comme vous et moi. C'est là le danger. C'est seulement quand vous l'avez admis dans votre famille, dans vos affaires, dans votre vie que vous vous apercevez de l'abîme qui vous sépare de lui.

L'Allemagne libérée

« *Des millions d'Allemands pensent comme moi. Ils n'approuvent pas les fours crématoires mais ils ne sont pas mécontents de vivre dans une Allemagne « judenfrei », libérée des Juifs. Il paraît qu'il n'en reste pas 100.000 dans la République fédérale. Eh bien ! c'est encore trop !* »

Ce discours est à peu près le pire de tous ceux que nous entendîmes au cours de notre enquête. Ce fut aussi la seule manifestation d'antisémitisme violent que nous rencontrâmes chez un jeune. Mais nous avons pu constater que le « problème juif » se pose encore pour beaucoup d'Allemands.

Sans doute certains ont-ils compris l'horreur et l'absurdité de ce que les nazis leur avaient fait faire.

« *Je ne renie pas toutes mes opinions national - socialistes,* nous a dit Otto Riedmann, cheminot de 49 ans, ancien sous-officier SS, *mais je regrette sincèrement le mal que j'ai fait ou aidé à faire aux Juifs. Sur ce point, Hitler et ses propagandistes nous ont trompés. Ils nous ont présenté les Juifs comme les responsables de tous nos malheurs, ce qui était faux.*

— Fréquentez-vous des Juifs ? lui avons-nous demandé.

— *Non seulement je les fréquente mais je suis le parrain d'une petite fille juive née à Stuttgart. J'avais connu ses parents en 1948 lorsque, venus de Roumanie, ils attendaient à Stuttgart leur visa américain. J'avais aidé l'homme à trouver du travail et nous étions peu à peu devenus amis. Je ne leur avais rien caché de mon passé. Lorsque la femme attendit un enfant, au début de 1949, ils me demandèrent d'être son parrain. Cette demande m'a fait un immense plaisir et m'a, en quelque sorte, délivré d'un cauchemar.* »

Mais le cauchemar, pour beaucoup d'autres, c'est malgré tout d'avoir encore affaire à des Juifs de temps en temps.

Peur du dentiste

« *Je ne suis pas antisémite,* nous a dit Mme Lerner, de Cologne. *J'ai désapprouvé les persécutions et rendu beaucoup de services à mes connaissances israélites. Mais maintenant que nous sommes repartis à zéro, j'estime que la présence des Juifs en Allemagne est un non-sens, du moins pendant une ou deux générations.*

« *Je m'explique: 99 p. 100 des Juifs qui vivent aujourd'hui dans la République fédérale nous haïssent. Chaque fois que nous avons affaire à eux, nous ne pouvons nous empêcher de penser :* « Cet homme me méprise, me hait ». *Un exemple : le dentiste d'un de mes amis est un Juif dont les parents et la femme ont été gazés à Auschwitz. C'est un excellent praticien mais mon ami n'ose plus se faire soigner par lui.* « Dans son fauteuil, dit-il, *j'ai tout le temps l'impression que mon visage lui rappelle tel ou tel de ses tortionnaires, peut-être les assassins de sa femme, et que, profitant de mon immobilité, il va m'enfoncer un de ses instruments dans la gorge. J'admets que c'est absurde mais la présence de ses mains près de ma gorge me donne un tel malaise que j'ai préféré changer de dentiste.* »

Autre anecdote : un Israélite donnait des leçons de piano aux enfants de mes voisins. C'était un homme sympathique, bon musicien et bon pédagogue. Ses élèves l'aimaient beaucoup. Un jour, l'un d'eux lui demanda s'il avait lui-même des enfants. « *J'en avais deux,* dit-il, *mais les nazis les ont tués.* » Et il raconta comment ses enfants avaient été arrêtés, séparés de leur mère et envoyés au four crématoire.

« *Si je ne l'avais pas renvoyé tout de suite,* dit le voisin, *mes enfants auraient fini par me haïr...* »

M. Harold Macmillan
Le lion grogne mais ne rugit plus

Ils sont « rancuniers »

Si ceux-là — qui affirment « ne plus être antisémites » — préfèrent régler la question juive en écartant de leur vue les témoins gênants des camps d'extermination, d'autres accusent directement les Juifs d'être « rancuniers ».

Si certains, comme le voisin de Mme Lerner, préfèrent régler la question juive en écartant de leur vue les témoins gênants que sont les survivants des camps d'extermination, d'autres invoquent le « réalisme » pour souhaiter que les Juifs ne reprennent pas une « trop grande place » dans le pays.

« *Un Allemand sur trois est resté plus ou moins antisémite,* nous a dit un jeune homme de 22 ans, juif lui-même, qui habite Karlsruhe. *Notre philosémitisme disent certains, nous pousse maintenant à devenir les vassaux de l'Amérique et nous empêche de nous entendre avec l'Est. Notre attitude pro-israélienne nous brouille d'autre part avec les Arabes. D'autres affirment que notre presse, notre cinéma et certaines branches de notre vie commerciale sont en train de « s'enjuiver » à nouveau, comme avant 1933.* « *Nous ne sommes pas antisémites, clament les uns et les autres. Nous crions simplement :* « Halte ! » *pour que la psychose des temps nazis ne revienne pas.* »

Beaucoup d'Allemands songent encore à crier : « Halte ! » mais ils se répartissent très inégalement parmi les différentes couches sociales. A quelques exceptions près, ce sont les jeunes qui semblent le mieux immunisés contre le virus de l'antisémitisme. Les ouvriers — déjà peu perméables à la propagande raciste de Hitler — sont aujourd'hui les premiers à repousser toute discrimination religieuse et raciale. Ils admirent sincèrement, au contraire, les réalisations du jeune Etat d'Israël.

Pourcentages

Les éléments antisémites se recrutent surtout dans la petite bourgeoisie ainsi que dans les anciens cadres du parti, des SS et de la Gestapo. Dans les petites villes ou dans certains quartiers des grandes cités, ils peuvent représenter de 20 à 80 p. 100 de la population. A Hambourg un couple israélite dut quitter son appartement en raison de l'hostilité des autres locataires.

De l'avis des Juifs eux-mêmes, la moitié des fonctionnaires allemands sont dépourvus de tous sentiments hostiles à leur égard ; un quart environ ne les aiment pas mais ne le montrent que très rarement; le dernier quart, enfin, sont presque ouvertement antisémites.

Dernier argument de ceux qui souhaitent qu'il y ait le moins de Juifs possible en Allemagne : « *D'ailleurs, ils ne sont pas heureux ici.* »

(*Copyright* L'Express *et Reportages et Documents Internationaux.*)

ANGLETERRE

● ***Séance pénible à la Chambre des Communes : Nasser a gagné...***

Le lion s'incline

UN député travailliste, qui, comme tous ses collègues, a entendu lundi matin à la Chambre des Communes M. Macmillan annoncer que les bateaux anglais vont désormais utiliser le canal de Suez dans des conditions définies par l'Egypte, racontait ensuite dans les couloirs de Westminster l'édifiante anecdote de la jeune fille à laquelle on conseille, au cas où elle serait victime d'un viol, de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

M. Macmillan a déployé toute la diplomatie et toutes les forces qui étaient à sa disposition depuis le jour de la nationalisation du canal de Suez pour résister au viol du lion britannique. Mais arrivé là où il en est, il a décidé qu'il ne restait qu'à tirer le meilleur parti d'une situation par ailleurs répugnante et blessante pour son amour-propre. Il a ajouté pour la forme quelques menaces vagues.

Huit rebelles

Huit députés conservateurs ont refusé de croire à ces menaces. Ils ont démissionné du groupe parlementaire, sans trop d'éclat toutefois, pour ne pas se fermer toutes les portes dans l'avenir. Ils entendent protester contre un acte du gouvernement mais ils ne veulent pas renverser celui-ci. Le capitaine du premier bateau anglais qui a traversé le canal de Suez après la nationalisation a payé aux autorités égyptiennes, lui aussi en protestant. L'honneur, prétend-on, est sauf ainsi.

En fait, le parti conservateur — farouche défenseur de l'empire — doit entériner aujourd'hui une décision humiliante parce que ses députés, tout au long de la crise de Suez, ont fait preuve de trop de discipline et de trop de prudence. La guerre d'Egypte n'aurait jamais eu lieu si tous les membres conservateurs du Parlement qui étaient opposés à l'épreuve de force (et ils étaient plus de soixante) avaient nettement signifié au premier ministre leur détermination de renverser le gouvernement plutôt que d'approuver cette aventure. De même, une fois la guerre lancée, son issue eût été différente si tous ceux qui étaient contre l'arrêt des opérations avaient eu le courage de le dire en public. Enfin, aujourd'hui le prestige du parti conservateur pouvait encore être sauvé si tous les parlementaires scandalisés par la décision gouvernementale avaient eu le courage d'imiter leurs huit collègues démissionnaires. Il sera difficile maintenant, pour « le parti de Suez », comme l'appellent les travaillistes, de remonter le courant.

Votre prochain voyage en
SCANDINAVIE
par **AIR FRANCE** *bien sûr !...*
...c'est tellement plus pratique et bien moins cher que vous le pensez !

PRATIQUE
AIR FRANCE assure tous les jours la liaison Paris-Copenhague-Stockholm en un temps record.
Vous êtes à Copenhague en 2 h 40 de vol,
à Stockholm en 4 h 40 de vol.
Cet été, AIR FRANCE vous offrira jusqu'à 12 services par semaine pour vous rendre en Scandinavie.

ÉCONOMIQUE
Aller simple en classe touriste :
Paris-Copenhague 21.400 F — Paris-Stockholm 31.270 F
Profitez du tarif spécial, mis en vigueur à compter du 25 Mai sur le service de nuit.
Aller et retour touriste (de nuit) 23 jours
Paris-Copenhague 31.000 F

AIR FRANCE
LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE
119, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - BAL. 70-50
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES

ETUDIANTS

● *Les étudiants en ont assez des sandwiches. La « scission » freine l'action syndicale. Résultat : bagarres au quartier Latin.*

« Nous avons faim »

UN chant lent et profond emplit soudain le boulevard Saint-Michel. Démontrant pour une fois que les Français peuvent chanter juste en chœur quand la mélodie est simple, un millier d'étudiants remontaient leur avenue mercredi à une heure de l'après-midi sur l'air des bateliers de la Volga. Les paroles, nettement remaniées, étaient simples : « Nous avons faim ! »

Cette nouvelle complainte est née dans la nuit de lundi à mardi alors que de nombreux étudiants de la Cité Universitaire d'Antony s'étaient rassemblés pour observer l'éclipse de la lune. Il y avait exactement une semaine que leur restaurant universitaire était fermé à la suite d'une grève du personnel. Et après s'être amusés de l'éclipse, ils commencèrent à chanter leur faim. Puis ils s'en allèrent barrer la route de Versailles où la police devait les rejoindre, violemment.

Les étudiants d'Antony devaient retrouver, mercredi, place de la Sorbonne, leurs camarades du quartier Latin. Ceux-ci tenaient, eux aussi, à manifester contre la mauvaise volonté du gouvernement qui hésitait à donner satisfaction aux grévistes et retardait ainsi la réouverture des restaurants. Nouveaux heurts, plus violents encore, avec la police. Avec les étudiants, des passants devaient en souffrir, dont un couple de jeunes Hongrois : « *Dire que j'étais venu en France pour fuir les brutalités policières...* » dit le réfugié de Budapest. Ce qui incita un policier à gifler sa femme.

Une issue : la violence

Cette bagarre regrettable a été singulièrement favorisée par la confusion suscitée dans la grande masse des étudiants par les querelles qui opposent actuellement leurs dirigeants. Ils ne voient d'issue que dans la violence quand, devant une revendication précise, ils ont, à tort, l'impression que leurs leaders syndicaux sont hésitants pour des raisons sans rapport avec les événements.

Pour les dirigeants étudiants, l'origine de cette réaction est la scission de l'Union Nationale des Etudiants de France : 18 associations d'étudiants (15.000 adhérents) ont en effet rompu les relations avec leur organisme fédéral, l'U.N.E.F. (qui en regroupe encore 95.000).

Ce départ est en partie dû à une équivoque comme le déclare à *L'Express* le président de l'U.N.E.F., M. Cossé :

« *L'U.N.E.F., comme cela est indiqué sur chaque carte d'adhérent, groupe tous les étudiants,* sans distinction d'opinions et de croyances, et agit indépendamment de tous partis et de toutes confessions. *Cela veut dire que le mouvement étudiant doit garder toute son indépendance et ne doit en aucun cas être à la remorque d'une quelconque organisation politique ou professionnelle. L'U.N.E.F. est incompétente dans tout problème qui n'a pas de rapport avec ses objectifs syndicaux. Il serait par exemple aberrant que l'U.N.E.F. définisse un quelconque statut politique pour l'Algérie.*

« *En revanche, dans ses préoccupations maintes fois répétées dans des chartes ou des motions de congrès (démocratisation de l'accès à l'Université, ou des structures de celle-ci, octroi d'un statut économique aux étudiants et défense des libertés fondamentales) elle débouche sur des problèmes qui intéressent l'ensemble de la nation et qui sont évidemment politiques.*

« *Il y a donc un apolitisme sur lequel tous les étudiants sont d'accord ; c'est* « l'apartitisme ». *Et si les* « *scissionnistes* » *ont choisi ce thème d'attaque, c'est qu'il leur semblait possible, en prolongeant l'équivoque entre ces deux notions, d'exploiter la méfiance des étudiants envers le jeu des partis.* »

LES ÉTUDIANTS S'EXPLIQUENT PLACE DE LA SORBONNE
En observant l'éclipse de la lune

Un difficile clivage

Le bureau de l'U.N.E.F. tente actuellement d'opérer un difficile clivage entre ce non-engagement partisan et un impossible apolitisme. Cette tâche vient de lui être singulièrement facilitée par le congrès annuel de l'Union des Grandes Ecoles qui s'est tenu à Nancy le week-end dernier. En effet, par 170 voix contre 66 et 45 abstentions, ce congrès a décidé qu'en octobre prochain l'Union des Grandes Ecoles entrerait à l'U.N.E.F., lui donnant ainsi 15.000 membres de plus. A l'unanimité moins six abstentions, une « charte d'apolitisme », entièrement conforme aux efforts des dirigeants de l'U.N.E.F., a été adoptée. Affirmant que les étudiants doivent être indépendants à l'égard de l'Etat, du patronat, de toute organisation politique ou syndicale, cette charte affirme en revanche : « *En dehors de son action proprement revendicative, le syndicalisme étudiant doit participer à l'élaboration d'une politique des jeunes, défendre et développer les traditions démocratiques de l'université, prendre des initiatives dans le gouvernement de la cité.* »

Les dirigeants de l'U.N.E.F. sont convaincus que c'est bien ainsi que l'immense majorité des étudiants conçoivent l'apolitisme.

Deux faits tendent à le prouver :

● Trois des associations « scissionnistes » sont également membres de l'Union des Grandes Ecoles. Deux d'entre elles, l'Institut Agronomique et l'Ecole des Travaux Publics, ont approuvé à Nancy la Charte d'apolitisme. Les délégués de la troisième, l'Ecole Supérieure de Commerce, se sont simplement abstenus.

● Le président du Comité provisoire de liaison des associations « scissionnistes », M. Lachaud, a refusé l'adhésion de l'Association des Etudiants d'Alger à qui il reproche également de faire de la politique.

Mais, face à la grande masse des étudiants, il y a deux minorités ayant des vues opposées sur le sujet qui divise tous ceux qui s'intéressent à la politique : le drame algérien.

La minorité de gauche est prête à l'intérieur de l'U.N.E.F. à des concessions pour retrouver l'unité ; la minorité de droite a provoqué la scission.

Il s'agit pour l'U.N.E.F., grâce à une assemblée extraordinaire qui va être réunie sous peu, de faire revenir celles des associations « scissionnistes » qui ne veulent pas faire de l'Algérie française un terrain de bataille syndicale.

TECHNIQUE

● *Saint-Saëns, Grieg et Debussy, solistes, donnent ensemble un concert.*

Un petit jeu de société

LES auditeurs de la Radio ont entendu, mardi soir, un concert donné par trois pianistes virtuoses : Debussy, Saint-Saëns et Grieg en personne.

Ce miracle vient de s'accomplir, parce que les grands maîtres du début du siècle avaient découvert un petit jeu auquel ils se sont tous livrés. Aux environs de 1900, en effet, ils se sont divertis à jouer leurs compositions au piano éolien, sorte de piano mécanique. Les touches de cet instrument mettaient en action un dispositif qui perforait des bandes de carton, à la façon d'un orgue de barbarie. Telefunken a retrouvé dernièrement plus de 5.000 de ces rouleaux. Il suffisait alors de sortir d'un musée poussiéreux un piano éolien, d'y apporter quelques améliorations techniques et de réenregistrer religieusement « La Soirée dans Grenade », de Debussy, la « Valse mignonne », de Saint-Saëns ou le « Cortège de noces norvégiennes », de Grieg, interprétés — et avec quel brio — par leurs auteurs.

La radio en a donné la première audition. Ces disques, bouleversants, seront prochainement mis en vente ainsi que des enregistrements de Granados et Albeniz par eux-mêmes.

SANTÉ

● *Le bruit a conduit deux hommes aux assises. Où conduit-il chacun de nous ? Beaucoup plus loin que nous ne l'imaginons.*

Le bruit et la fureur

PIERRE BLANCHET a été condamné à cinq ans de réclusion pour avoir tué sa voisine. Le même verdict a sanctionné le geste de Marcel Quinquis qui avait tiré sur une passante.

Le hasard seul a voulu que, la semaine dernière, ces deux jugements soient prononcés aux assises de la Seine, à quelques jours d'intervalle. Mais ce hasard a bien fait les choses : les deux hommes, pour expliquer leur geste, ont déclaré que les bruits qu'ils avaient à supporter les avaient rendus fous. Pour Blanchet, c'était le bruit de machines à coudre ; pour Quinquis, le vacarme matinal des poubelles.

Ces deux affaires révèlent à la fois la place importante que le bruit occupe dans notre existence quotidienne et la conscience que nous en avons prise.

Pour se protéger du bruit, il existe bien différents procédés (boules, coton, etc.) mais leur efficacité est médiocre. Elle diminue l'intensité du bruit de 15 à 20 décibels seulement. Or le bruit émis par une motocyclette dépourvue de silencieux — elles le sont presque toutes — est d'environ 120 décibels (on a calculé qu'une moto traversant Paris à 5 heures du matin réveille 200.000 personnes). Le bruit reste donc au-dessus de la limite supportable qu'on situe à 80/100 décibels.

Contre les bruits qui nous parviennent dans la rue, à l'usine aussi bien que dans notre chambre, nous ne pouvons pas grand-chose (voir quand même l'article « Maison », page 30), sinon les empêcher de parvenir à la conscience.

La 4.096ᵉ vibration

Il existe cependant une action purement mécanique, physique, liée à la quantité de bruit contre laquelle le mécanisme cérébral ne peut pas jouer. C'est cette action qu'on a le mieux étudiée, dans l'industrie surtout, les effets les plus visibles sont une surdité professionnelle progressive. Au début, il n'y a qu'un simple « éblouissement auditif » qui peut être insupportable, mais il s'établit peu à peu une certaine accoutumance. On a pu montrer l'importance de cette accoutumance en soumettant au même bruit violent deux lots de rats. L'un avait été élevé dans un silence presque absolu et au bout de quatorze minutes présentait des troubles graves et même mortels. Des troubles moins prononcés n'apparaissaient qu'au bout d'une heure chez les rats de l'autre lot, élevés dans une atmosphère normalement bruyante. L'accoutumance existe donc, mais elle n'empêche pas l'apparition, avec le temps, de lésions auditives.

Chose curieuse, la surdité s'établit presque toujours dans la zone de 4.096 vibrations-seconde, quelle que soit la hauteur du bruit qui en est la cause. Mais là ne se bornent pas les effets du bruit qui peuvent être beaucoup plus généraux : maux de tête, fatigue, désordres neurovégétatifs et circulatoires (migraines, maux d'estomac, angoisses).

Ce ne sont pas seulement les vibrations audibles qui agissent sur nous,

→

mais aussi celles qui sont en deçà ou au-delà de l'audibilité humaine et que des animaux (les chiens par exemple) peuvent entendre. Les vibrations liées au bruit, audibles ou non, agissent sur l'organisme comme une série de microtraumatismes physiques indéfiniment répétés qui ne frappent pas seulement l'appareil auditif mais la peau et les muqueuses. On cite le cas d'un employé de bureau sourd qui était aussi sensible ou presque que ses collègues aux variations de l'atmosphère sonore du bureau. Ces microtraumatismes ont leurs conséquences habituelles : la mise en jeu de mécanismes de défense, leur exagération ou leur épuisement, c'est-à-dire des maladies de l'adaptation. Carrel leur attribue une grande responsabilité dans l'artériosclérose, et Lian dans les troubles cardio-vasculaires en général. On a même constaté à New York que les enfants élevés dans les quartiers bruyants présentaient un retard net de leur développement.

Bruits aimés

Ce sont là des troubles liés à une certaine quantité de bruit. Mais le bruit n'a pas toujours besoin d'une grande intensité pour être pénible. Le bruit d'une scie, des exercices de piano maladroits et indéfiniment répétés, une rengaine qu'on déteste ont le même effet aussi bien par leur caractère naturellement désagréable que par leur répétition obsédante.

Mais le scieur, l'apprenti pianiste ne souffrent pas du bruit qu'ils provoquent. Le motocycliste prend même plaisir au bruit de sa moto au point de refuser un silencieux. Ni l'intensité ni le caractère désagréable du bruit n'épuisent donc la question. Il faut tenir compte aussi de sa « fonction ».

Quand la musique s'épanouit avec les mouvements de la danse, quand elle est mise à son service, elle n'est plus « entendue ». Il est remarquable de constater que, dans un dancing, les couples qui dansent bavardent, sourient, alors que ceux qui sont installés autour de la piste semblent envahis de torpeur maussade ou béate, et qu'ils renoncent généralement à tout échange de propos. Pour eux, la musique n'est plus que subie (même si c'est avec plaisir). Ils ne peuvent ni la refuser ni l'utiliser. Pour la refuser, il leur faut mettre en jeu un phénomène d'inhibition qui, soit déborde l'aire cérébrale auditive et entraîne la somnolence, soit entre en conflit avec les phénomènes d'excitation qu'implique la conversation. Or ce conflit entre des phénomènes antagonistes d'excitation et d'inhibition, surtout dans un même domaine, sont ceux-là mêmes qu'on utilise, avec les réflexes conditionnels de Pavlov, pour créer les névroses expérimentales.

Le rapport « figure-fond »

On pourrait dire aussi bien qu'il y a alors un trouble du « rapport figure-fond » qu'implique chacune de nos opérations psychiques (pensée, perception). Pour le danseur, la musique a la signification de soutien du geste et demeure à l'arrière-plan, tandis que pour le non-danseur elle tend à surgir au premier plan et ne peut être refoulée qu'avec effort. On est tenté d'écouter, de lui accorder notre attention. La conversation qui joue ici le rôle de figure est toujours en danger de se noyer dans ce fond mouvant. Or, une bonne réalisation de nos opérations mentales n'est possible que si la figure se distingue très clairement du fond. Cela suppose aussi bien sûr qu'il y ait un fond. Il est certain, par exemple, qu'on réfléchit souvent mieux en marchant ou au volant d'une voiture. Il est fréquent aussi que dans la solitude et le silence aucune concentration ne soit possible ou du moins qu'elle soit difficile à amorcer, comme si le premier effort qui consiste à arracher la figure, au fond, permettait ensuite de la mieux dessiner.

Mais quand cet effort est nécessaire à chaque instant, quand la figure sans cesse se dissout, quand le fond sans cesse surgit en premier plan, survient l'épuisement, l'exaspération, la névrose. Cela se produit lorsqu'un bruit s'impose à notre attention, soit par son intensité, soit par l'intérêt qu'il présente, lorsque notre attention a de la peine à se fixer sur son objet. Il est aisé de lire un roman en écoutant une émission musicale, il est plus difficile d'écrire au milieu de bavardages qui accrochent et encore davantage de discuter en face d'un appareil de télévision.

Or le décor sonore dans lequel nous vivons a toujours tendance par sa violence, son intérêt, son rythme heurté, à monopoliser notre attention, à venir envahir le champ de la conscience et on ne peut rester attaché qu'au prix d'un effort extrême à une tâche le plus souvent monotone et fastidieuse.

Dr KNOCK.

JE, TU, IL...

● JEAN SNELLA, 43 ans, footballeur, chargé depuis 1948 de diriger l'entraînement de l'équipe de Saint-Etienne, a vu dimanche soir ses efforts couronnés de succès : bien que le championnat de football ne soit pas encore terminé, Saint-Etienne, en faisant match nul avec Strasbourg, a acquis une avance de points suffisante sur le second du classement pour avoir la certitude d'être le champion de France 1957.

★

● LUCIEN PLANTEFOL, 66 ans, botaniste, professeur à la Sorbonne, a été élu à l'Académie des Sciences où il succède à M. Auguste Chevalier.

● MARIE-LOUISE BOUQUIAUX, 56 ans, sa sœur jumelle Lucie Véron et sa nièce Huguette Véron, 30 ans, ont été arrêtées pour avoir, après un conseil de famille, assassiné le mari de Marie-Louise, Lucien, dépecé et fait disparaître son corps. Le crime remonte à 1948. Il a été découvert par l'inspecteur Jolivet, du commissariat de Picpus, devant qui des voisines de la meurtrière s'étaient émues de la disparition de la victime. Dans neuf mois, il y aurait eu prescription.

★

● L'ORDINATEUR I.B.M. 704, vingt et une tonnes, la machine électronique la plus puissante du monde, qui peut effectuer 41.666 opérations arithmétiques à la seconde, vient d'entrer en service à Paris : elle est mise à la disposition des laboratoires, des centres de recherches et des entreprises qui pourraient avoir besoin de ses talents. Un fonds de recherches de 100 millions permettra aux savants d'effectuer gratuitement des calculs d'intérêt général. La location d'un ordinateur 704 est, normalement, de 14 millions par mois (son prix de vente atteint presque un milliard de francs).

LA CAGNOTTE

LE neuvième problème de mots croisés-piège posé par Roger La Ferté a été résolu par dix amateurs : Mme Germaine BOYAT et M. Pierre BOYAT, 11, rue Bourgmayer, Bourg (Ain) ; M. Jean-Paul CERF, lycée Turgot, Paris (3e) ; M. Lucien DEMOISY, rue Jules-Ferry, Chenôve (Côte-d'Or) ; Mme Georgette HARDEL, 2, rue du Haut-Pavé, Paris (5e) ; M. A. LAFFOND, Ets Sicob, Pas-des-Lanciers (B.-d.-R.) ; Mme Yvonne MAZET, MM. Guy MAZET, Maurice MAZET et Raymond MAZET, Chozeau par Crémieu (Isère).

Ils se partageront les 125.000 francs mis en jeu.

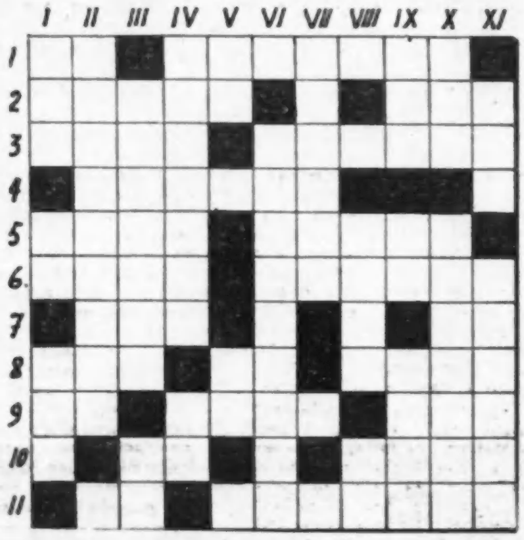
	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI
1	M	I	N	G	■	A	V	I	S	■	H
2	A	S	E	■	A	Y	■	■	T	I	A
3	H	■	F	E	R	D	I	N	A	N	D
4	A	■	O	■	A	■	F	■	L	C	R
5	U	R	R	A	C	A	■	F	I	A	I
6	T	S	I	N	■	D	R	■	N	S	E
7	■	A	T	T	A	L	E	■	E	■	N
8	Y	■	■	O	■	E	■	T	■	K	■
9	U	Y	■	N	E	R	V	A	■	N	S
10	A	I	■	I	L	■	I	N	■	U	O
11	N	N	■	N	A	■	A	G	■	D	Z

Solution du n° 9

Le problème n° 10, que Roger La Ferté vous propose aujourd'hui, est donc doté d'une cagnotte de 25.000 francs. Si aucune réponse juste ne nous parvenait, ces 25.000 francs resteraient en jeu et le problème n° 11 serait doté d'une cagnotte de 50.000 francs que se partageraient les gagnants. Et ainsi de suite. Le règlement de ce petit jeu a été publié dans notre numéro du 8 mars. Rappelons simplement aux amateurs qu'il ne s'agit nullement d'un jeu de hasard, que chaque mot ne comporte qu'une réponse juste en tous points, que sa justification donnée par Roger La Ferté n'est jamais arbitraire et se trouve en un endroit quelconque du texte du « Nouveau Petit Larousse Illustré ».

LES MOTS CROISES-PIEGES
par Roger LA FERTE
Problème n° 10

HORIZONTALEMENT. — 1. Abrév. (à l'Est). Poisson. — 2. Partie dure sur certains animaux. Souvent après le départ. — 3. On y tisse la soie (inversé). Avait cinquante collègues. — 4. Poisson. — 5. Change de nom pour traverser une frontière. Architecte. — 6. Dans certaines montagnes. Réactions. — 7. Début d'une grande douleur. Forme de préfixe (inversé). — 8. Localité. Préposition. Préf. — 9. Article. A une lame brillante (inversé). Organe. — 10. L'usage a admis l'emploi de cette forme de préfixe pour la formation d'un mot qui ne suit pas la règle habituelle. Préf. — 11. Re ou... (inversé). Sur une côte d'Asie.



VERTICALEMENT. — I. Groupement (inversé). Abrév. inversée. Localité. — II. Poisson. — III. C'est le dixième d'une unité (pluriel). Métal très dur. — IV. Périt dans un combat. Interjection (inversé). — V. Abrév. Abrév. — VI. Prêtre. — VII. Poisson. — VIII. Abrév. (inversée). Préf. — IX. Lieux étrangers. En Haute-Volta. Préf. (inversé). — X. En Basse-Autriche. Lac. — XI. Coule en France. Surplombent le littoral d'une mer.

NOM ....

Adresse ....

Votre réponse, adressée à « L'Express », service jeu, 91, Champs-Elysées, doit nous parvenir avant le mercredi 22 mai à midi, le cachet de la poste faisant foi.

TÉLÉVISION

● *La Télévision cherche des « oiseaux rares » : des hommes que les téléspectateurs prennent pour des amis. Elle vient d'en trouver un : Yvan Audouard.*

Un nouveau visage

LES téléspectateurs l'ont découvert il y a deux semaines sur l'écran de leur poste : un visage rond, des yeux vifs, un front bien dégarni. Un homme quelconque avec l'accent du Midi. Il a raconté une histoire et tout le monde a cru à l'histoire. Et au personnage, aussi, qui, d'emblée, est devenu l'ami de la famille.

Yvan Audouard, quarante-trois ans, journaliste (France-Dimanche), romancier (« A Catherine pour la vie »), a montré dès sa première émission qu'il possédait un don rarissime : il « passe » l'écran et séduit les téléspectateurs en les regardant dans les yeux. Il supporte le « gros plan » alors que la plupart des animateurs de la T.V. doivent jouer de leurs mains, montrer leurs épaules pour s'imposer. Seul, jusqu'alors, Max-Pol Fouchet, qui présente chaque semaine la chronique « Au fil de la vie », possédait cette qualité. Et c'est l'un des grands soucis des responsables de la T.V. que de trouver des hommes capables de gagner la partie grâce à leur visage et leur voix — et seulement grâce à eux.

Un conteur-né

Frédéric Rossif, comme tous les producteurs de la T.V., recherchait depuis longtemps un « oiseau rare » de ce genre. Un soir, au café de Flore, un ami le présente à Audouard. Frédéric Rossif l'écoute raconter des histoires pendant des heures.

— *Vous, vous êtes fait pour la télévision,* lui dit-il, *voulez-vous travailler avec moi ?*

Audouard répond « oui » puis n'y pense plus.

Quelques semaines plus tard, en regardant l'émission « La vie des animaux » de Rossif, il a une idée : « Pourquoi ne pas raconter, en utilisant cette formule, la vie des hommes ? » Il écrit un projet, l'envoie un matin à la T.V.

Le même jour, à 16 heures, coup de téléphone de Rossif :

— *Votre projet est déjà programmé, nous commençons tout de suite.*

— *Dans quoi me suis-je fourré ?...* pensait Audouard.

Il s'agissait, en effet, de dépouiller une trentaine de films italiens, de choisir, avec Rossif, des séquences, de les faire monter, puis de les commenter, l'ensemble devant donner une idée aussi exacte et complète que possible de la vie des Italiens.

Audouard, au début, ne veut pas paraître sur l'écran. Il désire enregistrer à l'avance son commentaire. Mais Frédéric Rossif, qui l'a fait filmer en gros plan, sait qu'il tient enfin l'homme qu'il cherchait vainement depuis des années.

Il insiste, Audouard se laisse convaincre.

Entre chaque séquence, il raconte l'Italie comme on glisse une confidence, avec ce timbre voilé et vacillant qui oscille de l'ironie à la tendresse. Il est vivant et humain.

Départ en flèche

Phénomène curieux, Audouard a été découvert par le journalisme à peu près comme par la télévision. Professeur d'anglais à Arles, sa ville natale, jusqu'en 1942, il se retrouve à Paris en 1944 avec le grade de capitaine F.F.I.

Un ami lui dit : « *Si tu veux faire du journalisme, viens me voir demain matin de bonne heure à « Libé-soir » dans l'immeuble du « Matin ».* »

Audouard se présente à midi, le même jour son premier papier paraît à la « une » sur trois colonnes.

« Franc-Tireur » l'accueille puis « Le Canard Enchaîné ». Enfin le voici à « France-Dimanche » où il fait partie de la fameuse équipe de rewriters de ce journal. Entre temps, il écrit des romans.

Si la télévision a découvert Audouard, Audouard à son tour est conquis par la télévision. Il prépare maintenant avec Rossif la deuxième émission de la « Vie des hommes » consacrée à l'Allemagne.

Le match U.R.S.S. - U.S.A.

1929. *A Wall Street, après le krach, on balaie des vieux papiers... et des illusions.*

LE COMMUNISME AU SECOURS DU CAPITALISME

par Alfred SAUVY

● ***Depuis près de quarante ans, les Etats-Unis et l'U.R.S.S., le capitalisme et le communisme, disputent un match gigantesque. Dans sa récente interview au « New York Times », M. Kroutchev vient de proposer une modification des règles du jeu. Où en est donc le match aujourd'hui ? C'est ce qu'Alfred Sauvy examine dans une étude écrite pour « Les Cahiers de la République » et que « L'Express » publie ici.***

ALFRED SAUVY

EN 1929, éclate « le vendredi noir », jour où les commis de bourse sortaient des bâtiments de Wall Street, chemises déchirées et gorge éteinte, tant fut grande la fureur de vendre.

Non seulement, l'Institut Harvard, avec ses baromètres des « trois marchés », n'a pas prévu la crise, mais il la nie mois après mois, affirmant que ce fléchissement est passager, jusqu'au moment où ses commanditaires font défaut, faute de ressources.

La grande crise frappa le monde entier, excepté l'U.R.S.S., isolée, qui subissait, à ce moment, d'autres épreuves. L'Allemagne eut, en 1932-1933, 6 millions de chômeurs totaux, et de nombreux chômeurs partiels. Le fruit en fut monstrueux : nazisme et toutes ses suites.

Dans de nombreux pays (Angleterre, Scandinaves, Japon, etc.), la dévaluation monétaire, qui fut à ce moment, le remède spécifique, appliqué, du reste, en général, à la dernière extrémité, provoqua un rétablissement notable. Mais le chômage chronique restait important en Angleterre (1.300.000 chômeurs en août 1939, au creux saisonnier).

Aux Etats-Unis, temple du capitalisme, la dévaluation de 1933 eut son effet habituel, mais contrairement à une opinion tenace, *la politique Roosevelt ne réussit pas à rétablir l'économie.* En 1938, cinq ans après la dévaluation du dollar, l'économie connut même une rechute plus rapide encore qu'en 1929. De mai 1937 à mai 1938, la production industrielle a baissé de plus de 35 %. En juillet 1939, la production industrielle restait de 16 % inférieure à celle de 1929, dernière année de prospérité, alors que le progrès technique s'était poursuivi, pendant ces 11 ans, au rythme de 3 ou 4 % par an. Malgré ces faits, l'opinion est restée à la légende du bon démocrate Roosevelt, vainqueur de la crise, par des mesures sociales, parce qu'en politique, les intentions comptent plus que les résultats. Cette attitude fait le jeu de l'enfer, pavé de la façon qu'on sait.

Plus rien à inventer ...excepté des sottises

Au-delà de ces chiffres, il faut juger aussi les états d'esprit de l'époque. *Le capitalisme a perdu la foi en lui-même.* Si les Etats-Unis s'accrochent à Roosevelt, c'est qu'un noyé saisit tout ce qui est à portée de sa main, comme planche de salut. Mais les théories pessimistes et morbides de la « maturation » poussent comme des champignons : les stagnationistes, dont Hansen est le plus marquant, croient à une cassure fondamentale, un arrêt du progrès. Selon certains même, après deux siècles d'essor, il ne peut plus y avoir de progrès technique, ni d'inventions. Il n'y aurait plus rien à inventer... excepté des sottises.

Les destructions de richesses se multiplient. Un économiste de poids affirmait, en France, que si l'on parvenait seulement à revaloriser le cuivre, le coton (et quelque autre matière première dont j'ai oublié le nom), par la rareté bien entendu, tout le reste repartirait de l'avant. Comme toute folie a besoin d'un contrepoids, les abondantistes annoncent au contraire l'arrivée de l'âge d'or, confondant les invendus avec un débit illimité. A l'inverse, des hommes sérieux estiment que les besoins de l'homme sont satisfaits ! Tout cela s'agite en pleine incohérence.

Et dans ce morne désespoir d'une société qui ne croit plus à la vie, *la vie n'est plus donnée qu'avec parcimonie.* Les naissances se ralentissent. Les démographes américains hochent la tête avec résignation et certains vont jusqu'à dire que les Etats-Unis sont surpeuplés.

La véritable reprise américaine fut l'œuvre de la guerre ; tout d'abord, les commandes des alliés, l'atmosphère inflationniste classique sur les matières premières après Munich, puis l'économie de guerre elle-même, ramenèrent la prospérité. Dès 1942, la production industrielle de 1938 est doublée, malgré la mobilisation de plusieurs millions d'hommes. En 1943, est atteint l'indice 269 (100 en 1938). Tout en consacrant à la guerre

→

→

la majeure partie de leur production, les Américains parviennent à maintenir leur consommation et leurs investissements. *Ces événements accusent encore les énormes pertes de l'économie de paix, qu'elle fût libérale ou « new deal ».*

Ce retour était vu avec inquiétude par des économistes capitalistes, avec un grand espoir par les communistes. Revenir à la paix, n'est-ce pas replonger dans le chômage ?

Dès 1943, sir Beveridge prépare la politique du « plein emploi », tandis que les Américains lancent, sans grande conviction, le slogan « 60 millions de jobs ». L'expression « plein emploi », préférée à « la lutte contre le chômage », eut tant de succès que les commissions économiques aux Nations Unies, en 1946, l'ajoutent à leur propre titre : *Commission économique et du plein emploi, Commission du commerce et du plein emploi*, etc.

Mettons-nous maintenant à la place des communistes, soviétiques ou non. Les contradictions du régime capitaliste doivent causer sa perte ; il doit mourir comme ses prédécesseurs. Le moment est venu : déjà en 1920, après la première guerre avait eu lieu une crise sévère. En 1929, s'est produit un craquement beaucoup plus étendu encore, suivi d'une rechute en 1938. Seule, la guerre a remis les usines en marche ; *la fin de la guerre va fatalement marquer la fin du régime.*

Tout cela est fort logique, *trop logique*, nous allons le voir. L'économiste soviétique Varga est mis à l'index pour avoir introduit quelques nuances et réserves. Suivons, en tout cas, les faits :

Sans conserver les niveaux exacerbés de l'économie de guerre, la production industrielle se maintient à un niveau double de l'avant-guerre. Le chômage ne donne pas de véritable inquiétude. Par rapport à 1939, il a diminué de 75 %, tandis que l'emploi, statistique plus probante, a augmenté de 45 %. Les 60 millions de jobs sont dépassés.

Cette évolution contredit totalement les prévisions des marxistes et de nombreux économistes capitalistes.

Le moribond condamné s'est levé

En 1949, se produit un léger recul, appelé récession : de 221, en octobre 1948, la production industrielle passe à 188 en octobre 1949. Baisse notable, mais sans rapport avec un plongeon de crise. Et du reste, octobre marque le fond. Dès l'automne 1949, se produit une reprise qui porte l'indice à 226 en juin 1950, *c'est-à-dire avant la guerre de Corée et le réarmement.*

Avec ce fait, résolument ignoré de beaucoup, nous touchons le nœud de la question. Alors que, en 1939, seule la guerre avait ranimé la vie économique, en 1950 *la reprise s'est déclenchée sans le secours de l'armement*, ce qui indique un changement important dans le système. Mais, par un phénomène conforme aux lois des mythes, la légende de la « guerre de Corée arrêtant la crise » est aussi persistante que celle de Roosevelt sauveur et de saint Michel terrassant le démon.

Pourquoi cette persistance ? Parce que tout mythe exige de la simplicité. La reprise par l'armement, tout le monde le comprend ou croit le comprendre. La reprise par un mécanisme intérieur subtil reste dans le domaine des initiés.

La grande crise, sans cesse annoncée, parfois comme imminente, ne s'est pas produite. L'indice de la production industrielle F.R.B. a évolué ainsi (100 en 1938) :

1949	202	1953	279
1950	233	1954	260
1951	250	1955	290
1952	258	1956	300

Fin 1953, lorsque l'économiste Colin Clark annonça avec preuves et conviction, que l'heure de la grande crise avait sonné, son article eut un retentissement mondial. A la même époque, nous avons fait le pronostic inverse, en écrivant dans *Combat* un article intitulé « La grande crise n'aura pas lieu », qui n'eut pas le moindre écho. Si nous rappelons ce fait, ce n'est pas pour en tirer vanité (il est trop facile de ne rappeler que ses réussites) mais pour souligner la psychose de la crise qui subsiste largement. C'est un perpétuel suspens, mêlé d'une sorte de crainte superstitieuse.

Cela ne signifie pas que l'économie américaine, porte-drapeau du capitalisme, soit en plein santé, après avoir trouvé le secret de la prospérité continue. Nous tenterons tout à l'heure un jugement sur ce point. Mais, incontestablement, *il y a quelque chose de changé.* Le moribond, condamné par les pontifes, s'est levé et a repris sa vie normale.

Une doctrine qui ne tiendrait pas compte de ce renversement ne serait qu'un jeu intellectuel ; une politique qui négligerait ce fait... mais n'anticipons pas.

Avant de passer aux autres pays capitalistes, un mot du symptôme le plus vital et le plus déconcertant : *la natalité a repris de façon importante :* avant guerre, elle se traînait aux environs de 18 p. 1.000, menaçant de tomber au-dessous du niveau qui assure le renouvellement des générations. Aujourd'hui le « baby boom » persiste et 1956 est à peu près au plus haut, avec 25 naissances pour 1.000.

Des constatations analogues peuvent être faites dans les autres pays capitalistes.

En Angleterre, le nombre des chômeurs avant guerre oscillait entre 1.300.000 et 2 millions. Plus d'un économiste le considérait comme à peu près irréductible. Et déjà l'on estimait que l'Angleterre trop petite devrait laisser partir ses enfants vers des terres plus heureuses, Canada, Australie, etc.

Là-dessus arrivent à la suite de la guerre une série d'événements défavorables : pertes de capitaux, de marchés, de colonies, de courtages ; tout ce qu'il faut, en principe, pour faire baisser l'emploi. Et cependant, le chômage est réduit au minimum et la population active augmente de 3 millions.

En Allemagne, tous les pronostics, donc toutes les théories, ont été renversés. En 1933, 6 millions de chômeurs totaux et un chômage partiel presque général. Bien des Français, non suspects de sympathie pour le nazisme, regrettaient d'avoir enlevé aux Allemands leurs colonies qui leur assureraient les débouchés que leur refuse « l'espace sous-vital ».

L'économie allemande n'a été remise sur pied avant guerre, affirme-t-on, que par l'armement. Admettons un moment cette naïveté. Là-dessus, le territoire est non pas augmenté de l'Ukraine et de la Bourgogne, mais amputé de la Prusse-Silésie-Poméranie. Les malthusiens, Morgenthau en tête, parlent de « pastoriser l'Allemagne ». Sur le territoire de l'Allemagne occidentale arrivent 10 millions de réfugiés, dont 5 millions de personnes en âge d'activité. Or, 6 millions de chômeurs, plus de 5 millions de réfugiés, cela devait faire 11 millions de personnes sans emploi.

Au contraire, le chômage est de plus en plus réduit, des besoins de main-d'œuvre apparaissent, certaines conventions collectives vont jusqu'à garantir aux ouvriers, sur leur demande, 50 heures de travail et des plans d'immigration sont ébauchés.

La population active a augmenté de 5 millions, dont aucune part n'a été « pastorisée ». L'accroissement a porté pour 4 millions sur l'industrie et pour 1 million dans le secteur tertiaire. Et chose essentielle, contrairement aux dogmes, *cet accroissement d'emploi et de production s'est fait sans le secours de l'armement.* Aucune preuve plus formelle ne pouvait être donnée de l'insuffisance des conceptions répandues dans la plupart des milieux.

Des constatations analogues peuvent être faites partout. Certes, le chômage n'a pas disparu ; il sévit en Autriche, en Grèce, en Italie du Sud, en Espagne. Mais c'est là un phénomène de sous-développement, bien différent de la crise capitaliste telle qu'on la concevait. Ce chômage et ce sous-emploi agricole traduisent au contraire une insuffisance d'industrialisation.

Il y a plus : lorsque les Etats-Unis ont connu leur dépression de 1954, loin de se propager au dehors en s'amplifiant, comme le voulaient les pronostics et les calculs, celle-ci est restée confinée en Amérique ; la prospérité a continué, en Europe, son ascension, sans fléchissement.

Avant la guerre, la production par tête augmentait dans les pays capitalistes, bon an, mal an. Le rythme de progression était d'environ 1 1/2 à 2 % par an pour la France.

Pour les autres pays d'Europe, des taux analogues ont été calculés ; pour les Etats-Unis, un taux un peu plus élevé.

Mais voilà que, depuis quelques années, ce rythme est souvent dépassé. Voici le progrès de la production industrielle en quelques pays d'Europe, de 1952 à 1956 :

	Total	Progrès par an
	—	—
Angleterre	20,5	4,8 %
Allemagne	33,3	7,4 %
France	25,7	5,9 %
Italie	48,5	11,0 %
Belgique	16,7	4,0 %
Hollande	33,4	7,4 %
Suède	12,4	3,0 %

Même en tenant compte des progrès plus lents de l'agriculture, on trouve des rythmes de progression supérieurs à la tendance de longue durée admise jusqu'ici. De telles progressions avaient certes été déjà observées avant 1914, dans certaines années favorables, au cours du cycle ascendant. Mais s'il n'y a plus de cycle descendant ?

De toute façon, une période de quatre ans ne suffit pas à conclure ; ces chiffres constituent simplement un élément de plus à ajouter à un ensemble de faits qui donne à réfléchir.

Et le soleil brillera...

JUSQU'A présent, nous nous sommes borné à présenter les faits, dans toute leur sécheresse. Ils sont trop nets pour prêter à contestation. De toute évidence, il s'est passé *quelque chose.*

L'explication est naturellement plus fragile et plus personnelle. Nous présentons la nôtre, sans songer à l'imposer, et comme un simple sujet de réflexion.

Le capitalisme devant disparaître, les privations provisoires imposées dans les démocraties populaires, par le régime socialiste, ont été plus facilement supportées : « Quelques années à tenir et le soleil se lèvera. Tenez encore un peu, le moment approche. Tenez encore... »

Et brusquement, cela ne tient plus. Les Hongrois et les Polonais n'ont pas tenu. Certes, leur soulèvement a trouvé, comme toute révolte, quelques causes internes particulières et immédiates. Mais la rupture résulte du fait que le grand effondrement capitaliste n'a pas été présent au rendez-vous. Il faut réhabiliter Varga.

Mais pourquoi l'agonisant capitalisme a-t-il repris la vie ? *Nous disons : grâce à la présence et l'action du communisme.* Il a lutté de toutes ses forces, précisément parce qu'il était menacé de mort. L'instinct de conservation l'a emporté.

[*Ici, Alfred Sauvy réfute point par point les pseudo-explications qui ont été proposées : guerre de Corée, aide à l'Europe, etc., explications qu'il juge erronées ou en tout cas secondaires.*]

Les U.S.A. ont une raison de vivre : l'U.R.S.S.

En 1929, ou en 1935, l'U.R.S.S. était loin ; en proie à de violentes luttes intérieures et des famines, elle ne constituait pas un danger. Le dogme monétaire (et d'autres) pouvait donc subsister. *Le capitalisme pouvait se permettre une crise violente* ; c'est un privilège des riches.

En 1946 ou en 1957, le monde a bien changé : l'Union soviétique, puissante et conquérante, ne cache pas ses intentions. Le tiers monde, constitué par les pays sous-développés, oscille, prêt à passer d'un camp à l'autre. Ne disons pas qu'il appartiendra au plus offrant, mais soyons bien certains qu'il ne sera pas au plus désespérant.

Imaginez que la crise se déclenche, avec effondrement des matières premières mondiales et que le président Eisenhower reçoive deux visites : le premier visiteur est un financier parlant d'assainissement et exposant les raisons pour lesquelles il faut maintenir les règles orthodoxes ; l'autre est l'ambassadeur des Etats-Unis au Pakistan, lui disant que le jute ayant baissé de 50 %, la misère est extrême là-bas, et qu'une révolution communiste est dans l'air.

Lequel des deux hommes sera le plus écouté ?

Cette explication ne satisfait pas l'esprit, parce qu'elle est contraire à une logique habituelle et fait appel à des notions encore bien mal connues de biologie sociale et psychologie collective.

Pourquoi, dira-t-on, l'instinct de conservation s'est-il manifesté en 1946, avant même qu'une crise véritable se manifeste et non en 1931 ou 1936, alors que le capitalisme doutait, c'est-à-dire agonisait ?

Parce que le danger est, cette fois, *extérieur.* Etre communiste est devenu « *unamerican* ». Le risque est précis ; il se concrétise par des hommes qui s'appellent Staline, Mao Tsé-Toung, Gromyko, etc., etc.

On sait d'ailleurs que la technique médicale est bien plus efficace contre les maladies exogènes (microbes, etc.) que contre les endogènes (cancer, sénescence, artériosclérose, etc.).

Les Etats-Unis pourront aisément, en cas de besoin, soutenir leur économie par un vaste plan Marshall *intérieur*, pour lutter contre l'érosion, aider leurs régions sous-développées, etc. Ils ne le font pas parce qu'ils n'en ont pas besoin et parce que ce serait « du socialisme ». Mais pour ne pas succomber devant le socialisme, ils sont capables de tout, même de faire du socialisme.

De même que Harvard contestait l'existence même de la crise qu'il n'avait pas prévue, de même les démographes américains ont, en majorité, contesté la reprise de la natalité aux Etats-Unis, ou, plus exactement, ne l'ont attribuée qu'à des circonstances passagères (retour des mobilisés) et non à un changement de comportement des ménages.

Il leur faut bien reconnaître aujourd'hui que le nombre d'enfants par famille (dimension des familles, en style américain) a augmenté. Or, il n'y a aucune législation vraiment familiale, pas d'allocations en tout cas.

La quasi-disparition du chômage, en tant que fléau, est la cause la plus directe. Non que les chômeurs et les pauvres aient moins d'enfants que les autres, comme le pense cette terrible logique populaire. La baisse de la natalité est une maladie collective qui a affecté aussi les familles de fonctionnaires non menacées de chômage. L'expression souvent entendue, en France comme ailleurs, était : « A quoi bon mettre au monde de futurs chômeurs ? » L'impression en de telles circonstances est que l'homme est de trop, que la société ne pourra pas faire accueil à de nouveaux venus.

Une réaction normale s'est donc produite. Mais, à notre avis, il faut voir encore au-delà. *Les Etats-Unis ont désormais une raison de vivre, elle s'appelle l'Union soviétique.* Par des ressorts encore bien mal pénétrés, cette psychologie collective, de réaction vitale, se traduit non par une volonté positive d'avoir plus d'enfants, mais par une moindre peur de les avoir. C'est une détente après une contraction.

Ainsi, nous nous trouvons devant une curieuse situation :

— Le régime capitaliste, qui a toujours prôné les vertus de la concurrence (à l'intérieur de lui-même), se trouve aujourd'hui aux prises avec un concurrent, un rival et lui doit précisément son regain de vitalité.

Il n'avait pas prévu que cette concurrence jouerait un jour à *l'extérieur* et non à l'intérieur.

— Quant au marxisme, sa dialectique n'a pas prévu davantage que, par sa seule présence, il

serait lui-même sinon le restaurateur du capitalisme, du moins un facteur de prolongement de son existence, une aide à surmonter ses contradictions et qu'ainsi, *il travaillerait à faire échouer ses propres prévisions et son objectif.*

Ce serait, en somme, une situation d'une saveur hautement ironique pour l'être humain qui pourrait se prétendre à l'abri de l'explosion possible.

Il reste à voir la solidité de l'édifice capitaliste.

LE capitalisme est-il reparti sur la bonne route ou donne-t-il en ce moment son chant du cygne ?

Selon de nombreux théoriciens, partisans du régime, les crises économiques exerçaient une fonction de remise en ordre. Comme une armée qui se replie légèrement, après une forte avance, pour rajuster son « dispositif », le régime comportait des reculs temporaires, permettant une nouvelle étape en avant.

Dans ces conditions, la disparition des crises devrait exercer une action défavorable. Le risque nouveau, nous le voyons bien, c'est l'inflation, la hausse des prix continue.

La roue des prix ne tourne plus qu'à sens unique ; il ne saurait plus être question de baisse d'autorité des salaires horaires ; un recul des prix agricoles serait de même un acte téméraire pour un gouvernement. Certes, les prix ne montent pas toujours, mais comme ils ne baissent pas, lorsque les circonstances s'y prêtent ou l'exigent, on se trouve devant un mouvement de cliquet. Même les mécanismes d'échelle mobile sont irréversibles.

Une hausse des prix lente a-t-elle des inconvénients majeurs ? Elle présente de forts avantages, en réduisant en fait le taux d'intérêt réel, en permettant de mettre fin à bien des distorsions, alors que les ajustements sont impossibles par voie directe. Mais il s'agit en somme d'une tromperie. Laissons de côté l'aspect moral de cette question, pour en voir les conséquences positives. Tant que la hausse est très lente et ne paraît pas systématique, elle ne provoque pas de réactions. Mais, du jour même où la ruse est éventée, ces réactions se manifestent et le procédé ne vaut plus.

Gouvernements et financiers ont bien cette préoccupation, et, d'autre part, chacun des pays est soucieux de rester à peu près à l'alignement des autres. Ils freinent donc la hausse des prix et s'efforcent toujours de lui donner un caractère accidentel. Mais si la demande est limitée, le plein emploi risque fort de n'être pas atteint, et le rythme de progression insuffisant.

Quand les hommes ont décidé de ne plus porter de chapeaux...

Le schéma keynésien, axé sur les quantités globales ou sur la seule répartition entre consommation et investissement, aura eu pour effet de détourner du véritable problème : l'emboitage.

Le plein emploi, cela signifie que chacun travaille tout le temps normal, *à ce qu'il sait faire* : coiffeurs, viticulteurs, menuisiers, avocats, dactylographes, mécaniciens, chacun demande à travailler conformément à ses aptitudes, vocations et connaissances. Or, même si la demande globale est largement suffisante, il peut se faire (et il se fait, sauf coïncidence miraculeuse) que les consommateurs cherchent à employer leur revenu d'une façon différente. Les cultivateurs produisent du blé et du vin, au-delà des besoins, alors que le consommateur demande de la viande, des fruits... des produits industriels. L'exemple de l'agriculture est le plus connu, mais loin d'être le seul.

De sorte qu'une action sur le pouvoir d'achat global ne peut aboutir qu'à un compromis boiteux : *un peu de chômage ici, un peu de tension inflationniste là.*

Les distorsions sont certes atténuées par l'inégalité de la durée du travail. Mais c'est encore un artifice. Il y a 25 ans, des hommes travaillaient 40 heures et d'autres 48 ; on appelait les premiers des chômeurs partiels et l'on parlait de sous-emploi ; aujourd'hui on dit que les seconds font des heures supplémentaires. L'optique est plus satisfaisante, mais c'est pure illusion.

Du défaut d'emboitage entre la population professionnelle et la demande de produits et services découlent divers inconvénients.

Les travailleurs sont de plus en plus attachés à la stabilité de l'emploi ; revendication bien légitime : dès l'instant que l'économie est parvenue à un certain degré d'aisance, le souci de sécurité prend une place croissante.

Mais *stabilité de l'emploi implique stabilité de consommation.* Or, le consommateur est mobile, volage, capricieux. Il est capté par la publicité, par la mode, par ses propres fantaisies, etc. Ainsi, le même homme manifeste deux désirs contradictoires : produire d'une certaine façon et consommer à sa guise. Consommateur, il veut rester souverain ; producteur, il veut s'affranchir.

S'il ne s'agit que de changements passagers, très brefs, d'ondulations, les variations de stocks peuvent amortir les secousses. Mais si les changements sont durables, l'épreuve est sévère. Un beau jour, des hommes ont décidé par exemple de ne plus porter de chapeaux et la vallée d'Espéraza-Quillan s'est trouvée ruinée.

Le progrès technique crée constamment de nouveaux besoins et provoque des changements de consommation. Lorsque le progrès de la productivité crée 100 chômeurs sur place, par licenciement de travailleurs évincés par la machine, toute l'opinion est en émoi. Mais ce qui est beaucoup plus fréquent, lorsqu'il crée des milliers de chômeurs *dans d'autres professions*, ne bénéficiant pas du même progrès technique, les réactions sont beaucoup plus atténuées. Seules les victimes se plaignent et souvent en silence.

Cependant, depuis quelques années, les personnes mises en sous-emploi par les changements de consommation, manifestent de façon de plus en plus vive leur mécontentement. Lorsqu'un paysan abandonne son cheval pour un tracteur, il réduit l'emploi à la campagne et l'accroît à la ville, voire à l'étranger. Il *commande* du même coup une migration géographique et professionnelle qui se fera de plus ou moins bon gré.

Jadis, ces adaptations se faisaient automatiquement par le jeu des prix. Automatisme fort relatif, du reste, avec grincements et pertes, et nous voulons à juste titre éviter d'être pris dans ces engrenages.

Le capitalisme est-il reparti sur la bonne route ou donne-t-il en ce moment son chant du cygne ?

C'est pourquoi les gouvernements ne sont pas insensibles à ces difficultés ; mais en cherchant à assurer du travail là où les hommes sont et à ce qu'ils savent faire, on en vient à considérer le travail comme un but : contresens fondamental. Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a ; buvez du vin, mangez du pain et faites vos achats dans les petites merceries. Aux Etats-Unis, les cultivateurs sont payés en partie pour ne pas produire.

Finalement, après bien des heurts, *le développement économique est freiné par la rigidité professionnelle.* Il n'est plus guère utile d'inventer, de créer, si les hommes ne suivent pas. Le moteur sera surtaxé, pour que survive la brouette.

Le régime communiste ne souffre pas de cet inconvénient au même degré, car il dirige les hommes vers la couverture de leurs besoins (tels du moins que les conçoit le pouvoir, bien souvent).

La France et le monde capitaliste se sont soudain émus du manque d'ingénieurs et de techniciens. Mais tout en s'efforçant, avec lenteur, de trouver les moyens de combler le retard pris, les pouvoirs publics continuent à subventionner les retardataires. Un pied sur l'accélérateur, un pied sur le frein.

Si le frein et l'accélérateur s'opposent dans le résultat, par contre, ils puisent à la même source : le Trésor public, et ils ne sont pas les seuls ; de sorte que tous les pays capitalistes sont obligés de recourir à des transferts de revenus de plus en plus importants. Les sommes que chacun croit avoir gagnées, ne le sont qu'apparemment. Par des moyens plus ou moins efficaces, plus ou moins équitables, plus ou moins compris, une partie en est prélevée pour être donnée à d'autres qui subissent d'ailleurs une mésaventure analogue.

L'importance de la fiscalité atteste non un excès d'interventions de l'Etat, mais une insuffisance.

Cela ne signifie pas que toutes les interventions actuellement pratiquées soient opportunes ou bien orientées ; mais un sentiment de frustration résulte fatalement de cette illusion d'optique qu'une intervention directe à priori sur les revenus permettrait d'éviter.

La fiscalité trouve du reste des limites, dans la fraude ou la résistance ouverte, mais du même coup apparait une supériorité du régime planifié.

Il ne faut jamais se moquer d'un primitif, car il annonce un épanouissement. Si l'économie collectiviste parvient à se débarrasser de ses fétiches et entre dans une phase plus réaliste, elle peut améliorer son rendement de façon importante. Et le temps travaille pour elle.

A vrai dire, le même terme recouvre des situations assez différentes. Entre l'Europe et les Etats-Unis, nous constatons des écarts importants. Le niveau de production et d'existence aux Etats-Unis semble *parvenu au-dessus d'un seuil critique* qui n'est pas atteint en Europe. Là-bas, la préoccupation actuelle est l'excès d'épargne et d'investissements, alors que nous dénonçons ici leur insuffisance. La fiscalité est moins forte outre-Atlantique, malgré les dépenses militaires très élevées. Le surplus énorme des classes aisées se déverse par diverses manières, non fiscales, vers des objectifs sociaux. Subventionner les cultivateurs pour ne pas produire est moins extravagant qu'il ne paraît. Une certaine réserve de production est ainsi assurée pour le temps de guerre. Et le dogme de la libre entreprise peut triompher en soi, alors qu'il est favorisé là-bas par des proportions particulières.

En Amérique du Sud, nous trouvons un mélange de capitalisme et de féodalité foncière, beaucoup plus fragile. Contrairement aux prévisions de Marx, c'est dans les pays peu évolués que le communisme réussit le mieux. Il lui suffit de quelques cadres. En Amérique latine, il ne semble pas les avoir, parce que tout son effort se porte sur l'Asie. Et ainsi se pose le problème des marchés.

Le capitalisme, dit-on, ne peut vivre sans marché extérieur, sans débouchés. Sa fortune au XIXe siècle n'a résulté que de l'exploitation du reste du monde, par colonialisme direct ou sous d'autres formes. Or, de ce côté il n'y a pas rénovation, mais destruction progressive d'un système. L'Europe occidentale et les Etats-Unis pourraient-ils vivre, en face d'un monde communiste, ou d'obédience communiste, couvrant les trois quarts de la population mondiale ?

Marxiste ou capitaliste, la majorité de l'opinion verra le danger, dans un étranglement par perte de débouchés. Singulière illusion qui confond la richesse et l'argent. Si des difficultés momentanées peuvent se produire, parce que telle industrie a perdu des clients à l'exportation, le véritable obstacle est sur l'autre plateau de la balance; le manque de matières premières.

Si l'Europe et les Etats-Unis trouvaient dans leur sol toutes les matières premières, ils n'auraient pas de problème de débouché extérieur, il suffirait de produire, en fonction des besoins, comme nous le disions plus haut. La perte des pétroles du Moyen-Orient, voilà un événement redoutable.

C'est donc jouer avec le feu que d'orienter le développement vers la consommation en masse des produits pétroliers, qui risquent un jour de faire défaut. L'aventure du canal et des pipe-lines n'a ouvert les yeux de personne.

Sans doute, les pays asiatiques, même communisés, auraient besoin, pendant quelque temps tout au moins, d'écouler leurs produits dans le monde capitaliste. Mais ils les feraient payer plus cher et trouveraient tôt ou tard, dans un marché d'un milliard d'hommes, un nouveau débouché.

Ces considérations de fait sont, à vrai dire, assez étrangères aux questions de doctrine. Il peut sembler étrange qu'un système socio-politique sombre, parce que la nature a mis des réserves de richesses en telle ou telle partie de la planète. Et cependant, même ceux qui croient le plus à la ligne de l'Histoire reconnaissent que c'est une avenue fort large et imparfaitement tracée.

Maintenant il faut trouver autre chose

Le capitalisme, en tant que doctrine ou politique, n'est cependant pas irresponsable. Basé sur un immense gaspillage de richesses, un certain mépris de la nature, qui va du non-amortissement de ses ressources à la destruction presque volontaire, il se préoccupe peu du lendemain ; beaucoup plus redoutable est ce conflit avec le temps que ses contradictions internes.

C'est, en somme, *un effort de conscience* qui s'impose ; amorcé aux Etats-Unis par les contacts avec un rival rugueux, il est loin d'être encore suffisant. Le mythe de la libre entreprise peut encore servir quelque temps, sur la vitesse acquise, ou plutôt la lenteur acquise ; mais il faut trouver autre chose.

Et ici, après avoir rendu service à son rival, le communisme a réussi à le paralyser. La peur de verser dans le communisme sert de raison ou de prétexte à refuser toute évolution volontaire. Certes, la marche vers une volonté centrale toujours plus précise se fait fatalement, mais à un rythme insuffisant.

La propriété privée est, plus que jamais, conservatrice. Et plus que jamais, en voulant tout conserver, elle risque de tout perdre.

L'effet favorable du communisme s'est limité à l'immédiat ; l'horizon des capitalistes reste presque aussi étroit que par le passé. L'aiguillon de la compétition mondiale a suffi à créer un vif désir de combattre le chômage, mais non celui de progresser à un rythme suffisant ni, bien entendu, d'assurer l'équité sociale.

Le sort du monde ne se jouera pas sur une analyse doctrinale de la définition de la « valeur ». Si, en Union soviétique, ou plus tard en Chine, le revenu national progresse de 6 ou 7 % par an, et dans les pays capitalistes de 3 ou 4 %, la réponse sera claire et sans appel. Là est la question.

Pour le moment, ceux qui signalent que la course semble à l'avantage de l'Union soviétique sont considérés comme des traîtres ou des défaitistes. L'autruche a toujours d'excellentes raisons et sait trouver les arguments qui portent. Il se pourrait bien que les événements de Hongrie causent finalement plus de tort au régime capitaliste qu'au régime communiste, car pour celui-ci, c'est une leçon dont il peut profiter pour mieux avancer, tandis que pour celui-là, c'est un argument dont la propriété va se servir pour arrêter ce qui cherche à évoluer, à vivre.

A. S.

A LA FOIRE DE CANNE

Maea Flohr

En marge des projections quotidiennes (dont notre envoyé spécial Jean-Pierre Vivet fait la critique en page 23), il y a à Cannes un marché du film où se rencontrent utilement producteurs, réalisateurs, distributeurs français et étrangers.

Des contrats qui s'y concluent, des contacts qui s'y nouent, le public est peu ou pas informé : c'est un marché interprofessionnel d'une importance considérable.

Mais il y a aussi, à la foire de Cannes, à l'état brut, la matière première, les fabricants et les consommateurs d'un sous-produit du cinéma.

La matière première, c'est une vingtaine de jeunes personnes qui n'ont pas oublié comment un grand magazine illustré, il y a trois ans, fit d'une débutante qui s'appelait Brigitte Bardot un personnage plus connu du public que si elle avait tourné dix grands et bons films, et que Marilyn Monroe débuta en posant des photos de nu.

Ce à quoi ces « starlettes », qui n'ont quelquefois pas vingt ans, sont capables de se prêter dans l'espoir de voir leur physionomie et leur nom reproduits et remarqués, passe l'imagination. Ce à quoi les photographes, fabricants blasés de fausses gloires, s'amusent à les réduire — à l'état de bétail — n'est même pas publiable. Les trois petits clichés que nous passons sont les moins effarants d'un reportage cruel.

Ce qui absorbe l'activité des photographes...

...c'est la matière première.

Elles ont, cette année, une redoutable concurrente : Maea Flohr, la jeune Tahitienne de notre couverture, qui a, elle, la nudité pudique des filles de la nature, et la beauté des plantes sauvages.

Certaines, moins naïves, comprennent que, faute de pouvoir aller plus loin pour se distinguer du peloton, il faut aller ailleurs : c'est le style « fausse innocence », qui ne peut se réaliser qu'à l'aide d'une chevelure adéquate, mûrement préparée dès quatorze ans pour être au point à dix-huit, et d'un costume bien étudié.

De cette matière première sort rarement une actrice, parfois une vedette.

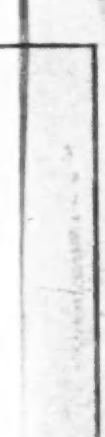
Selon l'humeur, le spectacle de la starlette au travail met hors de soi, ou suscite la pitié.

Pitié pour ces femmes.

Pitié aussi pour la gentille petite consommatrice du produit fini, la jeune fille chasseuse d'autographes qui, à l'autre bout de la chaîne, et dans tous les pays du monde, y compris l'U.R.S.S., quête une signature et un rêve.

Il y a le style fausse innocence...

ES : DU FABRICANT...



AU CONSOMMATEUR

...et la véritable innocence : celle de la petite chercheuse d'autographes.

La marche des idées

UN DRAME A L'EST

DANS ce témoignage vécu sur la vie en Europe de l'Est (1), le narrateur, fidèle communiste, expose, dans une lettre aux dirigeants du parti, pourquoi il a décidé de se donner la mort. S'étant vu confier la direction d'une importante entreprise, il a été averti par son prédécesseur de la présence d'un « traître » sous ses ordres. A lui de le démasquer.

Entre sa fiancée Wanda, son ami d'enfance Pista Horvath, un vieux militant insoupçonnable, Weber, et une vieille employée, Mlle Amélie, catholique pratiquante, le choix semblait facile. La vieille fille est licenciée. Mais, bientôt, le narrateur s'aperçoit que l'adversaire est toujours dans la place. Ses soupçons se portent alors sur Weber, qui est « démasqué » à son tour. Mais déjà un nouvel « ennemi » se manifeste : Pista, l'ami d'enfance.

⁂

L'auteur de ce récit, Tibor Meray, est, à trente-trois ans, un des écrivains les plus connus de la jeune génération hongroise. Il est lauréat du Prix Kossuth, équivalent du Prix Staline en Hongrie.

Correspondant de « Szabad Nep », organe central du P.C. hongrois, en Corée, il rentre à Budapest en 1953 et se range à partir de 1954 parmi les partisans d'Imre Nagy. Il devient un opposant farouche du régime de Rakosi et son intervention au cercle Petöfi fait sensation.

Au nom de la « Gazette littéraire », il publie, à l'occasion des funérailles de réhabilitation de Rajk, un manifeste dans lequel il réclame le châtiment des coupables.

Il participe à la révolution hongroise de 1956.

Après l'intervention des troupes russes, il réussit à s'enfuir en passant la frontière hungaro-yougoslave. Il est à Paris depuis le mois de mars et le récit que nous publions est le premier qu'il ait écrit en exil.

(1) Cf. *L'Express* n^os^ 305, 306 et 307.

IL suffisait d'observer d'un peu près la façon dont Pista s'habillait. Une veste de guingois, un pantalon en fuseau, des chaussettes multicolores, un nœud de cravate minuscule : rien que par son extérieur, il détonnait dans notre société socialiste comme un mouton noir dans le troupeau. On peut voir, dans les vitrines des grands boulevards, de telles tenues ; les étalagistes, d'une façon fort spirituelle d'ailleurs, en ont affublé des singes, afin de combattre au moyen de ces mannequins dérisoires le cosmopolitisme occidental qui impressionne encore, hélas ! une partie de notre jeunesse.

Le cosmopolitisme ! Je venais de trouver le mot juste. Des courbettes devant l'Occident, des concessions au capitalisme aussi bien dans la tenue extérieure — voir le vêtement — que dans le comportement intérieur — voir le manuel d'anglais. Une porte ouverte à la pénétration de l'idéologie ennemie, voilà ce qu'était devenu Pista Horvath, mon ami d'enfance, mon frère d'autrefois.

J'avais déjà une idée assez précise et claire sur tout cela quand Wanda me proposa d'aller danser un soir. Devant mon peu d'enthousiasme, elle ajouta : « Pista connaît une boîte épatante. Le meilleur orchestre de tout Budapest. »

Le pianiste « Lulu » et le batteur « Poubi »

La perspective d'en apprendre plus long sur mon ami, sur ses goûts, sa façon de vivre et ses fréquentations, éveilla mon intérêt. J'acceptai : nous irions tous les trois dans cette fameuse boîte.

C'était simplement le bar de l'Hôtel Duna, l'ancien Hôtel Bristol.

Je comprends, camarades, qu'eu égard à la présence de quelques hôtes occidentaux, nous ayons besoin de telles maisons à Budapest. Ce soir-là il y avait d'ailleurs un journaliste américain ivre-mort qui parlait à tort et à travers. J'ose espérer que dans des établissements de ce genre, les garçons ont l'ouïe fine.

Mais comment un homme tel que Pista Horvath, comptable-caissier dans une importante entreprise d'Etat, pouvait-il fréquenter un tel lieu ? Je dis bien fréquenter, car de toute évidence, c'était un habitué. Le maître d'hôtel le saluait comme une vieille connaissance ; quant à lui, il appelait le pianiste « Lulu » et le batteur « Poubi ». Il nous raconta d'ailleurs sans la moindre honte qu'il ne passait guère de semaine sans venir un soir au moins dans ce local. Il consommait peu, mais appréciait beaucoup la musique, car, dit-il, « ils ont réussi à faire fuir le véritable jazz de partout ailleurs à Budapest ».

Pendant que je promenais mon regard sur le bar en réfléchissant aux remarques de Pista, je ne pus m'empêcher de penser que c'était un fils d'ouvrier. Il était d'origine si purement prolétarienne qu'on n'aurait pas pu trouver mieux, même dans un curriculum vitae soigneusement « maquillé ». Auprès de lui, moi dont le père avait été petit commerçant, je faisais figure d'homme à origine petite-bourgeoise. Et pourtant c'était moi qui défendais l'idéologie du prolétariat contre lui, Pista, qui prenait parti pour des vestiges bourgeois pourris et voués à la disparition ! C'est ainsi que les hommes sont transformés, selon qu'ils cherchent à bénéficier de l'éducation du parti ou qu'ils la refusent.

Pista invita Wanda à danser. Comme je les suivais du regard, mon cœur se serra. Visiblement, Wanda prenait plaisir à cette danse. La façon dont elle évoluait, riait, tout cela me montrait qu'elle se sentait bien. Oui, me disais-je, c'est comme une maladie infectieuse qui contamine et tue jusqu'à ce qu'on trouve un remède. Elle peut exterminer toute une génération si nous ne dépistons pas le mal à temps et si nous ne le combattons pas résolument. Oui, le camarade Balog avait raison.

Une histoire de chaussures de daim

Je vous affirme, camarades, comme je l'ai déjà fait au cours de ce récit, que je ne voudrais pas passer pour un sectaire, je sais que la jeunesse aime à danser et que ce serait une sottise que de lui interdire de le faire. Nous avons des idées larges. J'aime personnellement la danse, encore que ces derniers temps je n'aie guère eu le loisir de la pratiquer. Jadis, au cours des soirées dansantes de l'administration ou du parti, j'étais capable de danser des heures durant. Mais si j'avais dû danser dans ce local, ne fût-ce que trois pas, ne fût-ce qu'un simple tour de valse, je me serais senti humilié dans ma dignité d'homme et de communiste.

Et il était bien amer pour moi de constater que Wanda, elle, y trouvait du plaisir. J'étais tourmenté en plus par l'impression, gratuite sans doute, mais obsédante, que Wanda et Pista formaient peut-être un couple mieux assorti que Wanda et moi. Je vous en conjure, camarades, n'allez pas penser que j'étais jaloux, d'une jalousie de mâle. S'il en avait été ainsi, cette circonstance jetterait une ombre odieuse et sinistre sur toute la suite. Or, je jure que ce n'était pas le cas. Simplement j'avais le vague sentiment que Wanda et Pista étaient faits de la même matière, alors que moi j'étais différent. Le rythme de la danse, leurs corps enlacés me suggéraient imperceptiblement l'idée qu'eux-mêmes, sans s'y attarder peut-être et sans aller au fond des choses, pouvaient avoir aussi cette impression.

Je les voyais danser, je regardais leurs pieds qui se répondaient, se frôlaient, glissaient et tournaient et, tout à coup, mon regard s'arrêta sur les souliers de Pista. Il portait des souliers de daim qui devaient venir de chez un bottier. Une de ces paires de souliers dont il y a peut-être vingt en tout dans le pays. Ces souliers de daim se soulevaient et retombaient, glissaient et tournoyaient avec un rire marron provocant et chaque mouvement, je le sentais, était un coup de pied dirigé contre moi, un piétinement de notre monde à nous.

Lorsque Wanda et Pista revinrent s'asseoir près de moi, je fis remarquer à Pista :

— Tu es un vrai mordu de la danse, toi.

Il haussa les épaules :

— C'est des demi-heures du *Szabad Nep* dont tu voudrais que je sois mordu ?

Il lança cette phrase comme s'il avait dit : « Evidemment, vous autres, vous n'offrez pas beaucoup de plaisir aux gens. » Mais je ne relevai pas la réflexion.

— Tes souliers eux-mêmes semblent faits pour la danse.

— Ils te plaisent ? demanda-t-il les yeux brillants.

— Admettons.

— Ils sont tout neufs. Je les étrenne aujourd'hui.

— Tu ne te refuses rien. Combien les as-tu payés ?

— Quatre cent cinquante forints, une occasion. Je n'ai pas pu résister.

— Dix jours de salaire.

— Je préfère me priver de dîner pendant tout un mois.

Il cligna de l'œil.

— Surtout ne le dis à personne : je n'avais pas un sou quand je les ai remarqués ; nous sommes à la fin du mois.

— On t'a donc fait crédit ?

— La boîte, oui.

— Quelle boîte ?

— Celle dont tu es chef de service... Je me suis consenti une avance sur ma paie. D'ici là je fais des vœux pour qu'il n'y ait pas de contrôle.

Il rit. Un contrôle était effectivement peu vraisemblable.

Il n'y en avait pas plus d'un par an et précisément le mois dernier il y en avait eu un.

« Je verrai ce que je pourrai faire »

Le sang me monta à la tête. C'était une infamie. Se payer du superflu sur l'argent de l'Etat, sur l'argent du peuple ! Il serait déjà assez répugnant d'employer son propre argent à ces bagatelles. Mais ainsi c'était ignoble, digne d'un voleur et d'un ennemi du peuple. Comment pouvait-on s'enfoncer si profondément dans cette boue ? Et que pensait-il de moi ? S'imaginait-il que j'accepterais d'être de connivence ? Voulait-il transformer le vieil ami en complice ? Cette erreur lui coûterait cher.

Je ne répondis pas. Le lendemain à la première heure, j'appelai au téléphone le service de contrôle. Celui-ci dépêcha deux représentants le matin même. Avant midi, ils avaient découvert le pot aux roses.

Pista entra dans mon bureau.

— C'est affreux, dit-il. Quelle guigne !... Peut-être pourrais-tu dire quelque chose en ma faveur. Tu connais la raison... Les souliers.

— Euh ! fis-je évasivement, je verrai ce que je pourrai faire pour toi.

Le service de contrôle suspendit Pista et porta plainte contre lui. Vous savez, camarades, que pour ce genre de délits, on ne plaisante pas dans notre Etat socialiste. S'il s'en tire avec moins de six mois de prison, il pourra s'estimer heureux.

Je me tenais dans l'encoignure de la fenêtre — l'ancienne fenêtre d'Oscar Balog — au moment où Pista Horvath sortait dans la rue. Il avait le dos voûté, la tête baissée et serrait frileusement le col de son pardessus. Cette image me fit penser, je ne sais pourquoi, à un match de football Autriche-Hongrie joué quinze ans auparavant au cours duquel il y avait eu un gros orage. J'étais trempé jusqu'aux os et pour rentrer Pista m'avait prêté son veston. Pourquoi le nier ? J'avais pitié de lui. Mais je n'éprouvais pas de remords. Par-delà toute compassion et tout regret nés de notre vieille amitié, je ressentais un certain apaisement. Le même apaisement qu'après l'affaire d'Amélie et de Weber, mais qui, cette fois, s'étayait sur une certitude : en l'occurrence, je ne pouvais pas me tromper et j'étais arrivé à la fin d'une affaire compliquée et harassante.

Je n'attendis pas la sortie du bureau — je pouvais me permettre de rentrer un peu plus tôt. Je n'avais même pas dit au revoir à Wanda. Ce soir-là je voulais rester seul : j'avais décidé de me coucher de bonne heure et de dormir enfin tout mon saoul.

Une heure ne s'était pas écoulée — j'avais eu à peine le temps de prendre une douche et d'avaler une omelette — qu'on sonnait violemment à ma porte.

Wanda, hors d'elle les cheveux en bataille

C'était Wanda. Elle se tenait sur le seuil, hors d'elle, les cheveux en bataille. Une étrange flamme brillait dans ses yeux.

— Tu es une ordure, dit-elle en haletant. Tu n'es plus qu'une bête... un monstre... Quelle infamie !

— Comment peux-tu me parler ainsi ?

— Je te parle comme tu le mérites. Tu n'es qu'un sale arriviste... Tu pues l'hypocrisie...

Elle sanglotait.

— Comment, mais comment ai-je pu t'aimer ?

— Ecoute, Wanda, lui dis-je, tu ne peux pas comprendre tout cela... Moi je t'aime toujours. Je vais t'expliquer...

— Inutile. Je ne veux pas de tes explications, je ne les comprendrai jamais... Pas besoin de tes arguments, de tes points de vue, de tes croyances, de ton parti...

Elle ne tarissait pas. Elle faisait penser à un fleuve endigué depuis de longues années qui, tout à coup, brise sauvagement son barrage. Cette Wanda-là, je ne la connaissais pas.

Et comme elle parlait, m'accusait, m'injuriait, un nom commençait à résonner dans mon crâne : son nom. Wanda, Wan-da, W...a...n...d...a.

Et, brusquement, une révélation épouvantable

(IV) par Tibor MERAY

se fit en moi, qui faillit me faire éclater les os et couvrit mon front de sueur froide. W...a...n...d...a...

Ce nom ! Son nom ! Un nom russe, celui-là. Imbécile, aveugle que j'étais, j'avais à peine fait attention à cela ! La mère de Wanda était russe. Ses parents — son père avait été prisonnier de guerre en Russie pendant la première guerre mondiale — étaient rentrés en Hongrie il y a vingt ans sous prétexte que le père était devenu neurasthénique tant il avait le mal du pays. Il y a vingt ans, lorsque l'U.R.S.S. accomplissait en le dépassant son premier plan quinquennal. C'est précisément à cette époque que le père de Wanda éprouvait une nostalgie irrésistible pour la Hongrie ! Et pour quelle Hongrie ? Une Hongrie fasciste, une Hongrie qui lui était plus chère que la patrie du socialisme, la patrie de tous les travailleurs, la patrie de la révolution. Quelle éducation avait pu recevoir cette fille ? Quelles pouvaient être les paroles qu'elle entendait chez elle du matin au soir ? Cette fille avait en quelque sorte sucé avec le lait maternel la haine du pouvoir soviétique, du parti, de tout notre régime.

Désormais tout me paraissait clair. Je m'étais trompé. Même en ce qui concernait Pista Horvath, je m'étais trompé. L'ennemi se trouvait devant moi. C'était ma maîtresse, ma fiancée, mon amour, Wanda.

Je n'attendis pas qu'elle eût fini d'égrainer son chapelet d'invectives. Je l'interrompis d'un ton coupant :

— Suffit... Tu répondras de tout cela.

— Bien sûr, cria-t-elle, toujours déchaînée. Tu me dénonceras moi aussi, n'est-ce pas ?... Tu me liquideras comme les autres, pas vrai ?

— Tu n'auras que ce que tu mérites.

Et je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Catin...

Ses yeux s'agrandirent d'étonnement.

— Qu'est-ce que tu as dit ?... Catin ?...

Elle éclata d'un rire étrange.

— Oui, peut-être as-tu raison... Une femme qui a pu coucher avec toi... Oh ! que je me dégoûte, que je me fais horreur...

Dans les couloirs de l'hôpital, une révélation

Elle cracha sur sa robe, se griffa le visage. Puis elle tourna les talons et sortit précipitamment.

J'étais un peu désemparé, je l'avoue. Je ne savais encore comment régler cette affaire. C'était particulièrement pénible. Toute l'entreprise savait que nous étions fiancés. Il fallait trouver à tout prix une solution ménageant au moins les apparences. Je passai toute la soirée à la rechercher.

Le lendemain matin, Wanda ne vint pas au bureau. C'est mieux ainsi, me dis-je. Elle aura eu le tact de partir d'elle-même.

Un peu plus tard, on m'appela au Comité central. Une surprise m'y attendait. J'appris que le camarade Oscar Balog allait rentrer à Budapest dans quelques jours et qu'il prendrait le portefeuille du commerce extérieur. Il avait exprimé le désir de m'attacher à son cabinet en qualité de secrétaire particulier, avec rang de directeur de département ministériel. Il me faisait dire qu'il avait suivi mon travail de loin, qu'il en était satisfait et qu'il comptait sur moi.

J'éprouvais une grande sensation de bien-être. Certes, j'avais beaucoup perdu au cours des derniers mois, des amis, des illusions, un amour, mais cela en valait la peine. Car j'avais gagné bien davantage : la confiance entière et totale du parti. C'est ce que signifiait pour moi le message du camarade Balog. Il signifiait que d'un simple membre du parti, j'étais devenu un militant bolchevik.

C'est à mon retour au bureau que j'appris l'horrible nouvelle : Wanda venait de se suicider. Elle avait absorbé une dose massive de soporifique.

Je me précipitai à l'hôpital. Elle vivait encore. Mais les médecins ne me laissèrent pas pénétrer auprès d'elle. A quatre heures et demie du soir, elle mourut.

On me dit qu'elle était morte en prononçant mon nom... La malheureuse m'aimait toujours.

Je me tenais dans le couloir de l'hôpital et tout chavira en moi. Les yeux clos, je dus m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Mais sous mes paupières fermées, quatre visages se succédaient comme sur un écran, l'écran muet des films de mon enfance où les images se heurtaient. Amélie, Weber, Pista, Wanda. Amélie, Weber, Pista, Wanda. Amélie, Weber, Pista, Wanda...

Et brusquement, dans ce couloir d'hôpital, j'eus une horrible révélation.

Je venais de comprendre que Wanda elle aussi était innocente, comme Pista, comme le vieux Weber, comme Amélie.

Mais alors qui était l'ennemi ?

L'ennemi, camarades, c'était moi. L'ennemi, c'était les vestiges petits-bourgeois encore enracinés dans mon âme. Nul doute que c'est à eux que pensait le camarade Oscar Balog quand il avait formulé son avertissement. Tout cela me paraissait maintenant d'une évidence limpide et pure, comme cette eau qu'avait versée la femme de ménage dans le verre où trempait la branche de lilas sur mon bureau.

Mais il était tout aussi clair que j'avais ruiné l'existence de quatre êtres humains. Privé de son gagne-pain, une vieille fille, conduit à l'hôpital un militant fidèle, mis en prison mon meilleur ami et poussé au suicide mon grand amour.

J'entendais encore les cris de Wanda comme venant d'outre-tombe. Oui, elle avait raison. Oui, j'étais une ordure, oui j'étais une bête, j'étais un monstre. Avais-je d'autre issue que de me brûler la cervelle ?

J'en suis arrivé à la fin de ma lettre, camarades. Le revolver est devant moi. Oui, c'est là la meilleure, l'unique solution. Malgré tout l'enthousiasme, la bonne volonté ou le dévouement que j'aie pu avoir, toute ma vie n'était plus qu'un

« Wanda prenait plaisir à cette danse. »

échec. Je ne crains pas la mort, je suis matérialiste. Je sais que ce n'est qu'une question de seconde et qu'ensuite il n'y aura plus rien. On ne souffre pas dans le néant. Pourquoi d'ailleurs aurais-je peur ? Aurais-je peur de cette brève douleur pendant que la balle traversera ma chair et mes os ? Mais qu'est-ce auprès de l'immense douleur que j'avais causée à des innocents ? Où pensez-vous que j'hésite parce qu'il est simplement pénible de quitter la vie, pénible de savoir qu'après moi il y aura encore de nouveaux printemps, de nouvelles amours, de nouvelles branches de lilas et de nouvelles victoires sur le chemin qui conduit au socialisme ? Bien sûr, tout cela m'est pénible, bien sûr je regrette d'abandonner tout cela, mais ne serait-il pas pour moi plus douloureux encore de contempler la vie, brisé, rejeté à l'écart comme un détritus moral sur un dépotoir, tandis que tout va de l'avant ? La mort vaut encore mieux.

Non, je n'ai pas peur, je le répète, je n'ai pas peur. Et si je n'appuie pas encore sur la détente, ne croyez pas que ce soit par crainte de sentir ma main trembler. Une seule chose compte encore pour moi, camarades, comme je l'ai indiqué au début de ma lettre. Une seule question me tourmente : le parti me pardonnera-t-il finalement ce suicide ?

Je me demande, camarades, si les arguments que je viens de développer vous paraissent assez solides. Ne direz-vous pas : Camarade Nemeth, tu as eu tort. Ce qui est fait est fait. En quoi vas-tu servir le parti en te brûlant la cervelle ?

Evidemment, cette façon de poser la question n'est pas dépourvue de logique. En quoi servirais-je ainsi en effet le parti ? C'est entendu, je tuerai en moi l'ennemi, le petit-bourgeois. Mais le fait d'avoir reconnu et démasqué cet ennemi en moi-même ne crée-t-il pas les conditions d'une victoire définitive ?

J'essaie de tout peser. Pourquoi Wanda n'en a-t-elle pas fait autant ? Pourquoi cette hâte, cette précipitation ? Je suis, j'en conviens, entièrement responsable de la parole outrageante qui l'a tant bouleversée et j'assume entièrement cette responsabilité, mais je ne saurais tout de même pas prendre sur ma conscience toutes les conséquences d'un geste irréfléchi, commis en somme dans un moment de folie passagère.

A cette heure grave, tragique même, une autre question se pose. Dans quel intérêt, dans l'intérêt de quelle cause ai-je commis ces fautes ? Etais-je malintentionné, ou poussé par le désir de nuire ? Non, personne ne pourrait m'en accuser. Quelles que fussent les erreurs et les outrances dont je me suis rendu coupable, je n'ai jamais agi que dans l'intérêt du parti, ce parti toujours présent en moi. Bien plus. Si mon activité était marquée par une telle démesure, c'est parce que mon amour du parti était lui-même passionné. C'est là une évidence. Mon excès de dureté, mon excès de vigilance, ma méfiance et mes soupçons, mon attitude que la morale bourgeoise pourrait sans doute qualifier d'hypocrite, tout s'explique par mon dévouement au parti que je chéris et que je voulais protéger. Quelque douloureuse que puisse me sembler cette constatation, je suis obligé, en m'observant de plus près, de conclure : les choses ne pouvaient pas se passer autrement. Si je m'étais montré un peu moins dur, un peu moins soucieux des intérêts du parti, je serais tombé dans la confusion, dans le marais idéologique où se vautre le vieux Weber qui, sans doute, déteste le capitalisme, mais ne reconnait pas pour le socialisme ce que nous faisons.

Maintenant, ma décision est prise

Il n'y a pas de combat sans sacrifice et moi j'ai appris à en faire dans le combat que notre parti livre de par le monde. J'ai perdu beaucoup, camarades, trop même. J'ai perdu mon meilleur ami et mon amour le plus fidèle. Personne ne pourrait me reprocher de ne pas avoir consenti de sacrifices. Il est juste, je pense, que ce fait — reconnu par moi-même comme par les autres — constitue dans mon cas une circonstance atténuante.

Le jugement qui me condamnera, camarades, pour être équitable ne doit pas être seulement négatif. Quiconque se penchera sur mon cas — qu'il s'agisse des autres ou de moi-même — ne pourra pas ne pas voir qu'au cours des derniers mois, tout en commettant de nombreuses erreurs, j'ai beaucoup appris, j'ai fait beaucoup de progrès, mon caractère s'est trempé. Pendant cette période agitée, trouble et tragique, il s'est créé en moi des possibilités grâce auxquelles je peux devenir un homme plus fort, plus combatif et un meilleur militant. La confiance que me témoigne le camarade Oscar Balog peut être considérée comme une première reconnaissance de ce fait. Par sa voix le parti m'appelle, le parti qui sait que j'ai vaincu en moi le petit-bourgeois, le parti qui a besoin de mon travail, le parti qui compte sur moi. Je ne peux évidemment pas disposer de ma vie comme un vulgaire bijoutier dispose d'une bague de cuivre. Même si ma vie n'a pas l'éclat de l'or authentique, du moins si elle ne l'a pas encore, je n'ai pas le droit de la rejeter.

Ma décision est prise. Je dois écarter ce revolver. C'est là sans doute une solution plus pénible et plus douloureuse que l'autre, mais un vrai communiste peut-il céder à la facilité ? J'accepte ce que la vie me réserve. Je me sens comme trempé par le feu purificateur de mes malheurs. Au poste où l'on vient de m'appeler, je n'ai pas le droit de déserter. Je sens sur moi le regard d'acier du camarade Balog, ses yeux gris brillent d'un éclat serein. A la fin, je l'ai tout de même compris.

Je continuerai à avancer sur le chemin qu'il m'a tracé. Il me confiera de nouvelles tâches et j'essaierai de les accomplir avec honneur. C'est une voie difficile et semée d'obstacles, une voie pleine de tourments et d'épreuves. Et pourtant, c'est pour moi la seule voie possible : celle du parti. Quelles qu'aient été mes erreurs, je ne lui ai jamais été infidèle. Et je ne le serai jamais, j'en fais le serment.

FIN

(Janvier-mars 1957, Belgrade-Paris.)

Traduit du hongrois par L. Gara.

(World copyright « L'Express » et « Documents et Reportages internationaux ».)

HOLLYWOOD
CHEWING GUM
HOLLYWOOD CHLOROPHYLL CHEWING GUM
CHLOROPHYLL CHEWING GUM
Mes Chers Enfants,
Vous aimez tous Hollywood Chewing-Gum à la Chlorophylle
...et vous avez raison
Mais, lorsque vous êtes en classe, abstenez-vous, cela ne convient pas à vos professeurs
...et ils ont raison
Attendez d'être en récréation ou chez vous, en particulier en faisant vos devoirs, c'est agréable, et "ça aide" à réfléchir, MAIS SURTOUT, ne jetez pas sur le sol et ne collez pas sous la table le chewing-gum usé. Cela ne conviendrait pas à votre maman
...et elle a raison
Utilisez le papier argent (qui est fait pour cela) pour envelopper le chewing-gum dont vous ne voulez plus
Les grandes personnes le savent bien, avec HOLLYWOOD CHEWING-GUM à la CHLOROPHYLLE
vous aurez :
Des dents et des gencives saines
Parce qu'elles seront toujours propres.
Une haleine vraiment fraîche et parfumée
Grâce à la Chlorophylle active et à la Menthe.
Des nerfs détendus et du souffle
Grâce à une respiration régulière
Rythmée par la mastication.
vous aurez :
Une digestion améliorée
Grâce à une activité salivaire accrue
Un stimulant énergétique, anti-fatigue
Grâce au sucre spécial, directement assimilable.
Oui ! tout cela ! mais seulement avec :
HOLLYWOOD CHEWING-GUM à la CHLOROPHYLLE
HAVAS
C'EST SAIN et puis... C'EST BON !

SPORTS

● *Le tennis français a trouvé son d'Artagnan, Pierre Darmon, et de jeunes mousquetaires qui lui donnent le droit de rêver à nouveau à la Coupe Davis.*

Une longue patience

LA route de la gloire, pour les tennismen, est bordée de défaites innombrables : le joueur de tennis avance en trébuchant.

Ainsi fait Pierre Darmon, le meilleur joueur français actuel. Il accumule les défaites, mais, à chaque tournoi, il les retarde un peu plus. De sorte qu'avant d'être battu il multiplie également les victoires. Aux récents « Internationaux » de Rome, par exemple, il a triomphé de l'Américain Stewart, du Sud-Africain Segal et surtout de l'Australien Cooper avant de s'incliner, en demi-finale, devant l'Italien Pietrangeli. C'est une défaite qui compte.

Darmon a 23 ans et commence, malgré ses imperfections, à être redouté par les meilleurs tennismen du monde. Cochet a dit de lui, il y a quelques semaines :

> « *Darmon a encore énormément à apprendre. Son mérite est d'être déjà si fort et en même temps si perfectible. D'être si fort malgré tant de défauts.* »

Il a ajouté :

> « *Dans deux ans, il battra tout le monde.* »

Derrière le chef de file

Le tennis français, depuis une dizaine d'années, était d'une désespérante médiocrité. On y cherchait en vain la trace de ces fameux « Mousquetaires » qui, vers 1930, en avaient fait le premier du monde. Il n'y a pas eu, en tennis, de « Vingt ans après ».

Quelques champions brillaient çà et là, à titre individuel : Destremau, Pétra, Marcel Bernard, mais ils n'entraînaient personne. Or, le tennis vit essentiellement d'émulation, de concurrence.

ROBERT HAILLET
Meilleur

C'est justement ce qui fait la jeune force du nouveau tennis français. Darmon compte déjà parmi les quatre ou cinq meilleurs joueurs d'Europe. Mais il n'est pas isolé. Il est le chef de file de tennismen qui brûlent de le battre et qui y parviennent quelquefois. Il n'est pas une exception, mais un sommet.

Paul Rémy, malgré de récentes « contre-performances » dues à une blessure, reste notre joueur le plus régulier, le plus expérimenté ; Robert Haillet grandit en même temps que Darmon et sa progression est loin d'être achevée ; Jean-Claude Molinari, qu'on croyait incapable de résistance, a battu récemment le Danois Nielsen en cinq sets acharnés : il demeure en tout cas notre meilleur spécialiste du double, et derrière ce quatuor de tête — les nouveaux mousquetaires — on trouve encore Perreau-Saussine, Jalabert, Grinda, Viron, qui brûlent de s'imposer.

Il semble, tout d'un coup, que le tennis français a « poussé » des racines. Des efforts sont entrepris dans les écoles ; des stages sont organisés en province par Cochet devenu moniteur national ; une originale école de jeunes tennismen a été créée par un mécène de vingt-cinq ans, Jean-Pierre Bergerat, à qui cela coûte 500.000 francs par mois, mais qui a juré de former le vainqueur de la coupe Davis 1965.

Deux épreuves

On verra bien. En attendant, le tennis français se trouve maintenant placé devant deux épreuves passionnantes dont on peut espérer qu'il sortira grandi.

Une épreuve individuelle d'abord, les « Internationaux » de France qui vont se dérouler à Roland-Garros du 21 mai au 2 juin. Les meilleurs joueurs amateurs du monde, Australiens comme Hoad, Cooper, Fraser, Rose, Américains comme Richardson et Flam, Italiens comme Merlo et Pietrangeli, Suédois comme Davidson, Danois comme Nielsen, Belge comme Brichant vont s'y affronter. L'Australien Lewis Hoad, incontestable n° 1 mondial, étant diminué par une blessure, jamais le grand tournoi de Paris n'a été aussi ouvert et n'a comporté autant de favoris. La place qu'y tiendront nos représentants peut ne pas être négligeable.

La seconde épreuve se déroule par équipes : c'est la coupe Davis. Dès cette fin de semaine, un premier match opposera à Lyon les joueurs français aux Tchécoslovaques. Vainqueurs probables, nos tennismen rencontreront ensuite l'Angleterre, puis la Belgique. Et, en cas de victoire, ils affronteront, en finale européenne, soit la Suède, soit l'Italie.

JEAN-CLAUDE MOLINARI
Résistant

Le premier grand objectif du tennis français est de remporter la finale européenne de la coupe. Il peut être atteint dès cette année.

AUTOMOBILE

● *Après le drame des « Mille Milles », un constructeur d'automobiles, qui est aussi ingénieur des Ponts et Chaussées, répond à la question : « Les courses d'automobiles servent-elles encore à quelque chose ? »*

Morts pour rien ?

TOUS les techniciens, tous les pilotes, tous les fanatiques des courses automobiles sont d'accord : le drame de Brescia signifie la suppression définitive des courses sur route. Après l'accident du marquis de Portago qui, dimanche, à 260 à l'heure, est entré dans la foule avec sa Ferrari, se tuant, à 26 ans, tuant treize spectateurs et en blessant onze autres, il n'est pas un journal italien qui songe encore à défendre les « Mille Milles ». Et chacun rappelle les bilans de cette course trop sanglante. 1954 : un mort, six blessés ; 1955 : dix-sept blessés ; 1956 : sept morts, douze blessés. Et 1957... « *Les Mille Milles: un homicide collectif* », dit le « Giornale d'Italia ». « *Pour les courses, circuits fermés seulement* », demande « Il Messagero ».

Seule de toutes les épreuves comptant pour le championnat du monde, les Mille Milles échappaient jusqu'à présent aux impératifs de la protection du public et de la protection des coureurs. La récente interdiction de la fameuse « Panaméricaine » qui avait mérité le surnom de course-suicide, avait fait des véritables Mille Milles une épreuve unique en son genre, mais totalement anachronique.

Les premiers Mille Milles se sont courus il y a une vingtaine d'années. Comme il n'y avait pas d'autodromes convenablement aménagés, le seul endroit où l'on pouvait « tester » les voitures en course était les routes. Mais la situation a changé. Depuis plusieurs années, les Mille Milles étaient en danger. Les accidents se multipliaient. La protection de la foule — souvent trop impulsive — était quasi inexistante. Tout cela, le directeur de la course le savait. Malheureusement, la tradition fut la plus forte. La course eut lieu sans protection. Au regard des dangers ainsi encourus, quels étaient les avantages de la course sur route par rapport à la course en circuit fermé avec protection intégrale du public ? Aucun.

PAUL RÉMY
Régulier

Trois points de vue sont à envisager selon M. Deutsch, créateur avec René Bonnet de la fameuse D.B. Panhard, conseiller technique au secrétariat de l'Industrie et du Commerce et ingénieur des Ponts et Chaussées.

Le spectacle

● Le public est mieux installé, mieux protégé dans un circuit que sur route. Les voitures passent beaucoup plus souvent et les conditions de course sont plus passionnantes ● Sur route, la course a lieu contre la montre ; sur circuit, les voitures partent ensemble.

Pilotage

● La compétition est un sport extraordinaire. Si on veut une action virile, il faut encourager les courses et le goût du risque.

Pour les pilotes, la course sur circuit est plus excitante que sur route : le corps à corps est préférable à la lutte contre la montre. De surcroît, quelle que soit la reconnaissance préalable du parcours sur route, le pilote ne peut en connaître exactement le tracé. Le risque est donc plus grand.

Progrès technique

● La route n'apporte aucun élément que n'apporterait la piste. Elle en apporte même beaucoup moins. Tous les essais de résistance de matériaux, d'usure, se font en laboratoire, pas en course. Les améliorations éventuelles des machines ne peuvent être décidées qu'après exercices sur circuits. La course est un facteur indirect de progrès, c'est un aiguillon pour les laboratoires.

En ce qui concerne l'état de l'infrastructure routière en général et les problèmes techniques posés par les surfaces roulantes, les courses sur route ne servent rigoureusement à rien. Les spécialistes des Ponts et Chaussées ne suivent les courses que sur les circuits. Seul le passage répété d'un grand nombre de voitures peut leur donner des indications.

PIERRE DARMON
Perfectible

Pas avant l'an 2000

La formule des courses sur route a donc peu de chance de se maintenir. En aucun cas, les dangers qu'elles font encourir ne pourraient être excusés au nom d'une prétendue recherche scientifique des conditions de la circulation future.

> « *Aucune transposition commerciale des monstres comme la Ferrari n'est à envisager avant l'an 2000 au moins,* précise M. Deutsch. *Il est rigoureusement exclu de modifier des milliers de kilomètres de route pour qu'on puisse y faire du 300 kilomètres-heure.* »

Les autoroutes sont calibrées de telle sorte que, même par mauvais temps, les voitures soient en sécurité à une vitesse donnée. Cette vitesse de base de 100 à l'heure, sera de 150 à l'heure sur les autoroutes actuellement en construction.

Si les voitures de série plafonnent actuellement à 110-120 à l'heure, ce n'est pas parce que les constructeurs ne peuvent pas résoudre certains problèmes techniques. Les voitures de série pourraient, en effet, « gagner » une trentaine de kilomètres-heure très facilement.

Deux raisons s'opposent toutefois à une élévation du plafond de ces voitures : l'insuffisance du réseau routier et les capacités limitées de l'individu normal à conduire vite.

Pour bien conduire vite, il faut une très grande accoutumance à la vitesse. Les voitures de série à l'image des Ferrari ou des Maserati ne sont donc pas pour demain. Les préoccupations des spécialistes seraient plutôt de *limiter* les vitesses actuelles.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

CREDIT FONCIER DE FRANCE
Prêts à la construction (loi du 21 juillet 1950)
EMPRUNT FONCIER 6 % A LOTS
de 2.500.000 obligations foncières de 10.000 fr.
Délai maximum de remboursement : 18 ans
Intérêt annuel : 600 francs
Primes de remboursement et lots payés
NETS D'IMPOTS
926 lots annuels pour 130 millions de francs dont 1 lot de 25 millions, 5 lots de 5 millions, 20 lots de 1 million
Souscriptions reçues : au CREDIT FONCIER DE FRANCE, 19, rue des Capucines, à Paris, dans les Banques et leurs agences, chez les Comptables du Trésor et par correspondance
(C.C.P. du Crédit Foncier 9.170.00 Paris)

PARIS EN PARLE...

● THEATRE : *Les amants shakespeariens, Vivien Leigh et Laurence Olivier, sont à Paris pour violer, assassiner, couper des langues et servir des enfants en pâté. — Robert Kanters a vu à la Comédie-Française* Mademoiselle, *mieux jouée qu'au boulevard, et* Phèdre, *jouée en prose ;* Trois souris aveugles *qui font pour le chat une bouillie de meurtres avec arrière-goût de tisane.* ● CINEMA : *Sainte Jeanne, priez pour Bernard Shaw l'irrespectueux, trop respecté. — Stroheim, disparu à 72 ans, avait rejoint depuis vingt-cinq ans le royaume des ombres. — J.-P. Vivet a vu à Cannes plusieurs films, et puis un chef-d'œuvre d'équilibre entre la verve et l'émotion.* ● ARTS : *La peinture abstraite prend un chaud et froid.* ● MUSIQUE : *Wagner à l'Opéra : grandes voix, grand orchestre, joie pour l'oreille sinon pour les yeux.*

THÉATRE

Trois fois depuis 150 ans

LE couple le plus célèbre d'Angleterre (après le couple royal), sir Laurence Olivier et sa femme Vivien Leigh, est arrivé cette semaine à Paris pour représenter le théâtre anglais sur la scène du Théâtre des Nations. Dix jours durant, l'un des drames les plus sanglants et les plus controversés du répertoire shakespearien, *Titus Andronicus*, sera ainsi présenté aux Français alors qu'il n'a été joué que trois fois depuis 150 ans.

Viols, assassinats, mains et langues coupées, enfants servis en pâté, seront les menus appâts de cette pièce que Peter Brook (le metteur en scène, auteur également des décors, des costumes et de la musique) a décidé de traiter symboliquement, en y supprimant toute la violence réaliste que J.-L. Barrault a donnée en lisant le texte à la radio.

Comme il n'existe sans doute personne au monde connaissant mieux Shakespeare que Laurence Olivier (prononcez Olivier même en parlant anglais), on peut penser que ce ne sera pas une trahison.

Un contraste frappant

Avec ses tempes grises, son teint chaud et sa mâchoire carrée, Laurence Olivier, qui parait quarante ans (bien qu'il en ait cinquante), déborde de vitalité et d'énergie. Son visage est vivant, ouvert, coloré, son allure est jeune, son sourire spontané. Il a une façon de regarder les gens avec un intérêt à la fois concentré et ironique, qui révèle ses capacités d'enthousiasme et son pouvoir de discernement. Il offre avec sa femme un contraste très frappant.

Vivien Leigh est maintenant une petite créature frêle et pâle au profil toujours exquis. Elle porte sur son visage meurtri les traces indélébiles du dur combat qu'elle a mené il y a un an contre une dépression nerveuse due au surmenage. Ses gestes sont mesurés, gracieux et lents comme si elle économisait sa force.

Mais depuis seize ans qu'ils sont mariés, tous deux semblent vouloir consacrer la meilleure partie de leurs existences à prouver que sous le pseudonyme de William Shakespeare se cache le meilleur des scénaristes contemporains.

Il y a eu *Henri V* que Laurence Olivier a tourné dans les derniers mois de la guerre et où, en dépit d'énormes difficultés matérielles, il a donné au cinéma les plus fastueuses chevauchées qu'on ait jamais filmées.

Il y a eu *Hamlet*, trois ans plus tard, où en filmant entre les quatre murs d'une forteresse la pièce telle qu'il la représentait à l'Old Vic, il a réussi paradoxalement à inventer un nouveau style cinématographique dont il s'est inspiré aussi pour *Richard III*.

Cependant, Laurence Olivier s'est moins servi de Shakespeare pour renouveler le cinéma qu'il ne s'est servi du cinéma pour faire connaître Shakespeare à des millions de spectateurs. Il est avant tout un homme de théâtre, et de théâtre élizabéthain.

Une comédie anglaise

Les plus belles années de sa vie sont celles qu'il a passées à l'Old Vic, une Comédie-Française des Anglais où tous les auteurs du répertoire s'appelleraient Shakespeare.

Et le plus beau cadeau qu'il ait jamais reçu est sans doute celui qu'il s'est fait à lui-même, il y a huit ans, en s'achetant le Saint-James Theater, où il peut monter avec Vivian Leigh, l'inoubliable Scarlett d'*Autant en emporte le vent*, toutes les pièces qui leur plaisent. Ils se sont connus à l'Old Vic où cette jeune femme ardente et fragile brûlait d'un même amour pour Shakespeare et pour son interprète.

Ennobli par George VI, symbole vivant du théâtre britannique au point que, quand il se rend dans une capitale étrangère, c'est presque toujours à l'ambassade de Grande-Bretagne qu'il loge, sir Laurence Olivier n'a pas satisfait sans peine sa vocation.

Il a dû désarmer son père, le révérend Gerald Kerr, qui ne rêvait que de le voir enseigner à son tour la Bible aux fidèles de la petite paroisse de Dorking, dans le Surrey.

Il a dû désarmer les critiques qui, à ses débuts et même plus tard, écrivaient à son propos : *« Quand il parle, on a l'impression qu'il est en train de se brosser les dents. »*

Un couple shakespearien

Il n'a véritablement connu le succès que grâce à Hollywood quand, à la veille de la guerre, Alexander Korda lui confia le rôle du ténébreux Heathcliff dans *Les Hauts de Hurlevent*. Puis ce fut *Rebecca*.

Cela lui rapporta aussi beaucoup d'argent qu'il engloutit aussitôt en montant à New York *Roméo et Juliette*. Sa partenaire était Vivien Leigh, qu'il venait d'épouser.

Plus tard, ce sera elle qui, grâce à son triomphe dans *Un tramway nommé Désir*, permet à Laurence Olivier de monter à New York *Antoine et Cléopâtre*. C'est elle encore qui, aujourd'hui, a préféré céder sa place à Marilyn Monroe dans *Le Prince endormi*, bien qu'elle eût elle-même créé le rôle à la scène, afin d'assurer le succès du film.

Mais c'est aussi parce que Laurence Olivier lui a promis que tous les bénéfices du *Prince endormi* serviraient à la production d'un quatrième film shakespearien, *Macbeth*, dans lequel elle sera lady Macbeth et donnera une fois de plus la réplique à son mari.

Vivien Leigh a aussi un autre projet, celui de jouer *Pour Lucrèce*, de Giraudoux, sans doute pour se reposer de la grande tragédie, à moins que ce ne soit pour tourner, avec l'argent des recettes, un autre Shakespeare...

★

Fifty-fifty

PHÈDRE
de Racine à la Salle Richelieu.

MADEMOISELLE
de J. Deval à la Salle Luxembourg.

LA Comédie-Française a joué cette semaine dans ses deux salles et sur ses deux tableaux *Phèdre*, pour les débuts de Mlle Jacqueline Morane, et *Mademoiselle*, pour la joie des habitués de l'ancien Odéon. Elle a perdu avec Racine, gagné avec Jacques Deval.

Dans un décor que rien ne justifie, ni l'intelligence du texte, ni les commodités de la mise en scène et dont la laideur n'est dépassée que par celle des costumes, la tragédie de Racine est abandonnée au bon plaisir de chacun. M. Escande, et M. Marchat, d'une simplicité consommée en Théramène, avaient choisi le grand ton tragique, M. André Falcon, Hippolyte joufflu et potelé, l'ardeur romantique et Mlle Morane une sécheresse toute moderne. Elle a une belle voix, elle a analysé le rôle non sans intelligence, elle n'a point paru en ressentir la beauté et l'émotion et elle n'en a rien communiqué. D'un même mouvement, elle a fait des vers de Racine de la prose et de la fille de Minos et de Pasiphaé une bourgeoise.

Au contraire, quel éclat, quelle perfection dans la représentation de *Mademoiselle*, la comédie de Jacques Deval qui a été créée au boulevard il y a un quart de siècle. La pièce est ce qu'elle est : une comédie de mœurs agencée avec une ingéniosité qui touche à la perfection, pleine de mots drôles, de couplets efficaces, de situations mijotées avec amour. Le sujet qui pouvait paraître audacieux (il s'agit pour une gouvernante frustrée dans ses sentiments maternels de dissimuler à des parents évaporés la grossesse et l'accouchement de leur fille) est devenu de tout repos. Ni ce monde, ni ces sentiments, ni cette littérature ne sont très éloignés de ce qui plaît chez Mlle Françoise Sagan. Et nulle part cette pièce ne pouvait être jouée comme au Français, par Mlle Denise Gence, émouvante dans le rôle principal, par M. Jean Marchat et Mlle Denise Grey, parents terribles, coupables et légers, très amusants, par MM. Deiber et Jean-Paul Roussillon (excellent dans le petit acte de Florian qui fait affiche avec *Phèdre*) et par Mlle Girardot qui dessine fort bien le personnage de la jeune fille mo-

LAURENCE OLIVIER ET VIVIEN LEIGH
Unis devant Dieu et Shakespeare

Cabarets Dancings

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"
de P. Louis-Guérin & Fouday

Hostellerie du Cygne Royal
11 Rue du Connétable TÉL 96
CHANTILLY
SA NOUVELLE FORMULE A 1.200 FRANCS
et toutes les spécialités de la Grande Carte

derne. C'est, si l'on admet le genre, une soirée entièrement satisfaisante.

Et pourquoi ne pas admettre le genre ? La Comédie-Française doit vivre, il lui faut, salle Luxembourg, des succès comme *Port-Royal*, *Les Misérables* (dont on fête la cinquantième) et *Mademoiselle* qui va remplacer au répertoire, « o tempora, o mores », *L'Abbé Constantin*. Mais si la Comédie-Française doit vivre, ce n'est pas pour nous donner des créations anémiques ou des représentations classiques indignes. Que *Mademoiselle* soit la rançon de *Phèdre*, bravo. Mais alors que l'on joue *Phèdre* comme il se doit, avec la même perfection que *Mademoiselle*...

★

De la bouillie pour le chat

TROIS SOURIS AVEUGLES

d'Agatha Christie, adapté par P. Brive et Pol Quentin, au théâtre de la Renaissance.

LE vieux manoir transformé en pension de famille. La vieille dame acariâtre, le major de l'armée des Indes, le jeune homme exalté, la jeune femme mystérieuse. Etrange. Une tempête de neige qui bloque tout le monde. Blizzard autant qu'étrange. On attend avec plus d'impatience que d'émotion le premier cadavre effectif qui arrive vers 10 h. 20. La pièce est du type meurtres en chaîne, avec petits papiers avertisseurs, pour assouvir une vieille vengeance. Elle est honnêtement fabriquée, avec des effets classiques, mais bien ménagés jusqu'à la fin. Mme Agatha Christie a toujours su préparer d'excellents cocktails de meurtres ; c'est aujourd'hui une très vieille dame et on lui pardonnera si ses cocktails ont un arrière-goût de tisane. Mis à part M. Jacques Dacqmine, qui est terne et gauche, cela est honnêtement joué par de bons comédiens (Mmes Claude Gensac, Mady Berry, Maya Fabio, MM. Albert Médina, Jacques Monod, Jacques Ciron, Jacques Berthier) en général très supérieurs à ce qu'on leur demande de jouer ici.

A ne pas manquer :

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Maison de Bernarda** (Lorca) ● **Le Dialogue de Carmélites** (Bernanos dramaturge) ● **La cantatrice chauve** (à la découverte d'Ionesco) ● **Montserrat** (contre la torture) ● **Ivanov** (Tchekhov) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire) ● **Irma la douce** (l'Opéra de quat' sous de Marguerite Monnot) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur).

CINÉMA

La Pucelle respectueuse

SAINTE JEANNE

Film américain d'Otto Preminger. Avec Jean Seberg, Richard Widmark, Richard Todd, John Gielgud. (Biarritz-Madeleine.)

APRES Falconetti, Michèle Morgan et Ingrid Bergman, voici une autre Jeanne d'Arc : celle qu'a décrite Bernard Shaw, sainte malgré elle, aussi violente et rustique que la légende la veut, timide et illuminée, une Jeanne d'Arc peu conforme à son imagerie et qui risque de dérouter les traditionalistes.

Otto Preminger, le réalisateur, a suivi de tout près Bernard Shaw, dans un monde très matériel, où le Dauphin ne veut pas se faire couronner parce qu'il n'a pas d'argent pour offrir des robes à sa femme, où la Pucelle emprisonnée souffre d'avoir mangé un poisson pas frais, et où tout le monde s'exprime avec les mots très simples du bon sens. Aussi parfois avec des mots très pénétrants, qui ne racontent pas l'histoire de la petite bergère, mais tentent d'expliquer les erreurs des hommes ou de railler leurs infantiles visions.

Shaw s'explique dans sa préface : « Nous devons envisager en face le fait que la société est fondée sur l'intolérance ; mais ces cas sont aussi caractéristiques de notre âge présent que du moyen âge. »

Otto Preminger et ses adaptateurs, Graham Greene et Jean Anouilh, ont suivi avec respect l'esprit irrespectueux de George Bernard Shaw, mais ce qui séduit à la lecture et à la scène, ce qui passe admirablement la rampe ne passe pas l'écran. Le film réalisé sans effet, avec une simplicité un peu sèche, manque de vigueur et manque aussi d'humour.

Jean Seberg, qui prête à Jeanne d'Arc ses joues saines de petite collégienne américaine, joue dans le même ton dru et raisonnable. C'est une interprétation, pas une incarnation. Excellents sont Richard Widmark qui confère à son Charles VII une émouvante lâcheté, John Gielgud, le caustique Warwick, et Richard Todd, l'humain Dunois.

★

Stroheim, l'homme qui méritait d'être aimé

DIMANCHE, après huit mois de paralysie, Eric von Stroheim, à l'âge de soixante-douze ans, a quitté définitivement ce monde des vivants qui depuis longtemps déjà l'avait relégué au domaine des ombres.

Vingt-cinq ans de faste dans la Vienne des Valses, cinq ans de misère dans l'Amérique des émigrés, dix ans de génie dans le Hollywood qui enfantait en hurlant le cinéma, et trente ans de mépris, Eric von Stroheim était mort depuis qu'un jour, à Hollywood, on n'avait plus voulu de ses délires et de ses fastes. Mais on ne pouvait tuer ses films gigantesques qui ont marqué d'un sceau presque obscène mais admirable l'histoire du septième art.

Avant d'être assistant, il avait été « cascadeur ». C'est ainsi que l'on appelle les figurants qui doublent les vedettes dans les exercices dangereux. Il avait été aussi maître baigneur, poseur de rails, représentant, guide pour touristes et tout ce que peut être un réfugié dans un pays étranger, mais sa fascination pour Hollywood devait le conduire dans le sillage de Griffith, qui sut tout de suitre trouver sa personnalité. Il en fit « *l'homme qu'on aimerait haïr* », créant de façon originale un pôle d'attraction par un courant d'antipathie. Très vite cependant Eric von Stroheim imposa une personnalité de créateur. *La Loi des montagnes* en 1919, son premier film, est suffisamment âpre pour faire passer la répugnance, mais c'est avec *Folies de Femmes* (1922) que Stroheim révèle un saisissant tempérament de réalisateur.

C'est l'histoire d'un aventurier russe séduisant sa servante, puis une milliardaire américaine, et allant se détendre les nerfs en violant une jeune démente. Ce hardi tableau de mœurs souleva les foudres de la censure, mais les Américains comprirent l'importance du phénomène Stroheim. La Goldwyn l'achète à prix d'or, et Stroheim, comme un nabab au milieu de collaborateurs somptueusement r é t r i b u é s, monoclé, dédaigneux, effrayant, tourne alors la plus grande œuvre de sa vie, *Les Rapaces*. C'est une furie de l'ignoble analogue à la déformation gigantesque de Céline, mais personne ne vit jamais la totalité des 28 bobines (7 heures de projection) que Stroheim avait initialement tournées. Il réalisa encore quelques films, mais ses munificences orientales, ses caprices, sa mégalomanie lui firent tant d'ennemis et de dettes que bientôt Hollywood l'élimina avec la même brutalité que vingt ans plus tard il brisa les reins à Orson Welles.

C'était la fin d'un homme en qui Renoir, Clouzot, Becker et la plupart des grands réalisateurs d'aujourd'hui reconnaissent un maître. Lorsque Jean Renoir le rencontra pour la première fois, en 1936, il lui baisa la main et c'est grâce à Renoir qu'il recommença, avec *La Grande Illusion*, une nouvelle carrière, une carrière d'acteur. Mais c'était un peu comme si on avait donné un train électrique à André Citroën après lui avoir retiré ses usines.

A voir :

En exclusivité :

● **Celui qui doit mourir** (le Christ recrucifié) ● **Le faux coupable** (Hitchcock sans « suspense ») ● **Un vrai cinglé de cinéma** (voyage surprise) ● **La Blonde et moi** (vedette malgré elle) ● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (poésie du cambriolage) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra) ● **Le Tour du Monde en 80 jours** (pour grands et petits enfants).

Nous vous rappelons :

● **Casque d'or** (Pagode) ● **Quand la ville dort** (Studio Bertrand) ● **Les Enchaînés** (Monte-Carlo) ● **Passeport pour Pimlico** (Champollion) ● **Autant en emporte le vent** (Celtic) ● **Napoléon Bonaparte** (Ranelagh).

JEAN SEBERG
Sainte malgré elle

CANNES EN PARLE

Fellini hors concours

(De notre envoyé spécial J.-P. Vivet)

COMME *Sourires d'une nuit d'été* fut « le » film du Festival 1956, *Les Nuits de Cabiria* restera « le » film de ce Festival 57. Du moins pour les « happy few ». Car si du Carlton au Blue Bar, sur la Croisette maintenant accablée de soleil, on ne parle que du nouveau Fellini, ce n'est pas toujours pour en dire du bien. Beaucoup font des réserves. Les membres du jury sont sortis de la projection le sourcil froncé et l'air soucieux. Cocteau, en tout cas, n'a enbrassé personne.

Cabiria, les spectateurs de *Courrier du cœur* se rappellent peut-être cette petite prostituée déambulant au milieu de la nuit romaine, cocasse et pitoyable. La revoilà, et promue cette fois à la dignité d'héroïne. Toujours aussi ridiculement attifée. Cœur d'or et soupe au lait. Presque heureuse : elle a pu s'acheter sa maison : une baraque de banlieue. Très malheureuse aussi : elle n'a jamais pu trouver un homme qui l'accepte pour compagne ; tous ses amants n'en voulaient qu'à son argent.

Mais Cabiria continue à espérer. Elle a même brûlé des cierges à la Sainte-Vierge. Serait-ce la réponse de la Madone, ce petit fonctionnaire tombé du ciel qui a la silhouette pataude de François Périer, son visage timide et bonasse ? Il lui avoue son amour, il veut l'épouser, il lui fait vendre sa maison, l'emmène en voyage de fiançailles à la campagne. Et s'empare de toutes ses économies après avoir tenté de la tuer.

Cabiria n'a plus rien. Ni fiancé, ni maison, ni surtout ce qui lui restait d'illusion. Elle pleure, elle crie : « Je ne veux plus vivre ! » Et puis des gens passent sur la route en jouant de la musique. Une femme la regarde et lui sourit. Cabiria ne peut s'empêcher de lui répondre par un autre sourire. Elle continuera à vivre.

« Toujours la même chose »

Gabiria, bien sûr, c'est Giulietta Masina. Elle a trouvé dans ce film admirable son plus beau rôle. La Gelsomina de *La Strada* était une manière de monstre. Cabiria est une femme, une femme comme les autres, et sa détresse n'en est que plus bouleversante. Et l'actrice a fait d'immenses progrès. Elle a dépouillé son jeu. Elle a oublié Charlot. Elle ne nous fait que davantage penser à lui.

Les détracteurs des *Nuits de Cabiria* disent : Fellini, c'est toujours la même chose... » Quel magnifique reproche ! Comme si Chaplin, précisément, ce n'était pas toujours la même chose. Ou Tchekhov, ou Moravia. Il n'y a que les vrais créateurs, ceux qui portent un univers en eux, pour dire toujours la même chose.

Ce que, d'un film à l'autre, Fellini ne cesse d'exprimer, son obsession, c'est le besoin qu'ont les êtres de sortir de leur solitude. Et c'est pourquoi son univers est peuplé d'oisifs, de « bidonistes », de prostituées : parce que la solitude est plus vive au cœur des ratés que de ceux qui ont réussi. Et aussi parce que ce sont eux, les misérables, qui se trouvent le plus près du salut.

Ici on touche à ce qu'il faut bien appeler la morale de Fellini. La morale du dénouement, la morale du Christ. Fellini ne s'en cache pas : il est chrétien. Et s'il s'insurge contre les entreprises de miracles en commun à la manière de Lourdes, il croit que ce n'est qu'en suivant la leçon du Christ qu'on peut échapper à la solitude. Mais leur salut, ce n'est qu'en

→

AGRICULTEURS 8, rue d'Athènes TRI. 96-48
ASSASSINS et VOLEURS
de SACHA GUITRY

PAN
G. MILLETRE
Premier Prix du Conservatoire
Disques - Electrophones
Magnétophones
vous offre
Un Disque Microsillon
17 cm. (915 fr.)
DE VOTRE CHOIX
Pour tout achat de 5.000 francs
(un disque 30 cm. A pour 15.000 francs)
11, rue Jacob - DAN. 18-25
Ouvert de 9 h. 30 à 20 heures
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

Un succès formidable
L'AMIRAL
SCOTCH
JACQUELINE MAILLAN, FRANCIS BLANCHE, PIERRE DORIS
"Une sorte de petit miracle : la naissance d'un nouveau comique, l'avènement d'un nouvel esprit"
(B. PREVOST, l'Officiel du spectacle)
"Le spectacle de cabaret donnait des signes de décrépitude. Un immense désarroi sapait le moral des noctambules. Mais je viens de les voir reprendre goût à l'existence depuis qu'à L'AMIRAL, en marge des conventions, MM. Pierre Dac et Francis Blanche jettent des lueurs singulières sur les sujets les plus divers. Ils bouleversent tout... Il faut avouer qu'on y rit ferme. Il y a bien longtemps que je ne m'étais autant diverti dans un cabaret. Tout dans cette revue est désopilant."
(MAX FAVALELLI)
4, rue Arsène-Houssaye - BAL. 56-66

eux et par eux que les hommes le trouveront.

Quand on lui demande ce qu'il adviendra de Cabiria après sa dernière et atroce mésaventure, il répond :

— *Son bonheur ne dépend que de nous.*

A côté de ces *Nuits de Cabiria*, où Fellini a trouvé pour la première fois un équilibre parfait entre la verve et l'émotion, tous les autres films du Festival pâlissent et ne laissent que de fugitives impressions.

Une frimousse qui a des couleurs

Les Etats-Unis, néanmoins, ont marqué un nouveau point avec un brillant divertissement musical, *Drôle de frimousse*. Ce n'est pas le meilleur film de Stanley Donen (*Chantons sous la pluie, Beau fixe sur New York*) : le scénario qui raconte les amours triangulaires d'une cover-girl, d'un photographe de modes et d'un professeur de philosophie à la manière de Saint-Germain-des-Prés est d'une ineptie rare. Mais la satire des milieux sophistiqués des revues de modes est souvent drôle et surtout le film abonde en trouvailles de couleurs étonnantes (entre autres un ballet dans un laboratoire de photographe éclairé à la lumière rouge). C'est joué, chanté et dansé avec un bonheur inégal par Audrey Hepburn, adorable, Kay Thompson, d'un entrain du diable, Fred Astaire, qui n'est que l'ombre de lui-même, et Michel Auclair.

La dernière carte de la sélection américaine était un film que William Wyler a tiré d'un roman de Jessamyn West : *La Loi du Seigneur*. Il a été considérablement applaudi : mille fois plus qu'il ne le méritait. Un film pacifiste, un film difficile, murmurait-on avant la projection. C'est pourtant de roublardise plus que de courage que Wyler fait preuve dans la façon dont il expose les drames de conscience d'une famille de quakers jetée dans la guerre de Sécession. « Tu ne tueras point », dit l'Evangile, et fidèle à l'Evangile, le chef de la famille, le toujours flegmatique et superbe Gary Cooper, épargne le meurtrier d'un de ses amis. Mais comme inquiet de cette audace, Wyler compense aussitôt ce geste par les coups de balai que dame quaker (Dorothy Mc Guire) abat sur le dos d'un soldat qui voulait plumer son oie favorite et par les coups de fusil que le fils aîné tire sur les Sudistes. Le père a ému, la mère a fait rire, le fils a fait vibrer : il y en a ainsi pour tous les sentiments du public et personne ne se pose plus de question.

Cette façon d'esquiver le problème se retrouve dans la réalisation, pleine de trucs et de concessions. Oh ! Wyler connaît son métier, il le connaît même trop bien, il sait faire rire une salle avec les mésaventures d'une oie bien dressée ou les déboires de trois jeunes filles à marier. Mais était-ce une carrière de ce genre qu'on attendait du réalisateur des *Plus belles années de notre vie* ?

L'ennuyeuse Albion

L'Angleterre continue à faire de l'ennui sa règle d'or cinématographique. *Marée haute à midi* cherche à nous attendrir sur le sort d'une jeune Ecossaise qui, de retour dans son île natale, découvre que les hommes y sont trop nombreux et les homards trop rares. C'est long comme un dimanche sans toast sous la pluie écossaise.

Yangtse incident est un de ces films de morne héroïsme qui finiront par nous rendre aussi familiers que les stations de métro tous les bâtiments de la marine de Sa Gracieuse Majesté. Celui-ci s'appelle l' « Amethyst » et il est bombardé, puis échoué par les communistes chinois alors qu'il remontait le Yangtsé pour se rendre à Nankin. Sera-t-il contraint de se saborder ? Non, car on dépêche à son bord l'intrépide et placide Richard Todd qui, entre deux sandwiches aux harengs, déjoue la surveillance des rouges et ramène le bateau en port sûr.

Pour le reste, on a surtout fait confiance, assez imprudemment, aux vertus de l'exotisme. Le Japon, qui avait habitué à mieux, nous a offert le butin d'une grande expédition sur les sommets des Alpes japonaises : un échantillonnage de fleurs et d'animaux à rendre jaloux le Walt Disney de *La Grande Parade*. Le Danemark nous a transportés dans les déserts de glace du Groenland à la suite de quelques personnages particulièrement inintéressants.

J.-P. V.

EXPOSITIONS

Chaud et froid

PRES de cinq cents peintres figurent à l'exposition « Cinquante ans de peinture abstraite » (1). Dix mille au moins protestent parce qu'ils n'y figurent pas.

GIULETTA MASINA
Prostituée à Rome

AUDREY HEPBURN
Mannequin à Paris

C'est un travail gigantesque qu'a entrepris là Michel Seuphor dont le *Dictionnaire de la Peinture Abstraite* vient de paraître en librairie (2).

Deux toiles seulement dans cette exposition sont suspectes : celle d'un Japonais, qui pourrait bien représenter une tortue, et celle de Raoul Ubac, qui évoque avec une fascinante intensité l'ombre d'un prophète. Pour le reste, le caractère non figuratif des œuvres présentées ne prête pas à discussion.

On est cependant étonné de constater qu'une forme d'art qui fut et se présente encore comme une avant-garde révolutionnaire n'ait pratiquement pas évolué depuis cinquante ans.

A part quelques rares spécialistes, personne n'aurait sans doute protesté si l'on avait attribué aux « ancêtres » la plupart des tableaux de nos contemporains et réciproquement. Ce qui ne veut pas dire que les « ancêtres » avaient tort, mais que les jeunes manquent, parfois, d'imagination.

La talent d'un peintre ne dépend d'ailleurs pas de l'école dont il se réclame mais de dons aussi évidents qu'inqualifiables : même perdu parmi des dizaines d'autres qui se font écho avec une conventionnelle monotonie, certains « sortent » et s'imposent. C'est le cas de Francis Bott pour une grande gouache d'une extraordinaire profondeur. C'est naturellement aussi le cas de Bissière et de Jacques Villon. Mais de noms moins connus « percent » également : ceux de Pantaléoni et de Bova, par exemple, qui ont la taille et l'étoffe des meilleurs.

Offensive romantique

La mode semble n'être plus, en effet, à l' « abstrait froid » dont il dresse le bilan inspiré, mais à l' « abstrait chaud » (romantisme informel) qui envahit de plus en plus les cimaises.

Léon Zack en donne le ton avenue Kléber (3), tandis que Zao Wou-Ki, faubourg Saint-Honoré, se rallie à son tour à cette dernière formule. Avec une certaine prudence, il est vrai, et quelques allusions discrètes, dans ses toiles, à l'élégance du style de ses débuts.

C'est également à la tendance « chaude » que parait vouloir se consacrer une nouvelle galerie (5) qui vient d'ouvrir ses portes rue des Beaux-Arts et compte notamment parmi ses poulains deux « tragiques » : Marfaing et Maryan, un classique : Gillet, et un « flamenco » : Manuel Viola.

De l'autre côté de la rue (6), sous le double patronage de Georges Duthuit (spécialiste de Byzance et de Malraux) et de Samuel Beckett (*En attendant Godot*), expose Bram Van Velde. Est-ce un « chaud », est-ce un « froid » ? Il est difficile de classer ses grandes farandoles de couleurs vives. Difficile aussi de ne pas s'y laisser entraîner si l'on est sensible au lyrisme.

Mais c'est chez les sculpteurs, et peut-être parce que leurs œuvres sont plus difficilement vendables, qu'on rencontre le plus de rigueur et d'autonomie créatrice.

L'exposition de Henry Moore, rue de l'Université (7), et celle de Penalba, rue du Dragon (8) en témoignent. La première consacre un des talents les plus authentiques que la Grande-Bretagne ait donnés à l'art moderne. La seconde nous donne les clés d'un monde hiératique sur lequel veillent les totems animés par des rêves plus vieux que l'homme et, cependant, d'une indestructible jeunesse.

J. F. C.

(1) Galerie Creuze, 12, rue Beaujon. (2) Editions Fernand Hazan. (3) Galerie Kléber. (4) Galerie de France. (5) Galerie Claude Bernard. (6) Galerie Warren. (7) Galerie Berggruen. (8) Galerie du Dragon.

OPÉRA

Wagner éclatant

DEUX cycles complets de « L'Anneau du Niebelung » de Wagner se déroulent actuellement à l'Opéra, avec des artistes allemands d'un exceptionnel éclat, sous la direction olympienne de Hans Knappertsbuch. La soirée de « L'Or du Rhin » a été splendide ; soulignons les créations accomplies de Suthaue (Loge, le dieu du feu), de Schœffler (Wotan) et d'Arnold Van Mill (le géant Fasolt), et surtout la première vedette de la soirée : l'orchestre de la maison, à l'ardente sonorité.

Les décors sont vieux, certes, et il est grand temps de tenter une mise en scène nouvelle des chefs-d'œuvre wagnériens. Mais, grâce à des éclairages excellents, pleins de justesse et d'atmosphère, dus à Georges Hirsch, rochers en carton et casques teutoniques apparurent comme transfigurés. La mise en scène très intelligente et musicale de José Beckmans montrait que le style simplificateur de Wieland Wagner à Bayreuth commence heureusement à faire école.

Au nom de ce souci de simplification, on eût souhaité dans « La Walkyrie » la disparition de certains chevaux de bois projetés sur le cyclorama, représentation infantile des vierges guerrières parcourant le ciel. Mais il est difficile d'imaginer une incarnation plus humaine et plus grandiose que celle de Sieglinde par Léonie Rysanek, de Sigmund par Suthaus et de Fricka par Ira Malaniuk. En Wotan, un nouveau venu, James Pease, infiniment tendre et profond, manque peut-être un peu d'éclat et de grandeur aux moments où l'action réclame ces qualités, mais Astrid Varnau, plus détendue et vocalement plus souple qu'à Bayreuth, a été, en Brunhilde, émouvante et sensible. Comme dans « L'Or du Rhin », on ne se lassait pas d'écouter l'orchestre, ses *pianos* surtout.

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 97-93
LIVRAISON DOMICILE
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE

EXPOSITIONS
GALERIE LOUIS CARRÉ
LANSKOY
10 AVENUE DE MESSINE

STUDIO PAUL FACCHETTI
17, rue de Lille
Jean DUBUFFET
Henri MICHAUX
WOLS

Galerie Louise Leiris
47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35
André MASSON
ŒUVRES RECENTES ET ANCIENNES
Jusqu'au 25 mai
Ouvert tous les jours de 10 à 12 heures et de 14 h. 30 à 18 heures sauf lundi

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
ZAO WOU-KI

GALERIE MAEGHT
BAZAINE
PEINTURES RECENTES

Galerie J. BUCHER - 9 ter, boulevard Montparnasse
REICHEL

Sous les apparences d'un amusant pamphlet, J.-F. Revel a écrit un livre sérieux et dangereux :* Pourquoi des philosophes ? ● *De Lella Arnaud : un roman impudique mais qu'il ne faut pas lire trop vite,* Les Chagrins capitaux ● *Un historien, Henri Guillemin, trace de Flaubert un portrait de l'auteur par lui-même* ● *Deux témoignages poignants disent que les temps modernes sont monstrueux où l'on envoie en Sibérie des hommes travailler dans des mines de plomb, et où l'on a pu mettre un enfant de 9 ans dans un camp, en France puis en Allemagne. Mais la haine n'a pas gagné* ● *Un essayiste qui va trop vite, Alfred Fabre-Luce, fait l'inventaire des succédanés que l'on cherche à Dieu et conclut que l'original n'a jamais été bien imité.

ROMANS

La pureté des impurs

LES CHAGRINS CAPITAUX

par Lella Arnaud. 256 pages, Ed. Julliard, 600 fr.

IL y a Thérèse et il y a Anna, une dessinatrice de mode et une danseuse de ballets, il y a elles et il y a le monde. Entre ces deux pôles, de nombreux amants font la chaîne mais quelque chose est brisé. Ces deux jeunes filles semblent s'acharner à se perdre. Mieux encore, elles pourraient passer pour les signes mêmes de la perdition. On ne les imagine pas dans la Bibliothèque Rose, qu'elles feraient éclater. Pourtant, c'est une exigence de pureté qui les empêche d'être heureuses.

Anna ne supporte pas sa mère parce que celle-ci manque de pudeur et donne un tour théâtral à ses amours ; elle ne supporte pas Mathieu parce que son amant admire sa propre position sociale et l'oblige à prendre « un air plus bête que lui ». Refusant les tricheries, elles sont seules. Thérèse s'émeut à voir un papillon entrer dans sa chambre parce qu'il lui semble amical. Le jour où elle trouve un chat perdu, ce sont ses « cris de détresse humaine » qui lui font battre le cœur. Il y a dans les choses et les bêtes un sens, une chaleur qu'elle n'attend plus des hommes.

Si elle recueille Robert dans sa chambre, c'est précisément parce qu'il ne ressemble pas aux autres : c'est un tueur en fuite, un hors-la-loi. Et si Anna se jette dans les bras de Mano, c'est que Mano est perdu. Espèce d'oiseau nocturne, Mano ne se sent exister que dans son appétit de destruction. Se détruire lui-même et détruire les autres : Mano n'a pas d'autres recours.

A leur manière, Thérèse et Anna sont des hors-la-loi, à ceci près qu'elles repoussent la vie en société, par dégoût, au lieu d'être rejetées par la société.

Le roman de Lella Arnaud passera pour un roman impudique et cynique chaque fois qu'il sera lu trop rapidement. En réalité, il est le récit d'un désespoir mais d'un désespoir si particulier à notre temps qu'on pourrait faire des *Chagrins capitaux* un document sur le romantisme antiromantique qui commence à Françoise Sagan. Il manque au livre une once d'acidité, un gramme se sel, un peu d'éclat : son expression n'est pas tout à fait à la hauteur de son contenu. Mais il en est peu, ces temps-ci, qui soient aussi significatifs.

TÉMOIGNAGES

Douce Sibérie

AUSSI LOIN QUE MES PAS ME PORTENT

par J.-M. Bauer. Ed. Calmann-Lévy. 371 pages, 885 francs.

L'AUTEUR raconte ce qu'un prisonnier allemand, déporté en Sibérie, a rapporté de son expérience. La première partie, qui décrit la vie dans les mines de plomb, est d'une vérité presque insupportable. On retrouve

(*Suite page* 27)

POURQUOI DES PHILOSOPHES ?

UN petit livre, à peine paru, fait grincer les dents aux philosophes (1). J.-F. Revel s'en prend avec violence, avec humour, à la philosophie. Mais qu'est-ce que la philosophie ? Ainsi interpellé, le Monstre se dérobe en changeant d'apparence, et à peine croit-on l'avoir atteint que, comme tout concept philosophique qui se respecte, il est devenu autre que ce qu'il paraissait.

Cependant, on peut admettre une certaine identité d'inspiration et de méthode entre les divers aspects de la philosophie. Si l'on essaye de synthétiser les critiques de J.-F. Revel, on peut dire qu'il lui reproche d'abord sa stérilité, ensuite son pouvoir d'illusion : illusion de richesse (qu lui dissimule sa stérilité), illusion d'infaillibilité.

DESCARTES
Est-ce vrai ou est-ce faux ?

L'étudiant de Harvard

Il est assez généralement admis par les philosophes contemporains que la philosophie n'apprend rien. S'en étonner ou le déplorer serait ridicule : si la philosophie n'apprend rien, c'est — n'est-ce pas ? — qu'il est de l'essence de la philosophie de ne rien apprendre, et ces étudiants de Harvard qui, après une conférence sur l'analytique transcendentale de Kant, demandaient à un professeur à la Sorbonne : « Est-ce vrai ou est-ce faux ? » sont considérés comme un exemple typique de l'absence d'esprit philosophique.

Vu de « l'extérieur », c'est-à-dire pour les non-philosophes, on peut s'étonner que tant de bons esprits continuent des recherches si ingrates. Mais c'est que de l' « intérieur » il en paraît tout autrement. Le philosophe a toujours l'impression que lorsqu'il aura atteint une première proposition vraie — si pauvre soit-elle — toutes les autres suivront nécessairement et un monde fabuleux se livrera enfin à lui. Malheureusement cette première proposition se montre toujours fragile, il faut la consolider avant d'aller plus loin et finalement, dit J.-F. Revel, « il y a toujours quelque chose chez un auteur qui n'est pas encore tout à fait bien compris pour que la discussion puisse commencer. »

L'Etre introuvable

C'est ainsi que depuis trente ans, Heidegger occupe le devant de la scène philosophique en annonçant qu'il va dévoiler le sens de l'Etre. Mais, demande J.-F. Revel — qui parie que le tome II de *Sein und Zeit*, celui qui doit contenir la « solution », ne paraîtra jamais — où en est-il ? Que fait-il, sinon annoncer sans cesse du haut de sa montagne, dans la fumée des déclarations prophétiques, que l'Etre n'est pas ce qu'un vain peuple pense, que l'Etre n'est pas l'Etant, qu'il a tendance à se cacher de ceux qui le cherchent, mais qu'un jour on verra ce qu'on verra ?

La philosophie fait volontiers état de la rigueur de ses démarches, de la puissance de ses méthodes d'exploration — *more geometrico*, phénoménologique, dialectique, etc. Il semble au philosophe qu'il va de certitude en certitude sans jamais tomber dans les traquenards et les insuffisances propres au domaine de l'expérience « naïve » aussi bien que du monde scientifique.

Cependant, on peut dire des propositions de la philosophie, que lorsqu'elles sont rigoureuses elles sont tautologiques, c'est-à-dire qu'elles reprennent une idée acquise et ne la renouvellent qu'en la répétant en d'autres termes, et quand elles ont un contenu elles ne sont pas du tout rigoureuses. Mais les vérités les plus plates prennent dans un « système » un éclat merveilleux, celui-là même dont brillait les « vertus » de la scolastique *pour les scolastiques.*

La filmologie

« *J'ai assisté,* dit l'auteur, *à la Sorbonne, à une réunion d'un « groupe de travail ». Il s'y agissait d'esthétique, plus précisément de « filmologie ». On se demandait quel statut ontologique il fallait donner au film non encore projeté sur l'écran, dont les images n'ont donc pas encore atteint la « réalité écranique ». M. Souriau (dont l'esthétique et la filmologie sont le fief et hors duquel il n'est point de salut en ce domaine) introduisit le terme de « réalité pelliculaire ». Mais avant d'être projeté sur l'écran, c'est-à-dire de passer de la réalité pelliculaire à la réalité écranique, les images traversent la lentille des projecteurs. A ce niveau, elles jouissent donc d'une « réalité lenticulaire ». Maintenant, qu'est-ce, au fond, que la projection ? C'est une marche en avant. On dira donc une* promotion. *Mais cette promotion se fait également de bas en haut. Il s'agit donc d'une* promotion anaphorique. »

En quoi notre compréhension de l'art cinématographique se trouve-t-elle enrichie par ce vocabulaire « filmologique » ? Tout se passe comme si, sous prétexte d'approfondir, on obscurcissait. La « filmologie » s'empare d'une réalité sans mystère et en fait un « problème philosophique ». Mais le mystère n'est pas dans l'objet : il est dans la « filmologie ».

J.-F. Revel s'élève contre cette prétention « simpliste » des philosophes qui croient à l'existence d'un esprit philosophique *sui generis* qui serait indépendant de la connaissance des objets que la philosophie traite. Il montre que même chez les plus grands — Hegel, Spinoza — on trouve des jugements, fondés sur la connaissance insuffisante de leur époque, mais que les historiens contemporains de la philosophie considèrent comme des vérités éternelles, vu qu'ils font partie d'un système. Mais l'attaque principale de Revel porte contre la philosophie universitaire française et, malgré certaines injustices, elle dépasse aussi bien par sa profondeur que par sa violence *Les Chiens de garde* de Paul Nizan.

Ce traité « antiphilosophique » de J.-F. Revel, très court et très dense, est riche d'aperçus tantôt subtils, tantôt profonds, concernant les problèmes essentiels de la philosophie et même de l'histoire de la philosophie. Parce que son auteur a de l'esprit, de la verve, de la légèreté, on risque de ne voir en lui qu'un amusant pamphlet. Qu'on y prenne garde cependant, ce livre est sérieux, ce livre est dangereux...

Raoul LEVY.

(1) *Pourquoi des Philosophes ?* par Jean-François Revel. Ed. Julliard, 174 pages, 570 fr.

le nouveau
MALAPARTE
Ces sacrés Toscans
denoël

TRADUIT...
DE L'AMÉRICAIN
CHESLEY WILSON
La passagère de Changhaï
ROMAN
Publié avec un immense succès par LE FIGARO
Sélectionné par LE CLUB DES ÉDITEURS
DE L'ANGLAIS
LOUIS GOLDING
Les lieux dangereux
ROMAN
La HONGRIE pendant la 2e guerre mondiale
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MONSIEUR FLAUBERT

par Henri GUILLEMIN

« Madame Bovary » vient d'avoir cent ans. Ce roman a commencé, il est vrai, à paraître en feuilleton dans la « Revue de Paris » au cours de l'année 1856. Mais la direction de la revue, effrayée par le ton insolite de l'œuvre, a cru bien faire en y apportant quelques coupures. L'édition définitive n'a vu le jour qu'au printemps 1857, après le célèbre procès qui eut lieu au mois de janvier de la même année.

Tout le monde a lu « Madame Bovary », mais son auteur reste peu connu.

L'ouvrage le plus attendu sur l'homme et sur l'œuvre paraîtra à la rentrée : c'est le « Flaubert » de Sartre. Cette semaine, c'est Henri Guillemin qui ressuscite pour nos lecteurs « Monsieur Flaubert ».

« UN *farceur* », « *quelque chose entre le bohème et le pédant* », entre le « *vieux cabotin* » et le « *boucher retiré* ». C'est Flaubert qui se définit lui-même, plus exactement, c'est Flaubert décrivant l'impression qu'il doit faire sur *les gens*. Les premiers mots sont de 1859 ; les autres de 1877, et il les prononce en ayant sous les yeux une photographie de sa personne.

Assez curieux de constater, en effet, à quel point les contemporains — ceux qui le rencontrent, mais auxquels il s'en voudrait de livrer la moindre confidence sérieuse — parlent de lui en termes rudes. Les Goncourt le trouvent à peu près impossible, épais, excessif, scandaleux, une espèce de brute. Mme Alphonse Daudet fait la grimace : quelle « *vulgarité* » ! M. Taine, péremptoire, prononce sa sentence : « *De la force ; de la lourdeur, rien de fin ; un primitif* », pour ne pas dire, sans doute, un primate.

Quant à M. Anatole France, il a compris : « *Cet homme n'était pas intelligent.* » Il est vrai que Bergerat (mais qu'est-ce que c'est, Bergerat ?) n'est pas d'accord ; il aime bien Flaubert ; il se souviendra toujours de ce regard qu'il avait, dans l'intimité, pas dans les salons ou chez les gens de lettres, mais au naturel : « *Des yeux d'enfant, candides et bons.* » Et il y a aussi Zola qui ne le voit ni comme Taine, ni comme Goncourt, ni comme Anatole France. C'est lui, Flaubert, dans *L'Œuvre*, le peintre Bongrand. Et Zola n'a pas choisi au hasard les syllabes de ce pseudonyme.

Un bûcheur

ESSAYONS de le retrouver, « l'ours » de Croisset (c'est ainsi qu'il se baptisait quelquefois), dans sa vérité telle quelle, sans peau d'emprunt. Sa correspondance en dit long sur lui.

D'abord ceci : un bûcheur. Jules Lemaître haussait les épaules. Allons, allons, le martyre de la plume, les « *affres du style* », laissez-moi rire ! Jules Lemaître était un de ces finauds, comme l'autre, à qui *on ne la fait pas*. Flaubert, tranquillement, quand l'épithète ne venait point, s'étendait sur son grand sofa et rêvassait, en fumant, des heures.

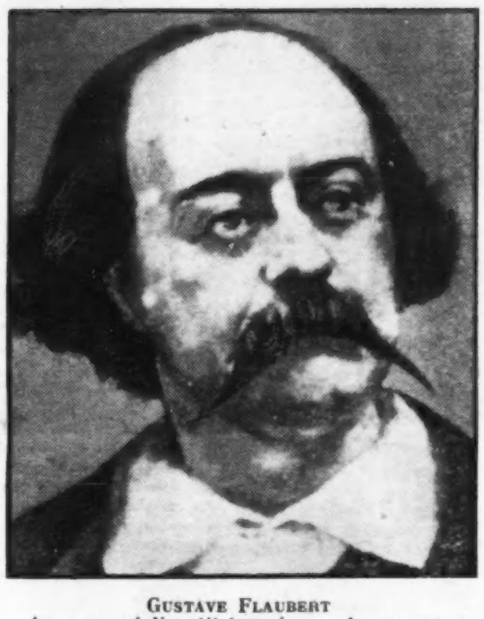
Jules Lemaître, pour une fois, se trompe. Le contraire d'un paresseux, Flaubert ; le contraire d'un mollasson, ou d'un dilettante. Un qui s'acharne ; un qui y *croit*. Le temps qu'il dérobe à son travail, il a le sentiment de le voler. S'il n'est pas à sa table, préparant une page ou la rédigeant, la mauvaise conscience n'est pas loin. Un état d'esprit bizarre, chez cet incroyant. L'idée confuse, mais irrésistible qu'ON lui a passé une commande (et cet ON n'a pas de visage, peut-être pas de réalité) et qu'il a dit oui, qu'il s'est engagé, qu'il doit absolument tenir sa promesse et faire honneur à sa signature. C'est à voix basse qu'il avoue un jour à quelqu'un : « *Il me semble que j'accomplis un devoir, que je suis dans le bien, dans le juste.* » Il n'en a plus pour longtemps quand il confie à Laporte que « *certains jours* » il se sent fini, vidé, « *saigné aux quatre membres* », convaincu que sa « *crevaison est imminente* » ; « *mais je rebondis et je vais quand même ; voilà !* » Il « *rebondit* », il « va quand même » parce qu'il « se figure » — il l'écrit à Tourguéniev, avec un pauvre sourire, le 22 décembre 1878 — parce qu'il se figure que « *c'est important* ».

Un gaillard, dès avant quarante ans, qui ne prend plus du tout d'exercice. « *Sanguin, passionné, débordant* » (autodiagnostic), il aurait besoin, plus que quiconque, de grand air, de soleil, d'action. Rien. Nager l'amusait — la Seine était à sa porte — et faire de la voile, mais sa mère tremblait de peur et il y a renoncé. Après tout, c'était du temps perdu. « *Le divertissement est une bonne chose, quand il divertit.* » Or, « *les divertissements m'ennuient et le repos me fatigue* ». Il ne s'accorde annuellement que des permissions de détente, brèves, parisiennes, érotico-médicinales.

L'esprit sans âme

CE qu'il dissimule avec un soin extrême, son grand secret, c'est son émotivité, cette facilité de larmes qu'il connait trop en lui. Alors, en remettre dans le genre butor, dans les allures de rhinocéros. Sa première *Education sentimentale*, quand elle n'avait encore pas de nom, il y a glissé un souvenir vécu (parmi bien d'autres), avec l'espoir qu'on ne le démasquerait pas. C'est Henry l'étudiant, quittant sa mère venue l' « installer » à Paris. Elle repart. Ils sont dans la cour des Messageries ; elle va monter dans la diligence. Elle l'embrassa, écrit Flaubert, et, parce qu'il y avait du monde autour d'eux, Henry « *alluma un cigare et prit un air indifférent. A peine la voiture s'était-elle ébranlée que le cigare l'étouffait... Adieu, pauvre mère, dit-il dans son cœur, adieu, adieu !* », puis, comme il se sentait regardé, « *il enfonça son chapeau sur ses yeux, ses mains dans ses poches, et il se mit à marcher sur le trottoir, d'un air brutal* ».

Et ses lettres, ses innombrables lettres aux deux « Caro », Caroline, sa sœur, et Caro II, ensuite, sa nièce. A Caro I (il a vingt-deux ans) : « *Ah ! rat, mon bon rat, mon vieux rat, ayez soin* (toi et maman) *d'avoir de bonnes joues pour l'autre semaine... Je me vois déjà arrivant à Rouen mardi matin, montant l'escalier quatre à quatre, gueulant et vous embrassant !* » Caro II, à qui il a fait répéter, des années, quand elle était écolière, ses petites leçons d'histoire, de géographie, de catéchisme (avait-il l'air assez sérieux !), Caro II, lorsqu'elle est grande et mariée, il ne lui demande pas de respect — ça l'agace, ça le fait pouffer — mais de l'affection seulement et de la tendresse. Il signe ses lettres : « *Ton vieux ganachon d'oncle* », « *ton vieux ganachard* », ou « *vieux* » tout court, ou, avec majesté, « *Monsieur Vieux* ». Et ceci, qui est de 1876, sa mère est morte depuis quatre ans : « *Quelquefois, j'appelle Julie, après le dîner* (Julie, sa vieille bonne) *et je cause avec elle en regardant sa robe à damier noir qu'a portée maman. Alors je songe à la bonne femme*



GUSTAVE FLAUBERT
« Avec mon joli petit tempérament nerveux... »

jusqu'à ce que les larmes me montent à la gorge. »

Le voilà, l'affreux que Louise Colet, dans son roman *Lui*, appelle « cet esprit où il n'y avait pas d'âme », ce « cœur de fer ».

Un rire un peu subtil

AUTRE chose ; le prix qu'il attachait à l'amitié. « D'où vient », notait-il un jour, « *qu'il y ait tant d'amitié chez les enfants, déjà moins dans la jeunesse, presque plus chez les hommes mûrs et point du tout entre les vieillards ?* » Il n'aura pas eu le temps d'être un vieillard, mais, d'un bout à l'autre de sa vie, un besoin, insatiable, de compagnons à qui faire confiance. Et comme il y va de bon cœur, franc jeu ! Comme il est — c'est le mot de Bergerat — « candide » ! A tout prix, en 1846, il veut que Louise Colet, parce qu'il l'aime, connaisse Maxime du Camp, parce qu'il l'aime aussi. Tu verras, lui dit-il, « *c'est une bonne, et belle et grande nature. Il vaut mieux que moi* » (sic).

Et jamais de fadeurs, de sentimentalités suaves; plus il se sent accroché à quelqu'un, plus il est jovial et grossier. Il dit « *le* Bouilhet » ; il parle du « *gars Feydeau* ». Duplan ne lui écrit pas ; Duplan le laisse tomber ; alors ce billet doux en guise de rappel : « *Si tu pouvais me donner des nouvelles d'un nommé Duplan, tu serais bien aimable. S'il est malade, tu lui diras que je l'embrasse ; mais s'il se porte bien, tu lui crieras dans les oreilles qu'il est un sacré nom de Dieu de cochon qui oublie son vieux G.F.* » Et à Bouilhet qui broie du noir — c'est bien vrai que la vie n'est pas drôle : « *Adieu, mon pauvre vieux bougre. Aime-moi toujours. Y a pu qu'nous, va ! Mais sois crâne, nom de nom, sois crâne !* »

♣

UN homme qui riait beaucoup. Un côté chez lui, permanent, de fougue et de blague. Du gros rire, pas subtil. Des plaisanteries, exprès, énormes. Plus c'était bête, plus il se réjouissait. Ce post-scriptum, par exemple, d'une lettre à Caro II : « *Suppose que je m'appelle Druche. Alors tu me dirais : comme tu es beau, Druche !* » *Propriété*, dans l'orthographe réglementaire, lui paraît insuffisant pour la grandeur de la chose ; il écrira donc : « *Proprilliété* ». « *Duriuscule* » est un mot de sa création pour désigner ce qui est d'une lecture difficile.

Il a un don d'imitateur. Pendant deux mois, nous dit du Camp, qui exagère, après le passage de Mme Dorval à Rouen, Flaubert ne parlait plus qu'avec l'accent de cette charmante. En Haute-Egypte, il adopte le personnage d'un vieux rentier normand que Dieu sait quelle aberration a conduit dans ces solitudes ; il s'appelle « Quarafon » et du Camp est « le père Etienne ». « *Nous nous promenons en nous soutenant réciproquement et en bavachant. Cent fois par jour, il me dit d'écrire à son neveu le substitut pour lui demander de venir parce qu'il ne se sent pas bien. Le soir, pour nous coucher, ça dure une demi-heure. Nous beuglons en geignant et en nous retournant pesamment comme des gens abîmés de rhumatismes : Allons, bonsoir, mon ami, bonsoir !* » Puis il fut saint Polycarpe, puis le R.P. Cruchard, « aumônier des Dames de la Désillusion ».

A travers ses lettres, comme des pétards, des facéties tout à coup. « *Ce soir, sur la rivière, les poissons sautaient avec des folâtreries incroyables, comme des bourgeois invités à prendre le thé à la préfecture* », ou ceci : « *Je m'embête tellement en chemin de fer qu'au bout de cinq minutes, je hurle d'ennui en bâillant. On croit, dans le wagon, que c'est un chien oublié. Pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire.* »

Le parti de l'indignation

LUCIDE, le monsieur. Sur lui-même, d'abord. Ce contempteur des « bourgeois », il sait trop qu'en un autre sens (non plus le béotien, mais l'installé), il est un bourgeois lui aussi. « *Ma vie n'a pas manqué de coussins où je me calais dans les coins en oubliant les autres.* » Et s'il a sur les prolétaires du Second Empire des phrases pénibles (il est vrai qu'il parle à son neveu Commanville, un négociant), il se juge et se rachète. Sur le fameux livre de Taine, les *Origines de la France contemporaine*, il ne manque pas de discernement : « *La peur horrible qu'il a eue pour ses rentes en* 1871 *influe beaucoup sur ses vues historiques.* » La capitulation de Paris l'a écœuré au point qu'il a arraché, sur le coup, son ruban rouge ; et il faut le voir, en 1877, déchaîné contre Mac-Mahon ; « *et moi qui me croyais un sceptique !* »

Il a beaucoup admiré Gœthe, mais, plus il avance, moins il se sent « olympien », « *c'est une qualité qui me manque absolument* », et si La Rochefoucauld définit l'honnête homme : « *Celui qui ne s'étonne de rien* », alors, dit Flaubert, ce n'est pas moi, « *car je m'étonne de beaucoup de choses* ».

Il se découvre une parenté avec ce Clootz qui, en 1793, était « *du parti de l'indignation* » et, en février 1880 (mais dans trois mois il sera mort), il annonce à Maupassant un projet qu'il a conçu : une série d'articles sur les vrais maîtres de la France et du monde, les hommes d'argent, les grandes banques.

Un sanglot dans la gorge

DANS ses dix dernières années, il s'était beaucoup assombri. Toute cette fauchaison, à ses côtés ! Bouilhet qui disparait en juillet 1869, Duplan en mars 1870, puis sa mère et Gautier en 1872, puis G. Sand en 1876. Et la guerre, notre écrasement, les conditions surtout de notre écrasement, qu'il entredevine, lui ont mis dans l'âme une tristesse qui ne s'en va pas. Les dîners Magny l'exaspèrent à présent ; on y a, dit-il, « *intercalé des binettes odieuses* », et s'accroît en lui ce qu'il nomme son « *état d'insupportation* ». « *Avec mon joli petit tempérament nerveux...* » ; cet aveu-là est pour Commanville, qui l'a vu de trop près ; il ne lui apprend rien ; et à Mme Brainne, ceci, qu'il n'était pas forcé de lui dire, mais Mme Brainne est du genre de femmes à qui l'on dit beaucoup de choses : « *Tout ce qui me touche me pénètre.* » En février 1865, il confiait déjà à sa nièce : « *Le fond de l'air n'est pas gai en moi* », et c'est en 1870 qu'il murmure pour G. Sand : « *J'ai perpétuellement comme un sanglot dans la gorge.* » En juin 1870 Avant les grandes tragédies.

Mais cela, c'est une autre histoire, et M. Flaubert, l'homme aux travestis et aux cuirasses, n'aimait point qu'on lui parlât sans y être autorisé.

H. G.

(*Suite de la page 25*)

dans ces pages tout ce qui a été dit sur les camps de concentration soviétiques par ceux qui ont pu en réchapper. Il s'agit d'un monde d'où est exclue toute cruauté volontaire, tout abaissement injurieux de l'homme. C'est là qu'on discerne la grande différence d'avec les camps nazis. Les concentrationnaires soviétiques ne sont pas des hommes qu'on veut déshonorer, dont on veut faire des bêtes, ce sont des esclaves qu'on utilise, sans se soucier qu'ils souffrent ou qu'ils crèvent.

Le narrateur parvient à s'échapper. Tant qu'il traverse seul la toundra, le récit reste aussi poignant. Mais il rencontre ensuite des hommes et on ne peut alors croire facilement à tout ce qu'il raconte. Est-ce parce que cela dépasse notre imagination ? Est-ce la faute de l'auteur ? On ne sait. Mais il reste cette découverte : qu'un homme captif, puis fugitif, dans le pays qu'on imagine le plus rude et le plus sauvage, en a gardé un souvenir tendre et ébloui.

Telle est, dit-on, la Sibérie, et telle a-t-elle toujours été. Ceux-là mêmes qu'on y envoie pour qu'ils souffrent trouvent en elle non pas une consolation, mais un attachement imprévu.

Quand ce ne serait que pour cela, et même si l'on ne tient compte ni de la vérité qui nous y est encore une fois révélée sur les esclaves dont il parle, ni des aventures d'une évasion aux limites d'un continent, le livre mérite d'être lu.

★

Le monde à l'envers

TANGUY

par Michel del Castillo. Ed. Julliard, 264 pages, 690 francs.

QUELS hommes sont-ils maintenant ces millions d'enfants qui furent dans des camps d'internement ou de concentration, victimes de la solitude, du désarroi et de la faim, à un âge où *« ils avaient besoin de croire aux contes »* ?

L'un d'entre eux, Michel del Castillo, nous le dit dans son livre *Tanguy*. Chassé d'Espagne par Franco, interné dans un camp du Midi de la France, puis envoyé par erreur à 9 ans dans un camp nazi où il restera pendant 4 ans, Tanguy raconte avec simplicité comment il est descendu au fond de l'horreur. Comment, enfin libéré, il fut maltraité comme « rouge » dans une école de Frères espagnols, comment un père jésuite le sauva, l'éduqua, *« lui fournissant le moyen le plus sûr de s'évader de son présent : le goût de ce qui est immortel »*.

De nombreux livres furent écrits sur « l'univers concentrationnaire », mais aucun n'a décrit ce que peut être dans un cerveau d'enfant, vierge de tout préjugé, la vision de ce monde à l'envers, de ce monde inhumain. Cette lente tristesse, cette déception totale au-delà de l'indignation qui conduira plus tard Tangy à être « anti-tout ce qui finit en « isme » et à ne plus croire qu'en l'individu, en ces quelques mains qui se sont tendues vers lui, et ont fait reculer la mort.

Des Allemands l'ont torturé, mais un Allemand l'a sauvé, des Frères l'ont persécuté, mais un religieux l'a aimé. Tanguy en tire cette leçon de ne détester que la haine, de *« s'obstiner à aimer la vie et les hommes avec un désespoir farouche. Et pour ce qu'il avait appris la valeur du sang de ses frères, à se sentir incapable d'en verser une seule goutte, fût-ce pour construire le meilleur des mondes possible »*.

Il faut lire *Tanguy* qui dit avec sobriété que les temps modernes, aussi monstrueux soient-ils, ne tentent pas l'homme « au-delà de ses forces » et lui permettent encore de ressusciter.

ESSAIS

A la verticale

CE QUI EST ÉCRIT EN NOUS

par Alfred Fabre-Luce, Ed. Domat, 214 pages.

IL n'a fallu qu'à peine un siècle, écrit Fabre-Luce après beaucoup d'autres, et le mot Dieu qui avait mis plusieurs millénaires à gagner son singulier et sa majuscule a perdu son sens. La preuve : il les a tous. Il sert à qui en a besoin. Derrière lui, poursuit-il, font la queue le philosophe du devenir et celui de l'immanence, le savant du déterminisme universel et celui de l'évolution. Quant à Dieu lui-même, on lui cherche des succédanés. Il n'est que de choisir : l'astrologie, les voyantes, l'inconscient, le marxisme, l'existentialisme proposent des cultes à bon marché. Mais aucun d'entre eux ne donne ce que Dieu donnait et tous, les uns après les autres, se révèlent faux, et vides, et virulents.

C'est sans doute aller trop loin ; c'est mieux encore aller trop vite. De même qu'Alfred Fabre-Luce passe des voyantes à Marx sans dévier de sa ligne et comme du même pas, on le voit procéder par raccourcis et formules qui sont autant d'accélérations. Il est pressé : son sujet est vaste et son essai, court. Quand il écrit que « les réactions de panique suscitées par les découvertes nucléaires sont peut-être l'amorce d'un nouveau sacré », quand il nous parle du « monde glacé » d'Einstein, il nous vient à l'esprit qu'il veut prouver plus que décrire. En fait, le monde sans Dieu dont il propose le panorama, ce monde couvert de faux dieux n'est pas n'importe quel monde mais celui où règnent « les maîtres à penser de la Libération » où la religion elle-même se pervertit, faute d'une « direction spirituelle » et dont le procès a été fait, déjà, par Gustave Thibon et Gabriel Marcel. C'est un monde où l'on voit le christianisme « passer à l'ennemi avec armes et bagages » (exemples : le P. Teilhard de Chardin et les prêtres-ouvriers)...

Le monde moderne

Fabre-Luce n'a aucune peine à montrer la déspiritualisation du siècle. Mais, ce faisant, ne découvre-t-il pas la signification qu'il donne au spirituel ? Le spirituel est tout ce que n'est pas le monde d'aujourd'hui. La première faiblesse du livre est sa trop grande rapidité, son caractère schématique, la seconde en est le ton même : une défense du spirituel qui se construit par élimination. L'auteur (c'est aussi le procédé de Gabriel Marcel dans *Les Hommes contre l'humain*) juge le monde moderne parce qu'il le refuse et le refuse dans sa modernité. La seconde partie, moins énumérative bien qu'elle fasse appel à un trop grand nombre d'études et d'expériences — depuis Pierre Janet jusqu'à Michaux, de l'observation psychologique à la mescaline — a pour dessin de montrer qu'être humain c'est s'accorder à la nature et que la religion est dans la nature.

M. Fabre-Luce n'est lui-même que seul et ne pense que quand il livre sa propre pensée, là où — c'est la dernière partie du livre — il expose pourquoi il est catholique et comment il vit sa foi. C'est alors qu'il échappe à toute critique, à toute hâte et à cette tentation d'élever au-dessus de notre temps une verticale à l'extrémité de laquelle il est possible d'en observer les grandes lignes mais au prix, le plus souvent, de sa singularité, de son humanité, et sans pouvoir le comprendre. Les condamnations qui se pratiquent de loin rendent myope. Tandis que, décrivant son christianisme personnel, c'est au-dessus de lui-même que Fabre-Luce trace une verticale. Celle-ci est permise parce qu'en réalité elle lui est intérieure.

Cette semaine en librairie

— *Que peut-on bien faire, Baptiste, par un temps pareil ?* (« New York Times »)

ROMANS

Roger Peyrefitte : **Les chevaliers de Malte** (Flammarion).

L'auteur a attendu que M. René Coty ait quitté Rome.

TRADUCTION

Iris Murdoch : **Dans le Filet** (Plon). Dans le style de **Helzapoppin.**

ARTS

Michel Seuphor : **Dictionnaire de la peinture abstraite** (Fern. Hazan).

VOYAGES

Georges Pillement : **La France Inconnue** (Grasset).

CINEMA

Marie Seton : **Eisenstein** (Edition du Seuil).

P.-E. Sales Gomes : **Jean Vigo** (Ed. du Seuil).

TEMOIGNAGE

Micheline Maurel : **Un camp très ordinaire** (Ed. de Minuit). Préface de François Mauriac.

HISTOIRE

André Bonnard : **Civilisation grecque** (Ed. Clairfontaine).

CLASSIQUES

Alexis de Tocqueville : **Œuvres complètes.** Tome V (Gallimard).

LA NEF

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

ALGÉRIE

Les bases d'une solution

Une lettre de Napoléon III

- Le Professeur JOLIOT-CURIE dénonce les dangers des expériences atomiques
- Que coûte, que rapporte à la France sa présence Outre-Mer ?
- Première publication intégrale du rapport de Nixon sur l'Afrique

Les Champs-Elysées, tels que les voit Raymond QUENEAU

Une étude spéciale sur l'AUTOMATION

Le numéro de Mai est en vente chez tous les marchands de journaux

VOTRE BIBLIOTHÈQUE N'EST PAS UNE AFFAIRE D'ARGENT

Vous pouvez maintenant vous monter une véritable bibliothèque de grands auteurs classiques et contemporains, soigneusement présentés. Grâce au Cercle de la Bibliothèque Mondiale, chaque volume, d'une présentation raffinée, revient, en moyenne à 125 fr. (broché) ou 250 fr. (relié). Ecrivez à la Bibliothèque Mondiale (serv. EX-8), 8, rue de Berri, à Paris (8e) qui, sur simple demande, entièrement gratuitement vous enverra un colis de 4 volumes (3 brochés et 1 relié). Vous les examinerez et vous ne les paierez que s'ils vous donnent satisfaction : 600 francs les 4 volumes. sinon, vous les retournerez à nos frais.

Les guerriers du Moyen Age se faisaient rectifier le nez

Le traitement des blessures de guerre au Moyen Age avait souvent pour complément la chirurgie esthétique (en particulier celle du nez). Grâce au succès de leurs greffes, les Branca de Catane avaient acquis dans cette spécialité une réputation considérable. C'est ce que nous apprend Guy Beaujouan dans la contribution qu'il a donnée à **La Science antique et médiévale**, premier tome paru d'une **Histoire générale des Sciences** en 3 volumes dirigée par René Taton. Cette collection largement illustrée fournira un tableau objectif et précis de l'évolution scientifique considérée comme un élément essentiel de l'histoire humaine. Documentation détaillée sur demande aux P.U.F., 108, boulevard Saint-Germain, Paris (6e).

La Nuit du Long Couteau

Toute la presse, rendant compte du procès qui vient de s'ouvrir à MUNICH et qui rappelle au public la sinistre **affaire Röhm**, évoque cette nuit du 30 juin 1934 où, sur l'ordre de Hitler, furent exécutés de nombreux chefs S. A., et la qualifie de « nuit du long couteau ». Cette expression est de BENOIST-MECHIN et elle est même le titre de l'un des chapitres les plus dramatiques de son HISTOIRE DE L'ARMEE ALLEMANDE, grand livre d'histoire et livre prophétique, publié en 1936-1938, et qui reste toujours d'actualité.

Depuis, BENOIST-MECHIN a publié : MUSTAPHA-KEMAL, IBN-SEOUD et SOIXANTE JOURS QUI EBRANLERENT L'OCCIDENT, tous ouvrages qui sont devenus des « best-sellers » de l'édition dans le domaine de l'histoire politique et dont, depuis deux ans, près de 300.000 exemplaires au total ont été tirés sur les presses des Editions ALBIN MICHEL.

OCCIDENT-WESTERN WORLD

Le premier journal sans frontières

Nouveau match transatlantique :
Sén. KNOWLAND-Paul van ZEELAND

LE MOMENT EST-IL VENU DE NÉGOCIER AVEC L'U.R.S.S. ?

ET LES ARTICLES DE :
Raymond ARON, professeur à la Sorbonne ; Adolf A. BERLE,, avocat et diplomate américain ; Guy WINT, Manchester Guardian ; T. R. FYVEL, critique britannique ; Claude BRULE, Paris-Presse ; Russel LYNES, auteur satirique américain ; Nelson ROCKEFELLER, ancien sous-secrétaire d'Etat américain ; Charles HARGROVE, journaliste anglais ; Hermann ABS, président de la Suddeutsche Bank ; Ernest CUNEO, avocat et humoriste américain

37, rue du Louvre - PARIS (2e)
Tél. GUT. 94-00 et TUR. 96-80

Abonnement annuel : 2.500 francs

Le N° 250 francs en vente dans les librairies et kiosques principaux de Paris

MAISON

Il y a bruit et bruit

DURANT des siècles, les matériaux lourds (pierre, moellons, marbre, etc.) utilisés en construction assuraient non seulement une protection contre les rigueurs de la température, mais opposaient un obstacle suffisant aux bruits d'une époque qui ne connaissait pas plus la radio que les avions à réaction.

Les techniques modernes de construction, en l'allégeant, la rendent plus sonore, pendant que les causes extérieures de bruit vont en se multipliant.

Ingénieurs et architectes, dont la résistance nerveuse n'est pas meilleure que celle de leurs clients, se penchent quotidiennement sur le problème compliqué de l'isolation phonique.

M. Le Corbusier, dans sa Cité radieuse de Marseille, a réussi un modèle du genre.

Ce qu'il faut savoir

● Il y a deux sortes de bruits :

1° Les bruits aériens provoqués par le tonnerre, le vent, les moteurs d'avions et d'autos, les voix humaines, etc.

2° Les bruits « d'impact » résultant du choc de deux corps sonores transmis par un élément solide. Par exemple des coups frappés contre une cloison et propagés par cet élément même. Tous les prisonniers ont eu recours à ce procédé acoustique classique.

● Le son se canalise toujours aux endroits de moindre résistance (cloisons minces, fentes, trous, etc.) Un seul clou mis en contact avec une canalisation (élément conducteur par excellence) suffit à faire propager des bruits insolites.

Un exemple bien connu de bruit transmis par des tuyauteries est celui de la chaudière de chauffage central dont on entend le chargement en charbon jusqu'au 6e étage d'un immeuble.

● Le décibel est l'unité de mesure de l'énergie sonore. Des appareils ont été mis au point qui permettent de connaître avec précision si l'isolation phonique d'un local est de 30, 40 ou 70 décibels.

● Le chiffre de 40 décibels est considéré comme un grand maximum dans le domaine du confort acoustique (voir « Santé », page 11).

La lutte contre le bruit

Cette lutte est d'autant plus difficile à mener que le problème (en dehors des considérations financières qui ne sont pas à dédaigner) se pose de façons toujours différentes :

● Insonorisation marchant de pair avec la construction d'un bâtiment neuf.
● Isolation phonique d'un (ou partie) d'immeuble déjà construit.
● Age de la construction existante et types des matériaux qui ont servi à l'édifier.
● Région dans laquelle se trouve le local (climat froid, venteux, bord de mer, montagne, etc.).
● Proximité d'usines.
● Circulation routière particulièrement dense.
● Métro, etc.

Constructions nouvelles

L'isolation phonique marchant de pair avec la construction d'un local est à la fois plus efficace et plus économiquement réalisable.

Procédés et matériaux ne manquent pas. Spécialistes non plus qui essayent d'obtenir des résultats satisfaisants sans grever par trop les prix déjà élevés de la construction initiale. Il ne nous appartient pas de faire ici une étude détaillée de la question. Nous nous contenterons de dégager les trois grands principes de base :

● L'air, élément inerte et passif, est un isolant de premier ordre (les matériaux nouveaux utilisés pour le gros œuvre sont presque tous de complexion cellulaire.

● Les parois intérieures, même si elles sont construites avec un matériau isolant (béton léger ou agglomérés de fibres de bois ou végétales), doivent être désolidarisées du gros œuvre dans la mesure du possible. Planchers flottants, parois montées sur semelles isolantes, plafonds suspendus, etc., sans oublier les canalisations gainées de liège ou d'amiante.

● Le mastic qui durcit à l'air fait vibrer les vitres. On tend de plus en plus à le remplacer par des joints de matière plastique. L'idéal en matière de fenêtres consiste à utiliser un de ces nouveaux vitrages faites de deux vitres d'épaisseurs différentes séparées par une couche d'air déshydraté et montées sur un joint étanche. (*Thermolux de la Cie Saint-Gobain* ou *Thermopane de la Cie des Glaces de Boussois.*)

Dans un immeuble déjà construit

En ce qui concerne les bruits extérieurs, il n'y a pas de règle générale pour insonoriser des locaux existants. Les techniques varient suivant les cas d'espèce : gros œuvre de pierres ou de moellons (constructions anciennes) ou de briques creuses ou de dalles de béton (constructions modernes).

Abords et plan général de la maison entrent aussi en ligne de compte.

● L'ABSORPTION ACOUSTIQUE qui vise à atténuer à l'intérieur d'un local les bruits émis dans ce local même est relativement facile à réaliser.

1°) *Les cloisons intérieures* peuvent être doublées de panneaux apparents ou non en agglomérés de fibres de bois, liège ou plastiques.

Un bâti de lattes de bois monté sur semelles de caoutchouc (ou plastique) se fixe sur la cloison à isoler à l'aide de chevilles de plomb. Les panneaux sont ensuite cloués ou mieux collés sur ce bâti. Un autre procédé consiste à fixer sur ces lattes des grands panneaux d'Isorel et à bourrer l'intervalle de laine de verre. Il est pratiquement impossible de donner une précision sur le coût de ce genre de travaux. On peut prendre pour base les chiffres de 1.500 à 2.000 frs le mètre carré.

2°) *Les plafonds* s'habillent de revêtements absorbants souvent décoratifs qui se présentent sous la forme de grands carreaux perforés en agglomérés de fibres végétales. Ils sont montés sur de légers cadres de bois isolés sur semelles de caoutchouc. Plus le vide laissé entre le plafond existant et le nouveau faux plafond est grand, plus le matelas d'air est important, plus l'absorption acoustique est efficace. (Prix : environ 3.000 frs le m2.) On utilise également ce genre de revêtement pour les doubles parois. Nouveaux venus, les plastiques cellulaires connaissent un succès qui va croissant (Klégecell de Kléber-Colombes).

3°) *Les sols.* La solution idéale est évidemment le parquet flottant n'ayant aucun contact avec les murs et le sol existants.

Cette solution n'est pas toujours réalisable ni techniquement ni financièrement.

Aussi, les fabricants de tapis et autres habillages de sols ont-ils essayé de mettre au point des revêtements faciles à poser aussi bons isolants thermiques que soniques.

Des dalles thermoplastiques à la moquette de laine antimites posée sur une épaisse thibaude, la gamme est vaste.

Nouveau venu, le « Padelou » de France-Tapis s'avère une réussite en son genre. Cette moquette bouclée, textile et poil animal, est doublée d'une couche de caoutchouc cellulaire qui se colle directement sur le sol, quelle que soit la nature de ce dernier (bois, carrelages, ciment, etc.). Prix : 3.000 frs le m2.

En paille : petit, blanc et classique.

Les cinq trucs de Madame Express

S'il est un domaine où il est dangereux d'improviser, c'est bien celui de « l'isophonie ». Pour tenter d'atténuer l'intensité de certains bruits, voici cinq trucs faciles à réaliser.

● Faire placer sous les tapis cloués et même sous les carpettes des feuilles d'aluminium contrecollées sur papier kraft.

● Doubler de feutrine les doubles rideaux des pièces donnant sur la rue. Les rideaux une fois tirés amortiront beaucoup plus les bruits nocturnes extérieurs.

● Placer sous la machine à coudre ou à écrire, le poste de radio, le pick-up, un petit tapis de mousse de latex du genre tapis de bains (250 frs, Prisunic).

● Equiper toutes les portes, y compris celles des placards, de petites butées de caoutchouc (Antibruit Silencia : 45 frs l'une, grands magasins).

● Et une nouveauté : le *Duplex Vibrasto*, qui est un isolant souple décoratif vendu au mètre.

Cet aggloméré de mousse cellulaire aux alvéoles ouverts est recouvert d'une résille textile qui fait corps avec le support. Cet isolant se colle au mur à la manière d'un papier peint (2.500 francs le m2 environ).

— Bon à savoir : —

Maisons familiales de vacances

IL existe en France une centaine de Maisons familiales de vacances dont la formule est excellente quand on ne craint ni la vie collective ni une légère participation aux travaux ménagers.

Les chambres y sont très demandées, mais on peut encore trouver de la place actuellement pour les périodes suivantes : 15 juin-10 juillet et 25 août-30 septembre.

Les prix sont de l'ordre de 500 à 700 francs par jour et par adulte et sensiblement inférieurs pour les enfants selon leur âge.

Si la formule vous intéresse, vous pouvez demander la liste des organismes qui gèrent des Maisons familiales (mer, campagne, montagne) :

— A la Fédération Nationale des Maisons familiales, 28, place Saint-Georges, Paris (9e) ;
ou bien vous adresser directement :

— A l'Œuvre du Moulin Vert, 28, place Saint-Georges, Paris ;

— A la Fédération des Colonies de Vacances, 17, rue Viète, Paris (17e).

qui nous ont assuré disposer encore de quelques places.

JAMIQUA
Boutique - Couture
ROBES ET ENSEMBLES D'ETE
6, RUE MARBEUF

le parfum le plus précieux du monde
Shuit-huit
STERLÉ

Premières Communions et Baptêmes
...une adresse intéressante à retenir : Confiserie R. GESSLER, 41, rue Beaubourg, ARC. 01-24. PRIX DE GROS. Splendide collection de boîtes, bonbonnières, corbeilles et bouquets de dragées pour la table, dragées excellentes, confiserie, chocolats, biscuits, conserves des marques les plus renommées

Quilichini
ESCARPIN CHEVREAU forme italienne
Tous coloris .... [illegible] fr.
Sac assorti
[illegible], rue La Boétie (8e) - St-Philippe-du-Roule

GLACIER - CONFISEUR
SALON DE THE
Vivier
2, avenue de Châtillon, 2
91, rue d'Alésia, 91
PARIS - 14e
Tél. : VAU. 16-05
SPECIALITES POUR LUNCHS ET COCKTAILS
Personnel et matériel complet pour réceptions
LIVRAISON PARIS-BANLIEUE

En bois : grand, noir et original.

CADEAUX

Un beau souvenir

LES cadeaux de première communion peuvent être classiques, donc à sujets religieux, mais il faut penser qu'un enfant recevra des dizaines de cadeaux et qu'une seule Vierge et un seul Christ lui suffiront pour la vie. Il faudra donc rechercher des cadeaux qui pourront leur servir longtemps en souvenir de ce jour.

Le cadeau collectif est une bonne solution, par exemple pour une fille : un bracelet à breloques, chacun ajoutant sa breloque personnelle. Pour un garçon, une garniture de bureau composée de plusieurs éléments.

Voici quelques objets sélectionnés par Madame Express et qui peuvent rendre service aux oncles, tantes, parrains et marraines à court d'idées :

● Un petit signet à livre de forme triangulaire en maroquin blanc, portant en inscription dorée : « C'est là que je me suis endormi » : 600 frs (*Au Temps des Rois, 80, rue de Rennes*).

● Un cent de cartes de visite similigravure : 950 frs. La plaque en gravure avec le nom seulement : 1.300 frs. Le cente de cartes : 1.000 frs (*Marguerita, 159, avenue Kléber*).

● Une médaille de confirmation en bronze doré ou argenté, de 5 cm de diamètre, portant une croix en relief et le texte des mots rituels ; après la cérémonie, on la met sur la table de nuit ou à la tête du lit : 1.100 frs (*Atelier d'Art Liturgique, 8, rue du Vieux-Colombier*).

● Une petite bourse à monnaie en fines mailles de métal argenté, copie des porte-monnaie de nos grand-mères : 1.300 frs (*Jones, 39, avenue Victor-Hugo*).

● De charmantes gravures religieuses de Josette Boland dans un cadre gainé 18×24 : 1.500 frs (*Pavillet, 50, avenue Victor-Hugo*).

● Un porte-clé médaille saint Christophe tout argent, face pouvant être gravée : 1.500 frs (*Chalmette, 17, boulevard Malesherbes*).

● Un cadre de voyage en maroquin entièrement plat : 1.900 frs (*Chalmette*).

● Dans un coffret, un portefeuille et un porte-monnaie en maroquin grain porc : 1.995 frs (*Icare, 2, rue de Châteaudun*).

● Une gourmette en argent porte-médaille à anneau allongé : 2.200 frs ; toute une variété de breloques en argent de 700 à 1.500 fr (*Jean Eté, 70, faubourg Saint-Honoré*).

● Des boutons de manchette pastille à chiffrer en argent : 2.200 frs ; chiffrage en plus : 2.500 frs (*Jean Eté*).

● Des ciseaux et coupe-papier de bureau dans un étui en maroquin : 2.400 frs (*Chalmette*).

● Un petit « coffre à trésor » en maroquin blanc clouté d'or : 2.900 frs (*Strich, 5, rue d'Arcole*).

● Une valise extra-souple en cordoual grain-porc qui permet l'élasticité de la capacité, fermeture à glissière 60 cm : 3.500 frs (*Icare, 2, rue de Châteaudun*).

● Un sous-main décoré d'une gravure ancienne « Les petites filles modèles » : 3.300 frs. Une corbeille à papier assortie : 3.300 frs (*De Rotherens, 85, rue de Courcelles*).

● Une plaque d'identité en argent, pour garçon : 3.900 frs (*Jean Eté*)

● Une médaille en argent, vierge moderne, avec gourmette : 6.700 frs (*Jean Eté*).

● Une croix classique composée de onze petites perles de culture montées sur or 18 carats: 12.500 frs (*Godechot, 31, boulevard Saint-Martin*).

La maison *Jean Eté* accepte d'envoyer en province franco de port, d'emballage et d'assurance.

MODE

Le mois des chapeaux

POUR une première communion ou un mariage, le chapeau est vraiment de rigueur, et le foulard jeté hâtivement sur la tête est presque une impolitesse, mieux vaut encore ne rien mettre.

Si vous n'avez pas l'habitude d'en porter, le mieux est de le choisir classique, noir ou blanc, ce sont des couleurs qui vont toujours et peuvent resservir plusieurs saisons. Ceux que Madame Express vous signale sont à un prix raisonnable : 3.500 francs. Ils ont cependant chacun un petit côté « modiste » (*Franck et Fils, 80, rue de Passy*).

● Le blanc est un canotier de paille, dont la calotte est drapée de mousseline, il existe également en bleu marine et en beige.

● Le noir, plus original, a l'air d'être fait en ruban de satin bouclé ; en réalité, il s'agit de copeaux de bois. Il est très amusant également en blanc. La calotte de paille s'enfonce bien sur la tête et se resserre avec une faveur. Enfin, un grand chapeau qui ne s'envole pas au moindre souffle.

→

LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CES PAGES SONT LIBRES DE TOUTE PUBLICITÉ.

Dominique Verdet
SPORT-COUTURE
3, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

NOUVELLE COLLECTION D'ETE
VETEMENTS PEAU ET CUIR
Tous les coloris
24.500 f.

D. FANNY

Modèles exclusifs
TISSUS HAUTE COUTURE
TAILLEURS ET ENSEMBLES
à partir de 18.000 francs
22 RUE DE LA PAIX

AURORE
Couture pour jeunes filles
de 15 à 20 ans
TOUTES les ROBES PRINTANIERES de JEUNES FILLES
195, Fg St-Honoré (angle r. Balzac)

VALROSE
habille
les plus grands
mariages
UNE COLLECTION ÉBLOUISSANTE UNIQUE A PARIS
44, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

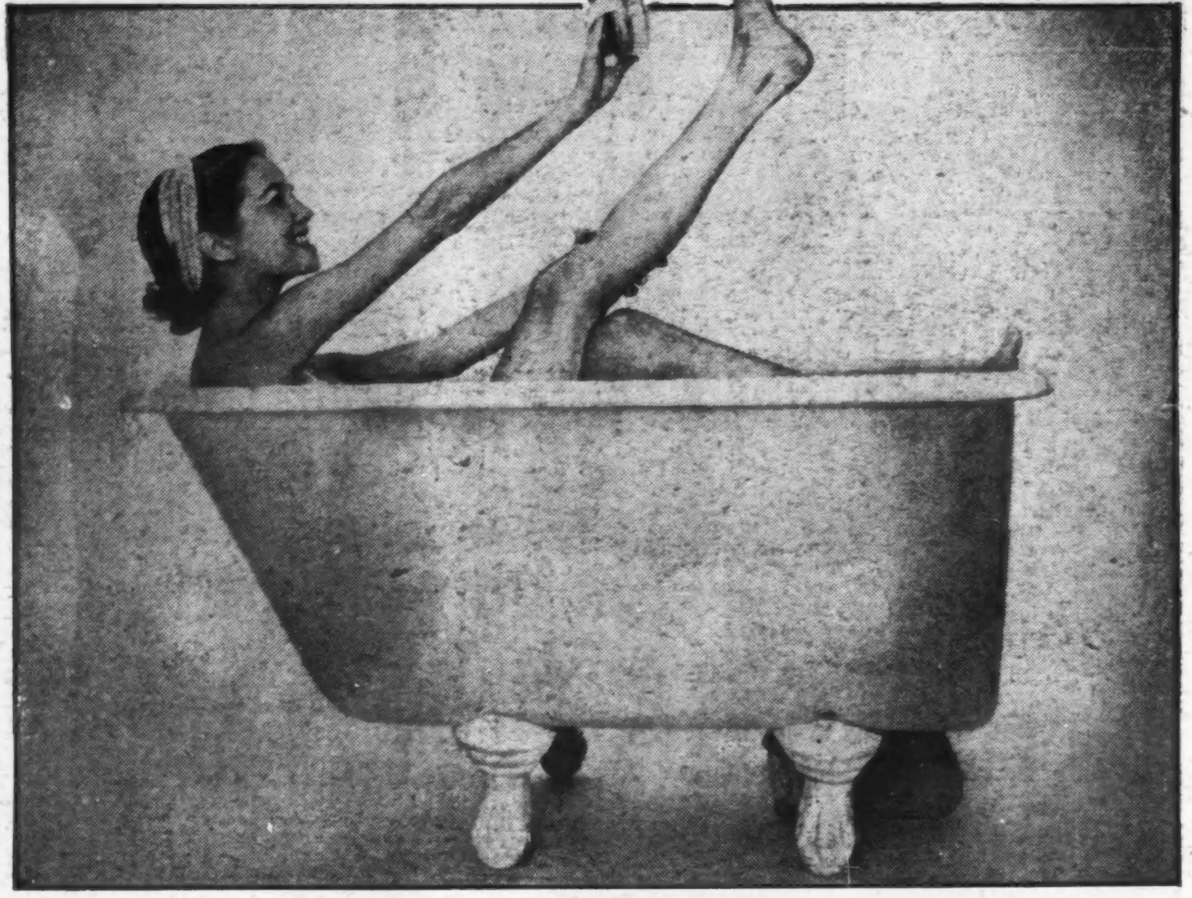
UNE PAGE AU FÉMININ

BEAUTÉ

Faites peau nette

ROBES sans manches, jambes sans bas, et bientôt maillot de bain exigent un minimum de discipline pour ne pas être indécente.

Il y a cinq façons de supprimer les poils inesthétiques :



Il faut un minimum de discipline

L'épilation

En dehors de l'épilation à la pince réservée aux sourcils, il reste :

● LE RASOIR : C'est une solution économique, mais qui présente l'inconvénient de faire repousser le poil encore plus dru et dur comme une barbe d'homme. Pour être parfaitement nette sous les bras par exemple, il est nécessaire de l'employer presque tous les jours, ce qui risque d'irriter la peau. En tout cas, pas de rasoir électrique qui peut déterminer des réactions glandulaires. Eviter également l'usage d'un désodorisant si l'on se rase.

Le disque de papier émeri est basé sur le même principe : il use le poil au lieu de le couper. Il est commode pour les jambes, à condition de renouveler l'opération tous les jours ou tous les deux jours. Un inconvénient : le poil repousse ensuite en vrille, ce qui rend presque impossible l'épilation à la cire.

● LES CRÈMES ÉPILATOIRES : Elles détruisent le poil par action chimique, mais ne touchent pas à la racine. Moins irritantes que le rasoir, moins douloureuses que la cire, elles sont surtout commodes pour les aisselles. Il est nécessaire de les employer environ toutes les semaines. Helena Rubinstein a mis au point une crème « Nudine » spéciale pour les peaux délicates et que nous avons employée avec toute satisfaction.

Un inconvénient : ces produits ont une odeur extrêmement désagréable et qui persiste un peu après l'usage. Certains sont inodores, mais alors leur action est beaucoup plus lente, l'efficacité du produit étant proportionnelle à son odeur.

● L'ÉPILATION A LA CIRE : Elle arrache le poil et sa racine et agit par conséquent beaucoup plus longtemps que les autres procédés. L'épilation à la cire affaiblissant considérablement le poil, elle doit être faite douze fois la première année, puis de moins en moins souvent jusqu'à n'avoir plus besoin que de deux ou trois épilations par an. Faite par une spécialiste, elle est un peu désagréable, mais non douloureuse sur les jambes. Pour les aisselles, il faut être très, très, très courageuse. L'avantage est que le poil ne repousse pas dur. L'inconvénient : il faut attendre que le poil ait repris une certaine longueur avant de pouvoir recommencer.

Elle coûte entre 600 et 1.000 francs pour les jambes dans les instituts de beauté (Harriet Hubbard Ayer, Charles of the Ritz, Revlon, etc.). Les femmes très brunes peuvent également l'employer pour les cuisses.

Il existe dans le commerce de la cire pour épilation à utiliser soi-même. Ce procédé est délicat à utiliser. La cire est une matière difficile à manipuler sans en mettre partout, on la retire trop tôt (et c'est inefficace) ou trop tard (et c'est douloureux). Mais pour celles qui acquièrent une bonne technique, il est évidemment beaucoup plus économique (Miel Epil d'Ella Baché et cire à épiler de Payot).

● L'ÉPILATION ÉLECTRIQUE : Elle consiste à enfoncer une aiguille à la racine du poil et à détruire le bulbe pileux par un courant électrique. Cette opération n'est pas douloureuse et détruit définitivement le poil. Cependant, s'il y a une raison endocrinienne ou constitutionnelle qui détermine l'existence d'un système pileux abondant, celui-ci réapparaîtra à partir de ce qui n'était jusque là qu'un duvet.

De plus, c'est une méthode coûteuse et longue puisque chaque poil doit être détruit un par un. L'épilation des jambes par ce système peut demander plusieurs dizaines de séances.

Elle doit donc être réservée aux poils relativement rares mais très disgracieux, par exemple sur le visage. L'application de cette méthode est, d'après la loi, strictement réservée au corps médical, les instituts de beauté n'ayant le droit de la pratiquer que sous contrôle d'un médecin. Il est donc préférable de s'adresser directement à un dermatologue si on désire l'utiliser.

La décoloration

Pour les duvets du visage, et même des bras et des cuisses, on peut aussi pratiquer la décoloration à l'eau oxygénée (20, 30 ou 40 volumes selon la sensibilité de l'épiderme).

Elle n'est réellement efficace, sur des duvets bruns, que mélangée à la poudre décolorante spéciale dont usent les coiffeurs, et qui n'est pas en vente dans le commerce.

Le mieux est donc, soit, s'il s'agit du visage, de la faire faire par son coiffeur ; soit de lui demander une boite de cette poudre et de procéder soi-même au mélange et à l'application.

La décoloration étant très accélérée par la chaleur, ce traitement, appliqué lorsqu'on peut s'exposer en même temps quelques minutes au soleil, est à recommander plus particulièrement l'été, pour les bras et les cuisses. Il est particulièrement économique.

Les soins de la peau

Après l'hiver, les bras sont souvent rendus rugueux par des poils atrophiés. Pour remédier à cette granulation inesthétique, il faut les brosser énergiquement avec de l'eau chaude et du savon doux. On peut ensuite les passer à l'huile d'amande douce ou encore au « Special oil » d'Harriet Hubbard Ayer. Insister sur les coudes qui sont généralement plus abimés.

Les jambes doivent également être brossées régulièrement. Les femmes devraient d'ailleurs remplacer toute l'année le gant de toilette par une brosse de bain qui adoucit la peau et active la circulation. C'est un achat assez important (entre 1.500 et 3.000 francs) mais qui vaut la peine et dure très longtemps. Si les jambes sont très desséchées et pèlent légèrement, les masser pendant plusieurs jours avec une crème grasse : « Crème de 8 heures » d'Arden, crème Nutrix de Lancôme. Si elles sont simplement un peu rêches, on peut utiliser des lotions pour les mains comme l'Alabaster de Charles of the Ritz ou l'Aqua-Marine de Revlon.

Les talons et la plante des pieds doivent être poncés et graissés très régulièrement non seulement pour des raisons esthétiques mais pour ne pas souffrir. Les coudes doivent également être poncés ou graissés si la peau est très fragile.

RECETTE

Les œufs à l'estragon

— *Un œuf et demi par personne.*
— *Un petit pot de crème fraîche.*
— *Une cuillerée à soupe de farine.*
— *Lait froid, beurre.*
— *Une grosse poignée d'estragon.*
— *Une échalote moyenne, sel et poivre.*

● Faire durcir les œufs ● Les partager en deux dans le sens de la longueur ● Ranger les blancs dans un plat beurré allant au four ● Piler les jaunes et les délayer avec un peu de lait froid ● Ajouter la farine, la crème fraîche et un peu de beurre ● Faire épaissir sur feu doux en remuant constamment ● Assaisonner ● Hacher l'estragon et l'échalote et l'ajouter à la sauce ● Remplir les œufs ● Mettre sur chacun d'eux une petite feuille d'estragon et un petit morceau de beurre ● Passer dix minutes à four chaud.

A propos de garantie

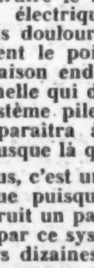
Dans notre article « Achats » (« L'Express » n° 306), nous écrivions à propos des tissus Boussac: « L'expression tissu garanti Boussac signifie qu'il s'agit simplement d'un tissu sortant bien d'une usine Boussac. »

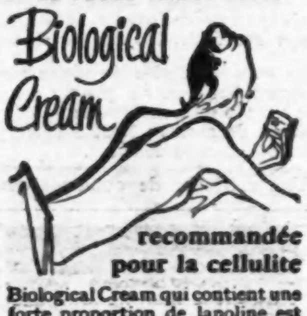
La maison Boussac nous prie de préciser à ce sujet que : « L'expression tissu garanti Boussac signifie que l'article portant cette marque est entièrement garanti par les Etablissements Boussac. En cas de défaillance à l'usage, l'acheteur serait intégralement remboursé. »

NOUVEAU SERUM DE BEAUTE
Hydrate et revitalise l'épiderme
Laboratoires GIR
7, boulevard d'Algérie - PARIS (19e) - Nord 67-91

Le parfum enveloppant
comme la soie

Crêpe de Chine
F. MILLOT
PARFUMEUR
PARIS


gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

POUR AFFINER VOTRE CORPS
ET VOTRE VISAGE VOICI


recommandée
pour la cellulite
Biological Cream qui contient une forte proportion de lanoline est particulièrement efficace en massages. Massez-vous donc ou faites-vous masser régulièrement avec Biological Cream : vos tissus se raffermiront, vous paraîtrez rajeunie parceque vous aurez minci.
HARRIET HUBBARD
Ayer
PARIS NEW-YORK
HA-132-169

« L'EXPRESS »

91, *Champs-Elysées, Paris* (8)
Téléphone : *ELYsées* 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Suite de la page 2

Un amalgame homogène

(...) Faites savoir partout que le commencement de la renaissance de la confiance des populations musulmanes ne pourra avoir lieu en Algérie sans quelques mesures politiques importantes et spectaculaires, dont la principale est le remplacement de M. Lacoste. D'autres devront suivre, telles que : liberté de la presse, libération des détenus politiques progressivement, et campagne de presse, cinéma, radio, télévision en permanence non plus auprès des Musulmans, mais auprès des Européens, pour qu'ils participent eux-mêmes à l'éducation et à l'émancipation des masses musulmanes par des contacts fréquents (...).

Travail de longue haleine qui doit mobiliser tous les Européens, du plus petit au plus grand, mais dont la réussite compensera tous les efforts accomplis (...)

En quelques mots, il faut faire accompagner l'éducation des Musulmans par celle des Européens, en vue d'obtenir un amalgame assez homogène des populations algériennes françaises.

Pour des raisons que vous devinerez facilement, je vous demanderai, si vous devez publier des extraits de la présente, de ne pas révéler mon nom, ni ma fonction, ni quoi que ce soit qui puisse aiguiller certains services.

X...,
Constantine.

Guy Mollet l'a dit !

« La paix des lâches » c'est la vôtre. Guy Mollet l'a dit !

On a épuré, torturé, fusillé les kollabos de Vichy et souvent de la même manière que les fellagha torturent, éventrent et émasculent (...)

Etes-vous avec les kokos, des valets, des kollabos soviéto-américains, au plus offrant ? (...)

R. Bisson,
Paris.

Lettre d'un Algérien

J'ai lu avec une extrême avidité votre témoignage sur l'Algérie. Il vaut pour vous, et pour toute une génération qui n'est pas la mienne (je suis votre aîné de vingt ans). Vous avez touché les points les plus sensibles du débat tragique où est engagée la nation...

Cette guerre est, pour la France, une épreuve cruciale. Ou elle la surmontera, dans le sens de sa vocation mystique, et elle sauvera l'essentiel, son avenir de grande puissance, en même temps que son âme. Ou, sous le faux prétexte de sauver son corps, elle y perdra, en même temps que son âme, toutes les chances de grandeur qu'elle détient encore en Afrique et dans le monde...

La guerre met donc en jeu l'idée que les Français doivent se faire de la patrie, une conception du monde et de l'homme...

Mais la tragédie nous engage dans un combat sans merci avec une effroyable antimystique qui constitue proprement l'essence du nazisme, qui est la « foi » propre aux Européens d'Algérie...

A la vérité, les Européens d'Algérie ne reconnaissent pour leur aucune des valeurs françaises. Ils bénéficient actuellement d'une effrayante imposture, selon laquelle on a tenté de créer une solidarité charnelle absolue entre eux et la France d'Europe, qu'ils méprisent, qu'ils exploitent comme une putain, tout en l'ignorant. Soustelle, Lacoste sont les propagandistes de cette imposture. En sont-ils pleinement conscients ? Je ne me hasarderai pas à répondre...

Il faut inlassablement revenir sur ce point : il n'y a pas conflit entre l'insurrection et la France, mais entre l'insurrection et le colonialisme. Il est inévitable que, une fois l'opinion française éveillée à la vérité par l'échec de la pacification, le conflit prenne son véritable visage...

Alors s'ouvrira tout grand dans l'âme et la chair de la nation un effroyable schisme. Peut-on le prévenir, et épargner cette épreuve peut-être mortelle au pays ? A ce pays dont les dirigeants sont aveuglés par Jupiter, et dont l'opinion somnole sous le chloroforme ?...

Tout statut d'égalité, dans quelque cadre institutionnel que ce soit, est instinctivement perçu par les Français d'Algérie comme attentatoire à leur être même. Pour eux, l'égalité avec le bougnoule est une injuste, une insupportable, une mortelle déchéance...

C'est le moment d'examiner les choses du point de vue des Arabes et des Berbères. Ceux qui connaissent, qui aiment la France, subissent en ce moment une torture morale que mes paroles ne sauraient exprimer...

Vous comprendrez que leur foi vacille aujourd'hui et que la guerre d'Algérie les ait précipités dans un doute véritablement tragique. C'est l'idée même de la France, non point telle qu'elle se pense, mais telle qu'elle s'est donnée à penser à tous ses fils d'outre-mer, qui est mise en contestation.

Quoi que fasse son pays, celui qui est né Français ne saurait rompre son appartenance à la patrie, sa mère. Mais celui qui n'est qu'un enfant d'adoption qui avait choisi la France dans son cœur, se demande aujourd'hui, dans l'angoisse, en remettant en cause sa vie entière, si tout ce en quoi il avait cru, tout ce pour quoi et par quoi il avait vécu, n'était pas « le beau mensonge et la pieuse ruse » dont parle Valéry, et qui peut lui apparaître sous l'horrible lumière des tortures et des massacres comme la plus abominable des mystifications.

Je sais bien qu'on dira que je parle en littérateur, en intellectuel dévoyé, irresponsable, corrupteur de la pensée et du langage français. Je vous conjure de croire que je ne fais que traduire ici ce que pensent et sentent, dans les profondeurs d'eux-mêmes, les plus primitifs de ces bougnoules pour qui la France était la France, et qu'elle n'est plus, sinon par ces quelques « traîtres » dont vous êtes, qui prouvent qu'elle n'a pas complètement renoncé à être elle-même, et que, par conséquent, ils n'ont pas encore le droit de désespérer...

Jean Amrouche.

Le secret de la stabilité

Le président du Conseil avise les animateurs de la rébellion algérienne que la France a pris toutes dispositions budgétaires pour maintenir, s'il le faut, pendant des années, une armée de quatre cent mille hommes en Algérie, cette armée, dite de pacification, étant, selon lui, le vrai moyen de « recréer des liens de fraternité » avec la population musulmane.

En prétendant engager ainsi la politique française pour des années à venir, le président du Conseil pourrait donner à penser qu'il croit à la pérennité de son gouvernement.

Il n'en est rien. M. Guy Mollet prévoit, avec modestie, la possibilité de sa chute.

Mais non point celle de sa politique.

Il demande à tous les groupes parlementaires d'affirmer avec solennité que sa politique serait obligatoirement poursuivie par tout gouvernement appelé à lui succéder.

Si le Parlement souscrivait à pareil engagement, il pourrait alors faire l'économie de toute crise ministérielle.

M. Guy Mollet a trouvé le secret de la stabilité gouvernementale.

Général Ary Le Dantec,
Saint-Lunaire.

Des économies à faire

Si la guerre d'Algérie s'arrêtait demain, quelle calamité :

— pour les commerçants, restaurateurs, hôteliers, cafetiers, dont les affaires n'ont jamais été aussi prospères !

— pour tous ceux qui ont trouvé un emploi temporaire dans la police (supplétifs, dames agents) ou dans d'autres administrations !

— surtout pour bon nombre d'Algériens eux-mêmes, officiers de réserve, qui ont trouvé une sinécure inespérée dans les unités territoriales dont l'inutilité est notoire !

Exemples : (...). Tous ces prétendus officiers, insistons là-dessus, n'ont jamais vu un fellagha.

Que l'on accorde une indemnité à leurs troupes (soldats et sous-officiers) qui, elles, prennent vingt-quatre heures de garde plus ou moins utile tous les dix jours ; mais, au moment où l'on parle tant d'économies, que l'on supprime ces prébendes que rien ne justifie, ou alors que l'on invite ces « parties prenantes » à rejoindre l'armée active qui, elle, paye de son sang et à qui l'on ne rendra jamais assez hommage.

Un territorial qui désirerait faire gratuitement son devoir, mais justiciable d'une punition militaire s'il refuse sa solde jugée par lui immorale !

X...,
Constantine.

Veut-on que cela recommence ?

Je n'aime pas votre attitude face à l'Allemagne. Systématiquement, vous nous dépeignez le peuple allemand comme étant militariste, fasciste, nationaliste (...).

Certes, l'Allemand a d'énormes défauts mais on ne peut lui reprocher d'aimer son pays et de vouloir lui donner une diplomatie et une armée (...).

N'avons-nous pas contribué à rejeter le peuple allemand vers Hitler ? (L'Allemagne paiera ! Les efforts de Briand sabotés).

Je ne me reconnais pas le droit de juger ceux qui, ayant souffert de l'Allemagne, s'en méfient. Mais c'est cette méfiance qui a engendré la guerre de 1939 et veut-on que cela recommence ?

R. L...,
Asnières.

Présence de la poésie

En réponse à François Mauriac, je voudrais dire : non, la poésie française n'a pas fait vœu de renoncement ; non, la grande espèce n'est pas morte.

Aragon est encore là, et Patrice de la Tour du Pin, Char, Michaux, et beaucoup d'autres (...).

Aux alentours de 1900, peut-être devait-on aussi regretter Verlaine et tous les autres. Et pourtant, il y avait Apollinaire.

Mais peut-être François Mauriac a-t-il tout à fait raison et ne serait-ce alors que « la grâce » que trouve la poésie devant moi à cause de mon jeune âge qui me fait oser répondre ainsi à F. Mauriac que je vénère tant.

Jean-François Vareille,
étudiant,
Saint-Cloud.

Faire l'Europe...

L'appel lancé par les savants atomistes allemands donne au problème sécurité-désarmement une acuité nouvelle.

Le problème n'est pas d'interdire telle ou telle arme, mais d'asseoir définitivement l'équilibre européen de façon à empêcher précisément toute puissance de se servir contre une autre de ces armes d'anéantissement (...).

Plus que jamais s'impose la création d'un système locarnien européen, comprenant également les U. S. A. et l'U. R. S. S. Son moyen d'expression étant constitué par une force de police atomique internationale.

L'Allemagne ne peut renoncer à sa réunification ; l'U. R. S. S. à la sécurité de ses frontières de l'Ouest. La crise européenne qui jaillira un jour du choc de ces deux politiques sera extrêmement grave.

Faire l'Europe, c'est permettre de résoudre ces trois problèmes cruciaux : réunification allemande, désarmement, libéralisation des pays satellites (...).

Que votre journal, espoir de tant de Français, se fasse l'écho de la politique locarnienne, qui fut la grande idée du président Herriot, et vous aurez bien servi la France, l'Europe, la paix.

Jean R...,
Paris.

Réserves sur la cortisone

(...) La cortisone (et ses dérivés) soulage, certes, bien des formes douloureuses de polyarthrite chronique évolutive, mais reste totalement impuissante à empêcher même partiellement l'apparition progressive des plus grands dégâts ostéoarticulaires.

Parmi les travaux récents qui confirment ce jugement pessimiste, on peut citer ceux de l'« American Rheumatism Association », discutés et confirmés dans un récent article du Dr. Michotte, et, dans le même numéro de la « Revue du Rhumatisme » du 1er janvier 1957, ceux d'Ansell, Bywaters et Isdale.

Il faut donc faire les plus grandes réserves sur un traitement qui, au mieux, ne peut procurer aux rhumatismes graves qu'un soulagement à leurs douleurs, comme une super-aspirine, mais ne peut rien de plus que celle-ci sur l'avenir de la maladie, et qui, malgré les avantages des nouveaux dérivés sur la cortisone elle-même, reste encore d'un maniement difficile et non exempt de risques.

Dr. Jean Waltz,
Lyon.

Un contact avec Israël

Nous considérons intéressant et utile pour la jeunesse israélienne de se mettre en rapport avec des jeunes lycéens et lycéennes du même âge (quinze à dix-huit ans).

Nous vous prions donc de nous aider à établir ce contact qui pourra s'effectuer, pour commencer, par un échange de lettres entre la jeunesse de nos deux pays. Vous pouvez nous aider en ayant l'amabilité de faire connaître cette proposition à vos lecteurs.

Tout jeune lycéen ou lycéenne intéressé peut donc écrire à l'adresse suivante :

« Maariv », B. P. 1491, Tel-Aviv, Israël, c/o Maariv Lanoar.

« Maariv »,
quotidien du soir,
Tel-Aviv.

Le reportage photographique du congrès radical publié dans le dernier numéro de « L'Express » a été réalisé par Jean Marquis-Magnum.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

DIVERS

ORGANISATION EUROPEENNE DE COOPERATION ECONOMIQUE. Examen aura lieu prochainement. Sténo-dactylos françaises 20-40 ans, vitesse 110-50, instruction Baccalauréat. Demander détails et form. PAR ECRIT avant 23 mai à Division Personnel O.E.C.E., 2, rue André-Pascal, PARIS (16e).

OFFRES D'EMPLOIS

INDUSTRIE A FEU CONTINU
PLUSIEURS USINES REGION PARIS (80 km.)
recherche
INGENIEURS
E.C.P. ou MINES
OU FORMATION SIMILAIRE
Débutants ou non, 23 à 30 ans. Orientations diverses possibles. Avenir et épanouissement individuel indiscutable. Qualités communes dem. : Contact humain, intéressé par l'exploit.
AVANTAGES EN NATURE ET LOGEMENT
Env. C.V. et photo n° 5.317 PUBLIPRESS 31, boulevard Bonne-Nouvelle (2e) qui transm.

DEMANDES D'EMPLOI

Je cherche une **SITUATION ORIGINALE** 24 ans - parlant angl., espagnol, russe couramm. culture scientifique et littéraire (lycée Henri IV, doctorat vétérinaire). Poss. voit. Intéressé offres tte nature. Ecr. EXPRESS n° 609, 37, Ch.-Elysées-8e

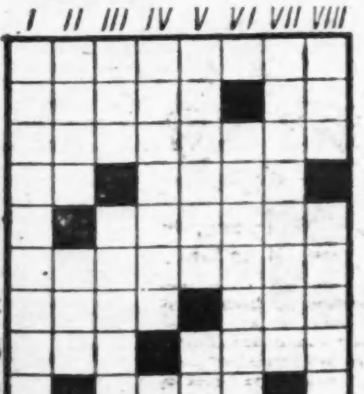
Jeune femme dynamique spécialiste public-relations et contact presse élégance féminine cherche collaboration avec commerçant ou industriel. Ecrire L'EXPRESS n° 613 - 37, Champs-Elysées - 8e

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE Rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-45
recherche pour Coloniaux propriétés rapport ou agrément

EXCEPTIONNEL - SAINT-CLOUD, belle propriété 1.000 m2 - Villa 8 p. Salle de b., gar. Prix intér. LAGRANGE, rue Pasquier, ANJ. 77-45

Mots croisés n° 83



HORIZONTALEMENT. — 1. Est de taille, si c'est une bricole. - 2. Petite liste, qui se révéla incomplète dans une histoire de cuvier. Communes au vagabond et au vice-amiral. - 3. Garde du charme. - 4. Pronom ou symbole. A cours à Florence. - 5. Ce que fera le censeur sévère. - 6. Madame de Maintenon et Fontanes. - 7. L'heure de la sieste, pour Cicéron. Diminutif espagnol. - 8. Diminutif italien. Action qui implique l'ouverture simultanée des yeux et de la bouche. - 9. Entre Genève et Lausanne. - 10. Se fait entendre avec force.

VERTICALEMENT. — I. Il n'hésite pas à jouer du pipeau avant l'ouverture. - II. Concentra la haine d'une sœur révoltée. Plus d'un remonte le courant. - III. Au bout de sa tournée, il doit en offrir d'autres. Rougit le soir. - IV. Métalloïde dont le nom vient de la terre. Dans l'Yonne, mais pas dans le Morvan. - V. Qualifie plus agréablement un volcan qu'un esprit. S'applique à un temps toujours dépassé. - VI. Faisaient un choix. - VII. Apparaît dans toute sa nudité après l'érosion. - VIII. Un geste de sa main, un mouvement de sa mâchoire, et tout fut perdu. Son autre nom évoque un pavillon humain.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	V	E	N	D	R	E	D	I
2	E	G	O	U	T	I	E	R
3	R	E	T	I	F	■	V	A
4	R	E	I	N	■	P	I	N
5	O	■	O	G	R	E	S	■
6	T	I	N	T	O	R	E	T
7	E	R	S	■	U	S	S	E
8	R	O	■	O	S	E	■	N
9	I	N	D	U	S	■	U	T
10	E	S	T	I	E	N	N	E

Solution du n° 82

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

12 MAI

L'INDIGNATION et la honte, il ne dépend pas de nous de ne pas les ressentir. Mais il faut garder notre tête froide. La dispute à propos des sévices et des tortures, peut-être nous a-t-elle trop détournés de ce qui en est la cause : une certaine politique — la même qui a fait ses preuves en Indochine et au Maroc.

★

CETTE Commission de Sauvegarde qui a été instituée, n'a pas eu le temps encore de nous donner des raisons de nous méfier. Profitons-en pour en revenir au vrai problème.

Que nous ayons eu tort ou raison de porter en public un jugement moral sur certaines de nos méthodes en Algérie, on en peut discuter. Mais nous avons tort, indiscutablement, lorsque nous laissons nos contradicteurs feindre de croire que l'unique débat est entre les moralistes, les « scrupulards » qui veulent abandonner l'Algérie et les patriotes résolus à y demeurer. Revenons à l'essentiel. Je le demande à nos confrères : estiment-ils, en leur âme et conscience, que M. Lacoste en ce moment pacifie l'Algérie ? Jureraient-ils qu'il ne fait pas tout ce qu'il faut pour la perdre ?

★

ALORS que pour tous nos amis musulmans il n'est pas d'autre problème que de permettre un jour aux deux communautés de vivre côte à côte avec les mêmes droits, les mêmes devoirs, nos confrères ne pensent-ils pas qu'en fait, il n'existe plus aucune issue à la féroce guerre de partisans que nous nous sommes laissé imposer, sinon la destruction de l'adversaire ? Qui parmi eux oserait en convenir ?

★

EH bien si ! Quelqu'un l'a osé, et je l'en loue. Dans « France Indépendante », M. Roger Duchet intitule un article : « L'heure est venue d'un nouveau Clemenceau ». De ce tigre qu'il imagine, il ne lui suffit pas d'attendre « qu'il fasse taire ceux qui sèment le doute ». Ceci est mieux : « Il faut dire aux rebelles qu'ils déposeront leurs armes sans condition ou qu'ils seront exterminés ».

★

VOILA qui est parler net et l'extermination répond à tout. Nous pourrions faire observer à M. Roger Duchet que le nom de Clemenceau est bien le dernier qui eût dû lui venir à l'esprit dans cette histoire, et en appeler à la mémoire de Jules Ferry. L'horreur que m'inspirent ses propos m'interdit toute discussion. Ce que pourtant j'oserai dire, c'est que ce modéré, qui envisage ouvertement de tout tuer, ne me paraît pas plus horrible que ce socialiste qui parle de tout pacifier.

★

LE miel des principes, le sucre des promesses, voilà l'apport des socialistes dans leur collaboration avec la droite. Mais nous devons l'accorder à M. Roger Duchet : les rebelles ne sont appâtés ni par ce sucre ni par ce miel et les Français d'Algérie en ont les dents agacées. L'heure lui paraît donc venue de parler tout à trac d'exterminations — et il laisse entendre qu'il connaît à gauche des gens qui s'en chargeraient fort bien : ce qu'il appelle un nouveau Clemenceau.

★

J'IGNORE si le secrétaire général des Indépendants a visité l'Afrique du Sud et s'il y a recueilli les leçons des Blancs ingénieux qui tiennent là-bas la situation bien en main, en même temps que la mitraillette. Encore une fois, cela fait frémir, mais cela est franc : M. Duchet n'est pas socialiste. Il ne trahit aucune grande idée puisqu'il n'en incarne aucune.

Qu'il y songe pourtant : le dictateur qu'il appelle verrait se dresser contre lui une jeunesse, que la force peut-être écraserait, car elle n'est pas le nombre. Mais elle est l'âme de la France, elle est son esprit, elle est ce qui ne meurt pas.

Du moins je veux le croire. Vous nous obligeriez enfin à donner nos preuves. Ce qui ne se soumettrait pas, cette part qui dirait non au crime, quelle est son importance réelle ? Et que ferait la classe ouvrière ?

★

13 MAI

« L'HUMANITE » a tort de s'indigner. J'ai contrôlé à la télévision les agenouillements. M. Christian Pineau a hésité (O télévision traitresse !). Il a observé son voisin du coin de l'œil, mais il n'a pas fléchi le genou et n'en a pas été moins béni. Et nous, catholiques, allons-nous triompher ? Pour moi, je ne triomphe pas, je ne m'indigne pas non plus. J'observe d'un œil froid toutes ces échines courbées — ces échines d'athées. Combien parmi eux surent-ils voir, derrière ces gardes-nobles et ces monsignors, par-delà ces salles splendides, un pêcheur galiléen, au moment où il tire sa barque sur le rivage et l'abandonne pour s'attacher à un inconnu qui lui a dit : « Suis-moi ». Simon-Pierre, il est là : c'est toujours lui. Il a été martyr dès le commencement. Il l'est encore, j'imagine : être le pape...

★

MAIS Pierre ne peut plus ignorer César et César ne peut plus ignorer Pierre. Autour de ce pain longtemps rompu en secret tant que la persécution dura, s'est durcie de siècle en siècle cette énorme coquille d'or, illustrée de quelles peintures ! Ainsi les sédiments déposés par les siècles ont gardé intact le premier germe. La vieille Eglise mère n'a rien laissé fuir. Ce reliquaire romain, cette presque monstrueuse merveille ne garde pas seulement les restes du pêcheur galiléen : elle garde la Parole et la Promesse. Et plus que la parole, et plus que la promesse : le Pain vivant.

★

L'AVANT - VEILLE du jour où en l'honneur de M. Coty, le Vatican déroulait ses fastes, à Saint-Germain-des-Prés une foule recueillie priait et communiait pour Albert Béguin. Qui était cet homme que nous avons perdu, l'abbé Pézeril nous l'a dit avec les mots les plus simples. Ses propos rejoignaient ceux qu'un prêtre ouvrier, l'abbé Depierre, prononça devant la dépouille d'Emmanuel Mounier et que ceux qui les entendirent gardent encore dans le cœur. Voici un proverbe que je refais à l'usage des catholiques : Dis-moi les prêtres qui t'aiment et que tu aimes, et je te dirai qui tu es.

F. M.

(Copyright « L'Express »)

P. S. — M. Jacques Isorni publie dans un hebdomadaire une lettre privée qu'il m'avait adressée, il y a environ un mois. Je lui avais offert de la reproduire dans le « Bloc-Notes », en supprimant des propos qui concernaient un de ses collègues. Il refusa alors. Il l'imprime aujourd'hui. Je l'autorise, si le cœur lui en dit, à publier la réponse personnelle que je lui avais faite et à laquelle je n'ai rien à ajouter.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61
Administration, publicité, vente :

ABONNEMENTS :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

●

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **100 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : **3.000 francs**
Etranger : **3.500 francs**

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, **Syrie, Libye.**
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Bresil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, **750 francs**

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur **I.-F. Coblence**